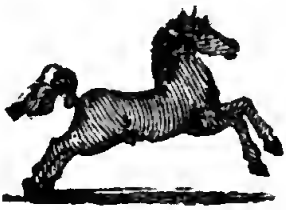
ONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXII



Palchetto

Num.° d' ordine 2

8-a-4

NAZIONALE
R. BIBLIOTECA
B. Prov.
I
1757
VITT. EM. III
NAPOLI

B. Rus.
I
1457

607954

ÉLÉMENS
D'HISTOIRE
GÉNÉRALE.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE.

Par M. l'Abbé MILLOT, de l'Académie Française, et des Académies de Lyon et de Nancy.

TOME TROISIÈME.

NOUVELLE ÉDITION, AUGMENTÉE.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI
R. ISTITUTO ORIENTALE NAPOLI BIBLIOTECA M. AMARI

A LYON,
Chez FRANÇOIS CHAMBEAU, Imprimeur-Libraire.

1808.

ÉLÉMENS D'HISTOIRE GÉNÉRALE.

SUITE

DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

ABAISSEMENT DE CARTHAGE.

ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

Depuis l'an de Rome 552 *, jusqu'en* 620.

CHAPITRE PREMIER.

Guerre contre Philippe, roi de Macédoine ; et contre Antiochus, roi de Syrie.

CINQ cents vaisseaux Carthaginois livrés à Scipion, et brûlés à la vue de Carthage ; cette puissance Abbaissement de Carthage.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

maritime réduite à dix petites galères ; tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux ; le fier Annibal forcé de souscrire à l'abaissement de sa patrie ; le souvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires ; tel fut le fruit de la seconde guerre Punique. Tout devoit énorgueillir Rome en augmentant son empire. Elle reçut avec enthousiasme l'illustre vainqueur, qui rapporta au trésor cent vingt mille livres pesant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le surnom d'Africain étoit pour lui la récompense la plus glorieuse.

Triomphe de Scipion l'Africain.

Dès-lors le génie ambitieux des Romains se développa librement. Mille obstacles l'avoient contenu en Italie. C'est un torrent qui va tout inonder, après avoir rompu ses digues. Les victoires passées inspiroient le désir de vaincre encore ; la passion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes mêmes, les richesses acquises par la guerre offroient les moyens de réussir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonstances, à peine un peuple modéré eût-il pu suspendre le cours de ses entrepri-

L'ambition de Rome s'accroît.

ses ; et quel peuple fut moins modéré que les Romains, lorsqu'il s'agissoit d'agrandissement ?

Je supprime quelques expéditions contre les Gaulois et les Espagnols révoltés, et je passe rapidement à la guerre de Macédoine. Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avoit secouru depuis les Carthaginois ; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyèrent des ambassadeurs à la république pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara aussi-tôt la guerre ; car les Romains la désiroient. Le succès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la première campagne, le consul Sulpicius battit Philippe. Quintius Flaminius, (ou Flaminius,) proconsul, remporta sur lui une victoire décisive, près de Cynocéphale en Thessalie ; où l'on vit les inconvéniens de la lourde phalange macédonienne, dans un terrain coupé et inégal, qui l'exposoit trop

555. Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine.

556. Il est défait par Flaminius et soumis à un tribut.

à se rompre. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talens, outre ses vaisseaux qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'otage.

Liberté rendue en apparence aux villes grecques.

Dans l'assemblée des jeux isthmiques, le proconsul publie un décret du sénat et du peuple romain, par lequel la liberté est rendue aux villes grecques, qui étoient sous la domination du roi de Macédoine. Tout retentit d'acclamations. On admire ; on exalte ce peuple guerrier et bienfaisant, dont les exploits ont pour but la liberté des autres peuples. Joie stupide ! vaines louanges ! Nous verrons bientôt si la Grèce eut lieu de s'applaudir d'avoir attiré les armes romaines. Elle étoit dans un état de langueur, avant de connoître le nom de Rome ; ce nom fatal lui présageoit une servitude prochaine.

Les Étoliens, et Nabis, roi de Sparte, accusent les Romains de mauvaise foi.

Les Etoliens, peuple intraitable, qui avoient beaucoup contribué à la dernière victoire, accusoient déjà les Romains de mauvaise foi, parce qu'ils retenoient deux places dans le pays. Mais Nabis, tyran de Sparte, eut bientôt plus de sujet

de se plaindre. Flaminius avoit traité avec lui pendant la guerre : la guerre finie, il ne le regarda plus comme un allié ; il le poursuivit comme un tyran, voulut l'obliger de se dessaisir d'Argos, l'assiégea dans Sparte, lui prescrivit des conditions de paix, et le laissa en possession de son état, après avoir rendu la liberté aux Argiens. Sans doute, en voulant que chaque ville de la Grèce fût indépendante, et se gouvernât par ses propres lois, on prévoyoit bien que toutes ces petites républiques divisées seroient un jour plus faciles à vaincre. Ce beau zèle pour la liberté des Grecs n'étoit au fond qu'un moyen de les assujettir, quand les circonstances le permettroient. Les Étoliens le prévirent, et appelèrent un défenseur.

61. Antiochus roi de Syrie se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal

Antiochus le Grand, roi de Syrie, cinquième successeur de Séleucus, fut l'ennemi qu'ils suscitèrent aux Romains. Annibal s'étoit réfugié à sa cour, persécuté par l'ambition inquiète de Rome ; car Rome avoit demandé qu'on lui livrât ce héros, tandis qu'il travail-

loit à réformer les abus et à réparer les maux de sa patrie. Plus animé que jamais contre ses anciens ennemis, il eût peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui toute la confiance dont il étoit digne. Annibal conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, et de porter la guerre en Italie. On ne fit ni l'un ni l'autre. L'imprudence dirigea tout; tout réussit mal.

Sage politique de Rome, pour se ménager des ressources.

De l'autre côté, les Romains, par une politique consommée, se ménagoient des ressources inépuisables. Leurs ambassadeurs agissoient en Asie et en Grèce. Ils inspiroient des soupçons contre Annibal; ils faisoient alliance avec Eumène roi de Pergame, fils d'Attale; ils s'assuroient de Philippe, de la ligue des Achéens, que l'illustre Philopémen soutenoit encore glorieusement; ils entretenoient l'amitié des Grecs, à qui le nom seul de la liberté tenoit souvent lieu de tout; enfin ils prenoient si bien les mesures, qu'on n'est point étonné de les voir parler en maîtres au puissant monarque de Syrie.

Ce royaume étoit encore le plus vaste démembrement de l'empire d'Alexandre. Mais les Séleucides, en voulant subjuguer l'Égypte, avoient trop négligé les soins essentiels du gouvernement; et d'ailleurs en succédant à la puissance des Perses, ils en avoient pris les mœurs efféminées. Rome étoit pour eux ce que les Macédoniens avoient été pour Darius. Presque toutes les révolutions de l'univers se ressemblent dans le principe.

État du royaume de Syrie.

562.

Autant les Étoliens montrèrent de vigueur dès le commencement de la guerre, autant le superbe Antiochus fit-il connoître son penchant à la volupté. Maître de l'île d'Eubée, il oublia bientôt à Chalcis l'objet même de son expédition. Là, éperduement amoureux d'une jeune fille, quoique âgé d'environ cinquante ans, il l'épousa, s'endormit au sein des plaisirs, et laissa tomber la discipline militaire. Tout-à-coup il apprend que le consul Acilius marche à grandes journées; il court occuper le passage des Thermopyles; il envoie demander aux Etoliens du secours, car les troupes d'Asie n'arrivoient point.

Mauvaise conduite d'Antiochus.

Les Romains forcent les Thermopyles et accablent leurs ennemis.

Les Romains arrivent. Caton, lieutenant du consul, qui avoit été consul lui-même, gagnent le haut du défilé, par le sentier qu'avoient pris autrefois Xerxès et Brennus; il fond sur les ennemis, les met en désordre; et Acilius acheve la victoire. Antiochus se sauve avec cinq cents hommes. L'Eubée est reprise. Les Etoliens perdent Héraclée, leur capitale, après une vigoureuse défense. Philippe leur enleva Lamia. Assiégés dans Naupacte, ils demandent et obtiennent une trève, pour faire des soumissions à Rome. Leurs députés n'ayant pas voulu s'en remettre à la volonté du sénat, qu'on ne leur expliquoit point, eurent ordre de partir le même jour. C'est ainsi que les Romains vouloient donner la loi en despotes.

563. L. Scipion avec son frère l'Africain, va finir la guerre.

Un nouveau consul, L. Scipion va finir la guerre, accompagné de son frère Scipion l'Africain. Ce grand homme avoit demandé à servir sous lui. En passant chez le roi de Macédoine, ils lui remettent, au nom du peuple romain, le reste du tribut qu'il devoit payer. On venoit de lui rendre son fils

Démétrius ; dans son humiliation il se vit du moins récompensé de ses services. Antiochus trembloit d'autant plus en Asie, que la perte d'une bataille navale lui annonçoit de nouveaux malheurs. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont, il en retira ses troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermine malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes et cinquante-quatre éléphans, contre trente mille hommes, il est entièrement vaincu près de Magnésie par le consul. Il fuit jusqu'à Antioche, et envoie demander la paix.

Antiochus est entiérement défait à Magnésie en Ionie.

Scipion l'Africain, déclarant aux ambassadeurs la résolution du conseil, leur dit : « Que les Romains » ne se laissoient ni abattre par » l'adversité, ni enfler par la for- » tune ; qu'ils se contentoient, » après la victoire, de ce qu'ils » avoient demandé auparavant ; » qu'Antiochus eût à évacuer toute » l'Asie en deçà du mont Taurus ; » qu'il payât tous les frais de la

Dures conditions que lui imposent les Romains.

» guerre, évalué à quinze mille » talens ; qu'il donnât vingt ota- » ges, etc. « Et de plus, il devoit livrer Annibal et l'Étolien Thoas, afin de dissiper tout sujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal s'enfuit, erra d'asyle en asyle, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias, roi de Bithynie, ennemi d'Eumène.

Annibal poursuivi par leur haine.

Les Rhodiens, qui avoient rendu de grands services, députèrent à Rome pour obtenir la liberté des villes grecques d'Asie. Eumène, dont l'alliance n'avoit pas été moins utile, députa pour demander la dépouille d'Antiochus. C'étoit une matière bien délicate de délibération. La politique demandoit qu'on favorisât les rois alliés ; la gloire exigeoit qu'on traitât les Grecs d'Asie comme ceux d'Europe. On vint à bout de contenter Eumène et les Rhodiens ; le premier en lui donnant la Lycaonie, la Phrygie et la Mysie ; les autres, en leur adjugeant la Lycie, avec une portion de la Carie et de la Pisidie, et en assurant la liberté aux villes qui en jouissoient avant la défaite d'An-

Comment les Romains récompensent les Rhodiens et Eumène leurs alliés.

tiochus. Il y avoit de la grandeur à distribuer ainsi des provinces : il y en auroit eu davantage à rendre libres tous les Grecs, comme on avoit affecté de le promettre. Rome éblouissoit le monde, et ne combattoit réellement que pour agrandir son empire.

Ils n'agissoient que par ambition.

CHAPITRE II.

Caton le Censeur. — Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition romaine, etc.

CETTE guerre, qui valut à L. Scipion le surnom d'Asiatique, fut cependant funeste aux Romains, dont les mœurs simples et austères se corrompirent bientôt, par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie, ils se dégoûtèrent de la vertu : la semence des malheurs germa au sein de la fortune. Faut-il que tous les peuples se ressemblent à cet égard ?

Les Romains commencent à se corrompre en Asie.

Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eût été le fameux Caton, personnage consulaire,

Sévérité excessive de Caton le Censeur

zélé partisan des travaux rustiques et de la frugalité, ennemi de toute espèce de luxe ; mais dont l'économie étoit taxée d'avarice, et dont le caractère dur et l'esprit ardent ne connoissoient point les justes bornes.

Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames.

Il s'étoit opposé avec une extrême chaleur en 548, à l'abrogation de la loi Oppia, qui ne permettoit pas aux dames romaines plus d'une demi once d'or en ajustemens, et qui leur interdisoit les chars, les habits de différentes couleurs. Cette loi avoit été faite lorsqu'Annibal menaçoit Rome et ravageoit l'Italie. Dès que la paix fut conclue avec Carthage, le motif de la loi ne subsistant plus, les femmes employèrent tout leur crédit pour qu'on l'abrogeât. Malgré les invectives sanglantes de Caton, alors consul, elles réussirent dans leurs démarches. Ce goût de parure, naturel à leur sexe, ne dégénéroit pas encore en faste ruineux. Les dames réclamoient seulement leur ancien état ; elles vouloient être distinguées du peuple, elles vouloient faire usage de leur aisance. Caton prévoyoit les suites

du luxe : il en prédit les abus et les excès pernicieux ; mais n'y avoit-il pas des moyens plus doux pour les prévenir ? et pouvoit-il espérer qu'en devenant riche, on vivroit toujours comme lorsqu'on étoit pauvre ?

Raisons que son collègue lui oppose

Valérius, son collègue, lui répondit sagement dans Tite-Live, qu'il y a deux sortes de lois : les unes établies pour une utilité générale et perpétuelle, qu'on ne doit jamais abroger à moins que l'expérience n'en ait démontré les inconvéniens, ou qu'elles ne soient devenues inutiles ; les autres, nées des conjectures et des besoins particuliers, variables par conséquent, comme le gouvernement d'un vaisseau varie dans le calme et dans la tempête. Il ajoute que les femmes ne pouvant exercer les magistratures, les sacerdoces, jouir des avantages du commandement et du triomphe ; la propreté, la parure sont leur partage, et en quelque sorte leur règne domestique : légère satisfaction qu'on ne doit pas leur envier ; qu'elles ne dépendront pas moins de leurs maris après l'abolition de la loi Oppia ; qu'ils

doivent les traiter comme des compagnes, non comme des esclaves, et souhaiter qu'elles les regardent comme de tendres époux plutôt que comme des maîtres impérieux. Caton fut sourd à tous ces raisonnemens, moins par vertu que par humeur.

566. Il fait accuser indignement Scipion l'Africain.

Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les Scipions, ni à la manière dont il l'exerça. L'africain essuya les premiers coups. Deux tribuns, suscités par Caton, l'accusent devant le peuple, entre autres articles, de s'être laissé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illustre accusé comparoît, déchire ses comptes, et dédaignant de se justifier : *A tel jour qu'aujourd'hui*, dit-il, *j'ai vaincu Annibal et Carthage ; suivez-moi au capitole, Romains ; allons y remercier les dieux.* Toute l'assemblée le suit, et laisse les accusateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, se retira dans une maison de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Il possédoit un mérite presque inconnu dans sa patrie, celui de

réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité et des lettres. Assez sage pour se suffire à lui-même dans la retraite par l'étude et la modération, il avoit coutume de dire : *Je ne suis jamais moins oisif que lorsque je n'ai point d'affaires, et jamais moins seul que lorsque je suis sans compagnie.* On doit le regarder comme le principal modèle qui perfectionna les Romains.

Il fait condamner injustement Scipion l'Asiatique.

Après sa mort, Caton poursivit avec la même animosité son frère l'Asiatique, et lui suscita les mêmes accusateurs. Le vainqueur d'Antiochus, fut condamné à une grosse amende, comme ayant reçu de ce prince des sommes immenses, pour lui procurer une paix avantageuse. On saisit tous ses biens ; on n'y trouva aucun vestige de corruption : ils ne suffisoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accusé fut reconnue dans la suite, et l'on répara cette injuste condamnation. Sempronius Gracchus, quoique tribun du peuple, avoit défendu courageusement les deux frères. Il en fut récompensé par son mariage

avec la célèbre Cornélie, fille de Scipion l'Africain. Nous verrons ses enfans jouer un grand rôle dans la république.

Il passe les bornes dans sa censure.

Caton flattoit le peuple en exhalant, sous le masque d'un zéle rigide, l'amertume de son fiel et de ses haines personnelles. Elevé à la censure, il l'exerça en réformateur impitoyable, quoique sa conduite secrète ne fût point exempte de blâme. Il dégrada un sénateur, uniquement pour avoir baisé sa femme en présence de ses filles. Il exclut, on ne sait pourquoi, Scipion l'Asiatique de l'ordre des chevaliers, où il étoit entré après sa disgrace, et le réduisit au niveau des moindres citoyens. Il condamna quiconque avoit porté quelque ornement superflu. Par-là il en imposoit à la populace, toujours charmée de cette excessive sévérité de mœurs, qui s'accorde avec sa situation. On lui décerna une statue. Son crédit fut toujours si grand, qu'ayant été quarante quatre fois appelé en jugement, jamais le peuple ne le condamna. Quelque mérite qu'eût l'inexorable censeur, le préjugé populaire lui servoit

Par-là il se rend agréable au peuple.

plus que son mérite. C'est par-là que les enthousiastes règnent sur la multitude.

Découverte d'une société de débauche.

Du reste, on avoit déjà besoin de violens remèdes contre la corruption des mœurs. En 567, deux ans avant la censure de Caton, les consuls découvrirent une société abominable, formée en divers endroits, qui, sous prétexte des bacchanales, fête consacrée à Bacchus, se livroit aux désordres les plus honteux. Environ sept mille personnes de l'un et de l'autre sexe, furent impliquées dans cette affaire. On en punit de mort un grand nombre : les autres prirent la fuite ou se tuèrent eux-mêmes. L'abolition des bacchanales n'empêcha point les progrès du vice.

L'ambition de Rome couverte de belles apparences.

Les Romains s'engagent dans de nouvelles guerres, où leur ambition se développe de plus en plus. On admire ces paroles d'un décret concernant les Statyelles, peuple de Ligurie : *La victoire est glorieuse ; quand elle se borne à dompter un ennemi ; mais elle devient odieuse, quand elle opprime des malheureux.* Il falloit pratiquer une maxime si équitable.

Rome n'essuieroit pas le reproche de n'avoir souvent montré de la modération, que par des intérêts politiques, et d'avoir cherché des prétextes pour subjuguer les peuples mêmes dont elle se montroit amie. La suite de l'histoire n'est, pour ainsi dire, que le tissu de ses injustices, plus ou moins colorées.

Mouvemens de Persée, roi de Macédoine contre les Romains.

Un nouvel orage se forma sur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïssant toujours les Romains, sans pouvoir effacer la honte de ses défaites. Il avoit fait mourir son fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en otage, faussement accusé par Persée, son autre fils, qui craignoit que la protection de la république romaine et le mérite personnel de Démétrius ne procurassent la couronne à ce jeune prince. Après un crime si noir, Persée, ayant succédé à Philippe, se livra imprudemment à sa haine contre les Romains. Il faisoit des préparatifs, il remuoit dans la Grèce. Eumène en avertit Rome, et la guerre fut résolue. A cette nouvelle, Persée envoya des ambassadeurs, pour

582. On lui déclare la guerre.

offrir toutes les satisfactions que l'on exigeroit. Le sénat répondit qu'un consul alloit se rendre en Macédoine, et que le roi pourroit traiter avec lui sur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main.

Le consul Licinius arrive bientôt. Le roi, ayant gagné une bataille, demande ensuite la paix aux mêmes conditions que son père avoit reçues. Ici, la fermeté romaine se fait admirer. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Persée n'obtiendra la paix qu'en se remettant, avec son royaume, à la discrétion des Romains. Une constance opiniâtre et inflexible triomphoit de tout à la longue. Ce prince d'ailleurs, avare, timide et cruel, ne savoit ni s'attacher des alliés, ni se rendre formidable à ses ennemis.

Les Romains, quoique vaincus, veulent lui faire la loi.

La quatrième année de la guerre, il fut défait par le célèbre Paul-Emile. La phalange macédoine fut enfoncée, parce qu'on l'attaqua de tous côtés par pelotons, à mesure qu'elle se dérangeoit par ses mouvemens; c'étoit l'unique moyen de la rompre. Persée prit la

585. Paul-Emile le fait prisonnier

fuite. Abandonné de ses sujets, il se livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome marcher en habit de deuil devant le char de triomphe ; et il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fussent déclarés libres.

La Macédoine est soumise.

Sagesse et vertu de Paul-Emile.

On doit attribuer cette conquête à la prudence, ainsi qu'à la valeur de Paul-Emile. Scipion Nasica lui conseillant de livrer bataille plutôt qu'il ne convenoit, et lui représentant que l'on imputoit ses délais à la lâcheté : *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il, *au mien ; vous agirez comme moi.* Il vécut dans la médiocrité après avoir enrichi l'état ; et Cicéron ne pouvoit mieux le louer qu'en disant : *il ne porta dans sa maison qu'une gloire immortelle.* La mort lui enleva tout d'un coup deux de ses fils. Haranguant ensuite le peuple, il témoigna qu'il se soumettoit à ce malheur, pourvu que les dieux daignassent épargner à la république les maux dont tant de prospérités la menaçoient. Sentiment d'un sage, qui sait combien

le poison de la fortune est funeste, non-seulement aux particuliers, mais aux sociétés et aux empires. En effet, Rome périra par le fruit de ses victoires.

La Grèce sentit bientôt la pesanteur du joug romain. Les farouches Etoliens avoient obtenu la paix aux conditions les plus dures. Ils s'étoient obligés à marcher toujours sous les ordres des généraux de la république ; à ne secourir jamais ni ses ennemis, ni ceux de ses alliés ; et à payer cinq cents talens dans une espace de six ans. C'étoit une punition de leurs entreprises. Mais Rome voyoit encore d'un œil inquiet la ligue achéenne, qui seule maintenoit un reste de liberté.

Les Etoliens subissent la loi, et sont soumis au tribut.

Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée.

Philopémen, qu'on appele le dernier des Grecs, venoit de mourir. Moins modéré qu'Epaminondas son modèle, il avoit forcé Sparte d'entrer dans la confédération, après y avoir aboli les lois de Lycurgue, et commis beaucoup de violences. Pris et empoisonné par les Messéniens rebelles, il avoit laissé les Achéens sans chef capable de les soutenir. Dans

cette circonstance, le sénat romain s'érige en juge d'un peuple libre, disperse les citoyens qu'il soupçonne, et prépare ainsi l'assujettissement total de la Grèce, à qui la ruine de Persée présageoit son infortune, puisqu'il ne restoit plus de barrière contre l'ambition de ces avides conquérans.

Bassesse de Prusias à Rome.

Déjà leur orgueil regardoit les rois avec mépris, et la bassesse intéressée des rois sembloit justifier un orgueil si outrageant. Après la défaite de Persée, Prusias, roi de Bithynie, vint faire sa cour aux Romains : il parut dans une humble posture près de la porte du sénat, en baisa le seuil, et s'écria : *Je vous salue dieux sauveurs !* Cette démarche tendoit à obtenir quelques graces : en effet, il les obtint. Polybe déclare qu'il auroit honte de rapporter le discours de ce prince aux sénateurs, tant il le jugeoit indigne de la royauté, et peut-être capable d'humilier le sénat. Une basse et servile adulation déshonore ceux qui la goûtent, autant que ceux qui l'emploient.

Conduite despotique des

Mais rien ne décèle mieux le caractère des Romains, que leur conduite

conduite envers la Syrie. Popilius Læna défendit au nom du sénat à Antiochus Epiphane, usurpateur du trône, de faire des conquêtes en Egypte. Ayant tracé un cercle autour du monarque : *Avant que de sortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez réponse au sénat.* Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambassadeurs à Rome, auxquels on dit fièrement qu'on *le félicitoit d'avoir obéi.* Après sa mort en 589, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime, en faveur d'Antiochus Eupator, fils d'Epiphane, dont l'enfance ne pouvoit gêner leur ambition. Sans consulter les Syriens, ils déclarèrent Eupator pupile de la république ; et envoyèrent trois membres du sénat pour gouverner en qualité de ses tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aspiroit évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

Romains à l'égard de la Syrie.

CHAPITRE III.

Troisième guerre de Punique. — Les Romains détruisent Carthage, Corinthe et Numance.

Les différends de Masinissa avec Carthage préparent la troisième guerre Punique.

DEPUIS quelque tems, le vieux Masinissa, tout dévoué aux Romains et sûr de leur protection, avoit usurpé des terres sur le domaine de Carthage. On envoya de Rome des Commissaires, pour terminer leur différend. Caton en fut un. A son retour, il exagéra les forces des Carthaginois, il les accusa d'armer contre la république, et ne cessa de crier qu'il falloit détruire leur ville. Scipion Nasica, plus modéré et plus sage, combattit toujours cette opinion, aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi Numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes; Nasica lui-même, qui venoit de finir leur querelle en médiateur, ayant été exposé aux insultes de la populace de Carthage; la guerre s'étant rallumée entre Masinissa et ce peuple; il

étoit impossible que Rome ne saisit pas enfin l'occasion de dominer en Afrique.

Elle y avoit envoyé des ambassadeurs, en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjectures. Masinissa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulassa livra au massacre la plupart de ceux qui avoient mis bas les armes. Alors les ambassadeurs levant le masque, déclarèrent la guerre aux vaincus. Conduite odieuse, suivie de procédés encore plus infâmes.

604. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Masinissa.

Les Carthaginois effrayés s'abaissent à d'humbles soumissions. Ils offrent de se reconnoître sujets de Rome. Le sénat romain promet de leur laisser la liberté, pourvu qu'ils fassent ce qu'exigeront les consuls, et qu'ils envoient trois cents otages. On se livre à la joie, comme s'il n'y avoit plus rien à craindre; on envoie les otages avec sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyans soupçonnent quelque perfidie. Les consuls Marcius et Manilius arrivent cependant, à la tête d'une armée formi-

On les désarme sous prétexte de paix.

dable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions et se plaindre de cet appareil de guerre. « Vous êtes sous la protection de » Rome, leur disent les consuls ; » les armes dont vos magasins sont » pleins vous deviennent inutiles : » apportez-les pour preuve de la » sincérité de vos sentimens. » En vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes. *Rome se charge de vous défendre ; obéissez.* Cette réponse ne permettoit aucune réplique. On obéit.

On leur ordonne d'abandonner leur patrie.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes et de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite ; qu'ils eussent à en sortir, qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais sans fortifications et seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage en excitant le désespoir. Le peuple massacre les sénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur in-

Le désespoir leur rend le courage.

croyable. Les palais, les temples sont changés en attéliers ; l'or et l'argent, les vases, les statues, suppléent au fer et au cuivre ; les femmes sacrifient leurs ornemens, elles coupent leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne se doutant pas qu'une ville désarmée puisse faire de la résistance, livrent l'assaut et sont repoussés ; leur flotte est réduite en cendres par des brûlots.

Scipion Emilien sauve l'armée, et acquiert une grande réputation.

Asdrubal, général des Carthaginois, auroit taillé en pièces l'armée consulaire, si elle n'avoit eu pour défenseur Scipion Emilien, fils de Paul-Emile, et petit-fils par adoption de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros avec trois cents cavaliers couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles passoient une rivière en présence de l'ennemi victorieux. Ses exploits et sa conduite arrachèrent des éloges au vieux Caton, qui n'avoit encore loué personne. Caton déchargea sa bile sur les autres officiers. S'il n'avoit loué personne jusqu'alors, peut-on le regarder lui-même comme fort louable ?

606. Il est chargé de la guerre en qualité de consul.

C'étoit à Scipion à finir une guerre si importante. Quoiqu'il n'eût que trente-sept ans, et que la loi Villia eût fixé depuis peu à quarante-trois ans l'âge requis pour le consulat, non-seulement on le fit consul, mais sans le faire tirer au sort, selon l'usage, on lui assigna le département de l'Afrique. Il justifia bientôt ce choix. Carthage est bloquée et réduite à la disette. Les Carthaginois offrent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargne leur ville. Scipion le refuse, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à la vengeance.

607. Il prend et détruit Carthage.

Par le moyen d'une fausse attaque, les Romains s'emparent d'une porte : ils avancent ; ils mettent le feu aux maisons, ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme, plus courageuse, l'accable de reproches, poignarde ses enfans, et se précipite dans les flammes. La ville est abandonnée au pillage. Scipion, obéissant avec regret aux ordres terribles du sénat, la détruit entièrement par le feu. L'incendie dura dix-sept jours. Un

triomphe magnifique et le surnom d'Africain couronnèrent l'expédition du proconsul ; car son année de consulat étoit finie. Il avoit été secondé dans cette guerre par son ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, et par l'historien Polybe digne d'écrire ses exploits.

Lélius et Polybe,

A la vue d'une ville si florissante en proie au carnage, ensevelie dans les flammes, quelques reproches que méritent les Carthaginois, on ne peut retenir une juste indignation contre les Romains. Ce qui révolte sur-tout la nature, c'est de les voir consacrer par la religion toutes ces fureurs de la guerre. Ils dévouoient solemnellement leurs ennemis aux dieux infernaux, et Scipion en fit la cérémonie. La formule qu'il prononça est singulière : *O redoutable Pluton, lâchez contre les Carthaginois la terreur et la vengeance. Que les nations et les villes qui ont pris les armes contre nous soient détruites. Je vous dévoue, ô Furies, tous les ennemis de ma république, en mon nom, et au nom du sénat et du peuple de*

Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre.

Imprécations contre les ennemis de la république.

Rome. Il suffisoit donc de se défendre de la tyrannie romaine, pour devoir être victime des dieux! De pareilles imprécations augmentoient sans doute l'ardeur et la confiance du soldat ; mais combien ne devoient-elles pas coûter au cœur d'un homme sensible!

Carthage devoit succomber tôt ou tard: pourquoi?

Montesquieu a parfaitement développé les causes de la supériorité de Rome sur Carthage. Je citerai seulement une ou deux de ses réfléxions. « Carthage, dit-il, » qui faisoit la guerre avec son » opulence contre la pauvreté ro- » maine, avoit pour cela même » du désavantage : l'or et l'argent » s'épuisent ; mais la vertu, la » constance, la force et la pau- » vreté ne s'épuisent jamais. Les » Romains étoient ambitieux par » orgueil, et les Carthaginois par » avarice ; les uns vouloient com- » mander, les autres vouloient » acquérir ; et ces derniers, cal- » culant sans cesse la recette et la » dépense, firent la guerre sans » l'aimer... Ce furent les conquêtes » même d'Annibal, qui changè- » rent la face de cette guerre. Les » conquêtes sont aisées à faire,

» parce qu'on les fait avec toutes » ses forces : elles sont difficiles » à conserver, parce qu'on ne les » défend qu'avec une partie de » ses forces. » Ajoutons qu'un peuple de soldats doit vaincre un peuple de marchands.

Sa ruine funeste aux Romains.

Malgré l'autorité de Caton, de ce farouche censeur, qui vouloit la ruine de Carthage en déclamant contre les vices, Salluste et d'autres historiens regardent cet événement comme l'époque de la ruine des mœurs. Rome trouvoit un frein dans la crainte d'une puissante rivale : dès qu'on cessa de la craindre, on s'abandonna aux passions. Trop de puissance enivre ; et il n'est guère possible à un peuple d'être sage, lorsque rien ne l'empêche d'être vicieux.

Rome veut asservir la Grèce.

La même année vit la ruine de Corinthe, et l'anéantissement de la liberté en Grèce. Rome dont la modération trompeuse dégénéroit en une sorte de despotisme, quand les circonstances lui permettoient d'opprimer ceux qu'elle caressoit d'abord, s'étoit fait une politique d'entretenir la division parmi ces

peuples, de favoriser les traîtres qui la servoient, d'interposer son autorité dans toutes les affaires, et de prendre insensiblement le même empire, que si elle eût conquis la Grèce, au lieu de la déclarer libre.

Les Achéens prennent les armes et sont vaincus.

Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés, tant qu'ils étoient nécessaires. On cherchoit à les dompter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, se donnant pour fils de Persée, avoient successivement entrepris la conquête de ce royaume, et avoient été vaincus sans peine. Le prêteur Métellus, tranquille de ce côté-là, tourne ses armes contre les Achéens, que deux chefs violens, Critolaüs et Diéus, entraînoient au précipice. Métellus les défait. Le consul Mummius acheve la guerre par le sac et la destruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cent cinquante ans, et l'une des plus florissantes de l'Europe. La Grèce, sous le nom d'Achaïe, est réduite en province romaine.

Mummius détruit Corinthe.

La Grèce est province romaine.

Les chefs-d'œuvre

Rome s'enrichit et se décora de nouvelles dépouilles. Les chefs-

d'œuvre de l'art, qu'on y transporta, y firent naître le goût, que la corruption des mœurs suivit de près. Paterculus raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général, chargeant des entrepreneurs de transport de ce qu'il y avoit de plus précieux parmi les tableaux et les statues de Corinthe, leur déclara que si quelque morceau venoit à se perdre où à se gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. L'historien ne balance point à préférer, pour l'intérêt de la république, cette ignorance grossière au raffinement de son siècle. Mummius, aussi désintéressé que vaillant, ne garda rien pour lui des richesses et des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux-arts eût poli ses mœurs et celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes et au massacre ? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe : c'en est un plus grand qu'elles se détruisent par la barbarie. Heureux les hommes quand ils sont entre les extrêmes, vertueux avec politesse, polis et éclairés sans corruption !

transportés à Rome, y introduisent le goût des arts.

Si les Romains avoient eu ce goût plutôt, ils auroient commis moins de barbarie.

625. Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe.

Avant la fin de la guerre Punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différens peuples contre Rome. Il vouloit fonder un royaume par ses victoires; et il en vint à bout. Pouvant tailler en pièces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession, laissant tout le reste de l'Espagne à ces oppresseurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, et engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Ils violent deux traités faits avec Numance.

Un crime en amene un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le Douro. Ils violent deux traités conclus avec elle, et l'obligent de les détester comme des ennemis sans foi et sans justice. Les Numantins se déterminent à défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma Scipion

Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permit pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage réduisit Numance à l'extrémité, et déclara qu'il ne recevroit aucune proposition, si les habitans ne lui livroient la ville et leurs armes et leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimèrent mieux se donner la mort que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite, la révolte fut étouffée; mais on verra les Espagnols faire de nouveaux efforts pour briser le joug. Tant de conquêtes, fruit de l'ambition, de la violence, d'une profonde et injuste politique, fournirent des alimens aux passions dont Rome sera bientôt la victime. Elle devoit venger le monde, en se déchirant elle-même. Avant que de suivre la chaîne des événemens, observons ici quelques particularités qui répandront du jour sur l'histoire.

Scipion Emilien est envoyé contre les Numantins.

620. Il détruit leur ville.

CHAPITRE IV.

Observations sur la milice, les mœurs, les finances et la littérature des Romains.

Force et exercices des soldats romains.

VOICI une réflexion importante de Montesquieu : « Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats : et cependant c'étoit par un travail immense que les Romains se conservoient. La raison en est, je crois que leurs fatigues étoient continuelles, au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté, ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr. On accoutumoit les soldats romains à aller le pas militaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces marches, on leur faisoit porter des poids de soixante livres. On les entretenoit dans l'habitude de courir et de sauter tout

Leurs marches.

» armés ; ils prenoient dans leurs » exercices des épées , des javelots , des flèches d'une pesanteur » double des armes ordinaires , » et ces exercices étoient continuels. (1). » est-il étonnant que de tels soldats , sous une discipline sévère , aient remporté tant de victoires.

On avoit toujours des soldats dans le besoin.

D'ailleurs , les ressources militaires de Rome étoient inépuisables. Quelque tems avant la seconde guerre Punique , étant attaquée par les Gaulois, elle pouvoit , selon Polybe , armer sept cent mille hommes d'infanterie , et soixante et dix mille chevaux. Après la défaite de Cannes , elle eut bientôt des armées nombreuses. Tout étoit soldat. Cependant la guerre avoit enlevé tant de citoyens , qu'il fallut créer cent soixante-sept nouveaux sénateurs , pour rendre le sénat complet.

Une sorte d'enthousiasme rendoit les Romains invincible

Les principes et les sentimens des Romains tendoient à les rendre invincibles. « Il n'y a rien de » si puissant , dit l'illustre auteur

(1) *Voyez Végèce , l.* 1.

» déjà cité, qu'une république où
» l'on observe les lois, non par
» crainte, non pas par raison,
» mais par passion, comme furent
» Rome et Lacédémone; car pour
» lors il se joint à la sagesse d'un
» bon gouvernement toute la force
» que pourroit avoir une faction. »
En effet, une sorte d'enthousiasme permanent fut l'ame des entreprises et la force de l'état.

Récompenses et punitions militaires.

On a vu combien les récompenses et les punitions militaires avoient servi, dès les premiers tems, à maintenir la discipline, et à enflammer les courages. Les unes et les autres étoient sagement distribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la bastonnade, la mort; rien n'étoit plus efficace que la honte et l'infamie. Toutes sortes de récompenses, couronnes de toute espèce, triomphe, ovation, dépouilles *opimes*, tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient; et lorsque l'amour des richesses fit préférer l'argent à l'honneur, (effet naturel des grandes conquêtes) ce fut le signe infaillible d'une prompte décadence.

Pendant la seconde guerre Punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes lois, devoit élever davantage les sentimens du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conservèrent le droit de vie et de mort. Ainsi la discipline militaire se soutint dans toute sa vigueur, tandis qu'une législation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie. Soumis aux ordres absolus de ses généraux, le Romain avoit cette élévation d'ame, qu'inspire la liberté. Rendu à ses foyers, il ne sentoit plus que l'empire bienfaisant des lois, à moins que les lois mêmes ne fussent le jouet de l'ambition et de la discorde.

La loi Porciaéleva les sentimens du citoyen sans affoiblir la discipline.

Une des principales causes de la prospérité de Rome, quoïque les auteurs n'en parlent guere, c'est la population, que produisoient la pureté des mœurs et la sainteté du mariage. Peu d'années après la première guerre Punique, les censeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigèrent de tous

La pureté desmœurs augmentoit la population.

un serment de se marier, et de ne se marier que dans la vue de donner des sujets à la république.

Premier divorce dans le sixième siècle de Rome.

C'est alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les anciennes lois. Carvilius qui aimoit sa femme, la répudia pour cause de stérilité. Les divorces devinrent fréquens à mesure que les mœurs se corrompirent.

Contrat de mariage.

Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'assurer aux femmes la possession de leurs biens, en cas de séparation.

Plusieurs vestales manquoient à leur vœu.

Il est singulier qu'on trouve dans tous les siècles plusieurs vestales punies pour avoir violé leur vœu de virginité, et que dans l'espace de plus de cinq cents ans, on ne trouve pas un divorce, malgré la condescendance des lois. C'est que d'une part, les vestales étoient trop exposées à la plus dangereuse des tentations; et que de l'autre, l'union conjugale étoit cimentée par les bonnes mœurs.

Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine.

Jusqu'au tems où Paul-Emile assujettit la Macédoine par la défaite de Persée, et en rapporta d'immenses richesses au trésor public, les citoyens avoient toujours

payé le tribut, qui se régloit au cens selon les fortunes : on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le besoin. Mais depuis ce tems jusqu'à la mort de César, ils furent exempts de tout tribut. Les droits sur les marchandises, ce qu'on retiroit des terres de la république, les impôts sur les peuples d'Italie et sur les provinces, faisoient le revenu de l'état. A la fin de la première guerre Punique, le censeur Livius mit le premier impôt sur le sel, et fut nommé pour cette raison *Salinator*.

Mines d'espagne; butin des généraux; tributs des nations étrangères.

Les mines d'Espagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille hommes, du tems de Polybe, à celles qui étoient dans le voisinage de Carthagène ; et en tiroit chaque jour deux cent cinquante mines attiques, (plus de quatre talens.) Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit sans cesse le trésor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencerent les fraudes et les vexations des publicains, les concussions des magistrats : alors les richesses particulières introduisirent dans les

maisons, le luxe, la somptuosité, des besoins nouveaux et factices, des désordres qui sappèrent les fondemens du bien public. Scipion l'Africain avoit raison de dire, au sujet de deux consuls qui briguoient le département de l'Espagne, pendant la guerre de Viriathe en 609: *Je pense qu'il faut les exclure tous deux; l'un parce qu'il n'a rien; l'autre, parce qu'il n'a jamais assez.*

Ignorance grossière des Romains jusqu'au sixième siècle.

La ville fut pavée pour la première fois après l'expédition d'Asie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés, sans qu'on n'eût aucune mesure du tems. Le consul Valérius apporta de Sicile un cadran solaire: Scipion Nasica, plus de cent ans après, fit connoître les clepsydres, qui servoient à mesurer les heures, le jour et la nuit. Tout étoit dans une espèce d'enfance, excepté l'art militaire. La médecine consistoit en recettes de famille, lorsqu'un Grec nommé Archagate vint l'exercer, ainsi que la chirurgie au tems du siège de Sagonte.

Premiers poëtes.

Ennius, le premier poëte, ami de Scipion l'Africain, composa

l'histoire romaine en vers, ou plutôt en prose mesurée. Névius, son contemporain, fit la même chose sur la première guerre Punique. C'étoient de foibles rayons du génie qui devoit produire tant de chefs-d'œuvre. On voit ici, comme ailleurs, la poësie cultivée avant la prose, et consacrée au souvenir des faits. L'ancienne satyre n'étoit que rusticité. Fabius Pictor, consul l'an de Rome 485, avoit écrit sur l'histoire romaine; mais nous ne connoissons point son ouvrage, moins digne sans doute du nom d'histoire, que de celui de mauvaise chronique.

Le goût des lettres s'introduit

Rome s'éclaira, se polit le goût et les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute et Térence tirèrent le théâtre de la barbarie. L'un a de plus de cette *force comique*, de ce sel piquant et âcre d'Aristophane. L'autre, qu'on lira toujours avec tant de satisfaction, transporta l'atticisme de Ménandre dans un terroir, où il n'étoit né, pour ainsi dire, avant ses deux poëtes, que des ronces. On prétend que Scipion Emilien et Lélius partagèrent avec lui la composition de ses

pièces. C'est un éloge pour eux et pour Térence : c'est une preuve qu'il fut honoré de leur amitié, et qu'il profita de leurs conseils. L'historien Polybe, le philosophe Pénétius, accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déjà l'amour des belles lettres, de la philosophie, des sciences, dissipoit la rouille de férocité, que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres.

Caton déclame contre les rhéteurs et les philosophes.

Caton le Censeur s'en plaignit amérement. Quoiqu'il fût lui-même historien et orateur, il se déchaîna contre les Grecs dont on alloit prendre les leçons. On chassa par un décret ces rhéteurs et ces philosophes, qu'il représentoit comme dangereux, et qui l'étoient réellement lorsqu'ils n'apprenoient qu'à embarrasser la raison par des sophismes, ou à donner au mensonge les couleurs de la vérité. Avec de tels maîtres, les Romains n'avoient à gagner que des erreurs et des vices.

La littérature étoit cependant très-utile.

Mais qu'est-ce que Caton pouvoit craindre des vrais philosophes, des gens de lettres dignes de ce nom ? Rome ne devoit-elle pas

gagner infiniment à s'instruire ? n'avoit-elle pas besoin d'une morale plus lumineuse et plus humaine ? n'avoit elle pas besoin de connoître la nature, de s'affranchir des préjugés, de chercher des secours dans la physique, l'astronomie, la géométrie, dans toutes les sciences ? n'avoit-elle pas besoin des charmes de la littérature, pour adoucir son caractère, et pour servir de modèle aux nations, après en avoir été la terreur ? Les deux Scipions vainqueurs de Carthage ne valoient-ils pas les anciens héros, qui ne connoissoient que la guerre et la charrue ? Et les Varron, les Cicéron, les Virgile, les Horace, et tant d'autres auroient-ils illustré leur patrie, plus que ne firent jamais les triomphes de ses généraux, si les maximes du farouche censeur avoient toujours prévalu ?

Nous allons voir la corruption s'emparer de Rome, en même tems que la littérature y fleurira. Mais la corruption fut le fruit de sa grandeur, de son opulence ; et la littérature, loin d'être la cause du mal, pouvoit y apporter du remède. Il en

Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption.

est de l'abus des lettres, comme de celui de la religion : c'est un grand mal, parce que l'objet dont on abuse est un grand bien. Qu'on imagine les Romains, devenus maîtres des plus riches contrées, comme les Tartares dans l'Inde, et conservant toujours leur ignorance : ils auroient certainement changé de mœurs, ils auroient contracté tous les vices de la richesse ; de quels avantages n'auroient-ils pas été privés par leur ignorance même ?

Remarques sur Caton.

Il nous reste de Caton un ouvrage sur les choses rustiques, (*De re Rusticâ.*) C'est un monument précieux du goût des anciens Romains pour l'agriculture. Mais si l'auteur avoit moins haï la littérature des Grecs, son livre eût été vraisemblablement meilleur. Il se repentoit, disoit-il souvent, de trois choses ; d'avoir passé un jour sans rien apprendre, d'avoir confié son secret à sa femme, et de s'être embarqué lorsqu'il pouvoit voyager par terre. Comment, avec un si grand désir d'apprendre, se déclaroit-il ennemi des sciences étrangères ?

étrangères ! Il outroit tout : la vraie sagesse n'outre jamais rien.

Un Romain se signaloit en tout genre.

Une chose admirable, et commune chez les Romains, c'est qu'un même homme fut magistrat, guerrier, juge et général, habile dans le barreau et dans le gouvernement, homme d'état et homme de lettres ; qu'il pût se signaler et se rendre utile en tout genre. Quels hommes ! que leur éducation devoit être différente de la nôtre ! quelle étroite sphère resserre aujourd'hui les talens ! Il faut se transporter sur le théâtre d'une grande république, pour concevoir toute l'énergie dont ils sont capable.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 620, *jusqu'en* 665.

CHAPITRE PREMIER.

Tribunat de Tibérius et de Caïus Gracchus, etc.

Etat malheureux du peuple; source de disputes avec le sénat.

LES querelles entre le sénat et le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangères ; mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore ; et quoique les plébéïens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Une prodigieuse inégalité de fortune rompoit l'équilibre entre les citoyens ; les richesses des uns augmentoient la pauvreté des autres.

Ce mal croissoit à mesure que l'opulence irritoit les passions, Rome, en subjuguant le monde, étoit parvenue au point fatal, où les mœurs ne pouvant plus se maintenir, les vices doivent forcer toutes les barrières, et miner les fondemens de l'état. Deux hommes d'un mérite distingué, Tibérius et Caïus Gracchus, tenterent une réforme que les circonstances rendoient impossible ; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres civiles, qui noyèrent la liberté dans le sang des citoyens.

Les deux frères Gracchus, et leur mere Cornélie.

Ces deux frères, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation ; ils réunissoient aux grandes qualités de l'ame la culture de l'esprit, et sur-tout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius, beau-frère de Scipion Emilien, gendre d'Appius Claudius personnage consulaire, s'étoit acquis une réputation brillante, soit dans les armées, soit dans l'intérieur de la république ; lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zèle,

ou à son ambition, la carrière où il devoit périr.

Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles.

Cornélie, selon quelques écrivains, lui inspira le dessein de s'élever contre la noblesse, en lui disant : *Pourquoi m'appelle-t-on la belle-mère de Scipion, et non la mère des Gracques ? Votre nom n'est-il donc pas assez illustre ? c'est à vous à le rendre plus fameux.* Ces paroles, sans doute, pouvoient exciter en lui l'amour de la gloire ; mais il paroît fort douteux que Cornélie lui ait suggéré une résolution imprudente. La vue des campagnes possédées par les riches seuls, et peuplées de leurs esclaves ; l'excès de l'opulence et de la misère ; le désir de rappeler Rome à son antique vertu ; en un mot, le patriotisme le porta vraisemblablement à cette entreprise ; s'y étant engagé peut-être par zèle de citoyen, il s'y obstina avec la chaleur d'un factieux. Tant le zèle a besoin de règle, pour ne pas dégénérer en passion funeste.

Toutes les terres entre les mains des riches.

Depuis plus de deux siècles et demi, la loi Licinia étoit méprisée. Loin de se contenter de cinq

cents arpens de terre, les patriciens avoient usurpé une partie considérable des terres de la république. Les riches étendoient sans mesure leurs possessions. Ces campagnes, autrefois le séjour des plus illustres Romains, étoient remplies d'esclaves, qui les cultivoient pour leurs maîtres, et qui étoient exempts et même exclus du service des armées : le peuple, destiné à la défense de la patrie, ne possédoit rien. Un tel abus paroissoit intolérable dans une république ; mais quelles précautions ne falloit-il pas pour le réformer !

620. Tibérius propose de rétablir la loi Licinia

Tibérius Gracchus propose de remettre la loi Licinia en vigueur ; à condition néanmoins que l'on payera des deniers publics, ce que les riches possédent de terres au-delà de cinq cents arpens. Les patriciens se récrient ; ils insistent sur l'ancienneté de leurs possessions, sur les inconvéniens de la nouveauté. Plus le tribun rencontre d'obstacles, plus il s'efforce d'animer le peuple. *Les bêtes sauvages ont des tanières*, disoit-il ; *et des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de*

toît pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur sépulture.

Il réussit malgré toutes les oppositions.

Les patriciens, prévoyant l'effet de ces discours, emploient leur politique ordinaire : ils gagnent un tribun, dont l'opposition peut tout arrêter. Tibérius est étrangement surpris de voir Octavius, son ami jusqu'alors, tourner contre lui l'autorité du tribunat. Après de vains efforts pour le ramener à son parti, après les plus tendres invitations, après les débats les plus vifs, mais sans aigreur de part et d'autre, il presse le peuple de déposer ou Octavius ou lui-même. Cette proposition hardie réussit au gré de ses vœux. La loi Licinia est renouvellée : on le nomme commissaire, avec son frère Caïus et son beau-père Appius, pour veiller à l'exécution.

Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il cimenté solidement son ouvrage. Il se perdit en poussant à bout les patriciens. Non-seulement il fit ajouter à la loi, que les terres usurpées sur la république seroient enlevées aux possesseurs ; mais comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter

tous les pauvres, il leur fit distribuer les trésors d'Eumène, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain son royaume et ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les règles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie, et intéressant le peuple à sa conservation.

Violences des sénateurs. Tibérius est tué avec ses amis.

Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au capitole où se tenoit l'assemblée. Tibérius, averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête, pour demander à ses amis du secours : ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadème, et que le peuple va le couronner. On annonce cette entreprise au sénat. Le consul Minucius Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent.* Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs cliens armés de bâtons. Tibérius meurt as-

sommé, avec plus de trois cents de ses amis. Exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avoit fait couler le sang romain. Le sénat oubliant son ancienne modération, parce qu'il avoit perdu les anciennes mœurs, justifia ce qui s'étoit fait; et pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie, où il mourut.

Scipion Emilien insulté pouravoir approuvé ce meurtre.

Telle étoit l'animosité des nobles contre Tibérius Gracchus, que Scipion Emilien, son beau-frère, approuva lui-même le meurtre, supposé que le tribun eût voulu semer la discorde dans la république. Insulté à ce sujet par la populace, il s'écria : *Misérables ! sans mon père Paul-Emile et moi, que seriez-vous devenus ? vous seriez les esclaves de vos ennemis. Est-ce ainsi que vous traitez vos liberateurs ?* Le peuple rentra en lui-même, mais le héros avec son ami Lélius s'éloigna de Rome, pour jouir de la tranquillité de sa campagne de Gayète.

Sa retraite

Il revient combattre le tribun Carbon.

Il revient combattre les desseins séditieux du tribun Carbon, qui vouloit faire passer en loi, que les

tribuns pourroient conserver leur autorité, tant qu'il plairoit au peuple, sans nouvelle élection. Cette loi ayant été rejettée, et les troubles continuant au sujet du partage des terres, Scipion alloit être nommé dictateur, quand il fut trouvé mort dans son lit, à l'âge de cinquante-six ans. Métellus, son rival de gloire, témoigna une vive douleur de cette perte, et dit à ses enfans : *Allez assister aux funérailles du plus grand homme que Rome ait produit : vous n'en verrez jamais de pareil.* Il est probable que Scipion fut étranglé ou empoisonné. Quelques auteurs ont accusé d'un crime si noir, non-seulement Sempronia sa femme, dont il n'étoit pas aimé, mais Caïus Gracchus son beau-frère, et même sa mère Cornélie, l'un et l'autre si respectables, que le soupçon paroît déshonorer ceux qui l'adoptent.

624. Sa mort.

Caïus Gracchus, aussi vertueux, aussi zélé et plus éloquent que Tibérius, après avoir caché quelques années dans la retraite ses vastes desseins, entra dans la carrière des honneurs. Malgré les alarmes

629. Caïus Gracchus est élu tribun.

et les conseils de Cornélie, il aspiroit au tribunat : il y parvint. L'affluence pour son élection fut prodigieuse au champ de Mars. Plusieurs citoyens, faute de place, montèrent sur les toits, et donnèrent leurs suffrages par acclamation. On rendoit justice à son zèle : on n'en prévoyoit pas les suites funestes.

Son zèle pour le peuple.

Jamais tribun ne se montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers établissemens, surtout des magasins de blé, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à bas prix leur subsistance. Maître du peuple, autant qu'il étoit haï des nobles, il se fit continuer tribun sans craindre l'exemple de son frère.

Ses lois pour affoiblir le sénat

Les tribunaux transférés aux chevaliers.

Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du sénat, il représenta que l'injustice présidoit souvent aux tribunaux, et qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoit à l'ordre des plébéïens, le jugement de toutes les causes entre des particuliers. Cette loi passa. On renouvela aussi la défense d'exécuter aucune sentence

capitale contre un citoyen romain, sans le consentement du sénat et du peuple. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de bourgeoisie et de suffrages à tous les alliés de la république de Rome en Italie.

Politique adroite des sénateurs, qui lui opposent Livius.

Ce projet, trop favorable à la faction populaire, redoubla les inquiétudes des sénateurs. Ils mirent en jeu les ressorts d'une adroite politique. On gagna Livius Drusus, jeune tribun, habile et irréprochable; on lui suggéra la manière de l'emporter sur son collégue, non par voie d'opposition directe, mais en se montrant encore plus zélé que lui pour les intérêts du peuple. Gracchus fut chargé de conduire une colonie qui devoit rebâtir Carthage. L'absence diminua encore le nombre de ses partisans, tandis que Livius en acquéroit de nouveaux. A son retour, il s'apperçut du changement; ses collegues étoient devenus ses adversaires, et l'empêchèrent d'obtenir un troisième tribunat. Opimius, son ennemi mortel, fut nommé consul. Tout préparoit une catastrophe sanglante.

632. Le peuple assemblé devoit prononcer sur l'exécution des nouvelles lois, qui révoltoient la noblesse. Un des licteurs d'Opimius, passant près des amis de Gracchus, s'écria insolemment : *Faites place, mauvais citoyens*, et fut aussi-tôt tué. Le consul porte ses plaintes au sénat. On l'autorise à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république.* Cette formule l'armoit du pouvoir suprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fût évident, Gracchus sortit de sa maison, sans défense, malgré les prières et les larmes d'une tendre épouse : *Après le meurtre de Tibérius*, disoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux lois ou aux dieux ?* Ennemi de la violence, il avoit blâmé l'attentat commis en la personne du licteur, attentat qu'on avoit l'injustice de lui imputer. Ses ennemis, au contraire, ne respiroient qu'une vengeance odieuse : les effets en devoient être horribles.

Le consul Opimius fait prendre les armes.

Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré sous la conduite de Fulvius, consulaire ami

Mort de Caius ; massacre cruel.

du tribun. Il promet l'amnistie à ceux qui mettront bas les armes ; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius et celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un et l'autre. Plus de trois mille de leurs partisans perdirent la vie dans cette émeute. Le barbare consul fit jeter tous les cadavres dans le Tibre, et éleva un temple à la Concorde, après avoir inondé la ville de sang.

Pour faire abroger les lois des Gracques, on établit sur les riches, à proportion de la quantité de terres qu'ils possédoient, des rentes perpétuelles dont le produit seroit distribué aux pauvres. Mais bientôt ces rentes furent supprimées, et il ne resta au peuple que sa misère, augmentée par le faste des grands. Opimius, ayant été accusé du massacre de tant de romains, gagna sa cause devant le peuple par l'éloquence du consul Papirius. On décida même que, sans attendre le jugement des comises, un consul, autorisé par le sénat, pouvoit délivrer la république des citoyens dangereux.

Les lois Gracques abrogées ; Opimius justifié, et le sénat triomphant.

Si les Gracques aspiroient à la tyrannie.

Les deux Gracchus étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagemens et moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppression; ils auroient du moins adouci leur sort. S'ils devinrent séditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne méritèrent jamais le reproche d'aspirer à la tyrannie; et le sénat en leur imputant un crime, évidemment contraire à leurs principes et à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, et non le salut de l'état. Les prétextes lui tinrent lieu de justice dans ces violentes exécutions, qui apprirent à ne plus épargner le sang romain. Le peuple érigea des statues aux deux illustres victimes du sénat.

Fin de l'illustre Cornélie leur mère.

Cornélie avoit toujours regardé ses fils comme son unique trésor. Elle soutint leur perte avec une constance admirable. On crut que l'âge et le malheur lui ôtoit le sentiment; « mais ceux qui pen-
» soient de la sorte, dit Plutar-
» que; ne sentoient pas combien
» l'éducation, jointe à des qualités

» supérieures, est une puissante » ressource contre le chagrin ; et » que, si la fortune l'emporte » quelquefois sur la vertu, elle ne » lui enleve pas les moyen de sup- » porter courageusement les re- » vers. » Cornélie vécut tranquille dans la société des savans, honorée par tout ce qu'il y avoit de respectable, modèle d'urbanité et de vertu, en un mot digne de l'admiration de Rome. Montrant ses fils à une dame curieuse de parure, elle avoit dit autrefois : *Voilà mes bijoux* ; expression d'une ame noble, qui fait de ses devoirs son premier plaisir.

Pendant que la ville étoit agitée de ces troubles, les esclaves se révoltèrent en Sicile ; et donnèrent le titre de roi à un d'eux, nommé Eunus. Trois consuls leur firent la guerre. Elle finit par la prise d'Enna, où l'on en fit un massacre affreux. Quelque tems après, les romains s'établirent dans la Gaule transalpine. Les Marseillois, colonie grecque, les avoient appelés à leur secours contre leurs voisins. Le pays étoit digne de

Révolte des esclaves.

Etablissement dans la Gaule.

l'ambition de ces avides conquérans, qui ne secouroient qu'avec le désir de subjuguer. Ils fondèrent Aix en Provence et Narbonne; ils vainquirent les Allobroges et les Auvergnacs (*Arverni*,) contre lesquels ils employèrent la perfidie, ainsi que la force des armes. Les Dalmates furent attaqués et vaincus vers le même tems. L'empire romain s'étendoit de toutes parts.

La Dalmatie subjuguée.

Marais desséchés par des canaux.

Mon plan n'embrasse point ces détails. Il est plus utile d'observer que le consul Scaurus, revenant de la Gaule en 638, fit creuser par ses soldats des canaux dans le Plaisantin et le Parmesan, où les débordemens du Pô et d'autres rivières formoient des marais impraticables. Un travail si salutaire est plus louable qu'une conquête.

Belle action de l'orateur Crassus.

Observons aussi un trait particulier de probité, qui peut servir de modèle. L'orateur Crassus, encore très jeune, accusoit en justice Papirius Carbon, homme consulaire, grand ennemi des Gracques. Papirius fut trahi par un esclave, qui enleva sa cassette pleine de

papiers secrets, et la remit entre les mains de l'accusateur. Celui-ci, pénétré d'horreur pour la trahison, n'ouvrit point la cassette, d'où il auroit pu tirer des preuves convaincantes. Il la renvoya avec l'esclave chargé de fers à Papirius, disant : *J'aime mieux voir un ennemi criminel le sauver, que de le perdre par un si lâche moyen.*

L'accusé n'en fut pas moins convaincu, et s'exila volontairement ou s'empoisonna.

CHAPITRE II.

Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince.

Corruption affreuse dans le sénat.

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les trésors de toutes les nations y avoient allumé la soif des richesses, y avoient éteint les sentimens d'honneurs et de vertu. Il ne faut que lire dans Salluste la guerre de Jugurtha, pour re-

garder le sénat comme un corps vendu à l'injustice.

Jugurtha dénoncé à Rome pour ses crimes.

Le vieux Masinissa, ce fidelle allié des Romains, avoit laissé trois fils, qui gouvernerent conjointement le royaume de Numidie. Micipsa, par la mort des deux autres, se trouva maître de tout. Quoiqu'il eût deux enfans, Adherbal et Hiempsal; il avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ses frères, et déjà célèbre par sa valeur. Il espéroit enchaîner son ambition par la reconnoissance. Mais à peine Micipsa eût-il expiré, que Jugurtha fit assassiner Hiempsal. Le meurtre de ce prince présageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour se défendre. Il perdit une grande partie de ses états, et alla implorer la justice des romains.

Il corrompt les sénateurs. et se fait absoudre.

Depuis long-tems le meurtrier s'étoit assuré, qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largesses parlèrent pour lui dans le sénat: la pluralité se tourna en sa saveur. On se contenta d'envoyer dix commissaires en Afrique, et leur chef Opimius s'y laissa

corrompre. Non-seulement Jugurtha fut déclaré innocent, mais il obtint des commissaires, dans le partage qu'ils firent du royaume, tout ce qu'il pouvoit obtenir de la partialité de juges avares dont il achetoit la faveur.

Il continue ses entreprises criminelles.

Résolu d'envahir le reste, il reprend bientôt les armes, poursuit Adherbal, et l'assiège dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux commissaires arrivent, parmi lesquels étoit Scaurus, prince du sénat, personnage consulaire, mais d'une réputation plus imposante que solide. Scaurus, parlant d'abord en romain, menace l'usurpateur, et lui ordonne de lever le siége sans délai. La fraude et l'argent triomphent encore. Adherbal abandonné capitule, et Jugurtha l'assassine. Ce monstre, souillé du sang de ses frères, jouit arrogamment de leur dépouille.

642. Commencement de la guerre contre Jugurtha.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si crians. Le peuple à Rome vouloit en connoître. Le sénat se vit obligé de donner quelque marque de justice et de vigueur; il résolut de porter la guerre

en Numidie. Le consul Calpurnius Pison partit avec Scaurus, qui étoit son lieutenant, hommes avides, et par conséquent disposés à trahir leur devoir. Jugurtha leur fit des propositions, obtint une conférence, conclut la paix d'une manière avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée.

Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achete l'impunité

Tandis que le sénat gardoit le silence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, et conclut à sommer Jugurtha de comparoître, pour qu'on jugeât de sa soumission, feinte ou sincère. Le Numide, comptant sur ses trésors et sur la bassesse de ses nombreux partisans, vint à Rome et gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un de ses proches, qui demandoit sa couronne; il partit en s'écriant: *O ville vénale! tu périrois bientôt, si tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.*

Scaurus, qui avoit été corrompu, juge et punit les autres coupables.

Pour comble d'infamie, Scaurus, à la tête d'une commission destinée à poursuivre les traîtres, que ce prince avoit corrompus, exila son propre complice Calpurnius, et d'autres sénateurs; un

pontife même, quoique jamais on n'eût exilé de pontife. Les plus coupables affectent quelquefois le plus de sévérité ; comme si en punissant les autres, ils pouvoient échapper au jugement du public.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandoit alors Aulus Posthumius, lâche et imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduction, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif, (tant on s'étoit relâché sur ces principes d'honneur, qui devroient régler toutes les démarches, même à l'égard d'un ennemi perfide,) il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Outre deux cent mille livres pesant d'argent, il devoit livrer tous ses éléphans, et une partie de ses chevaux et de ses armes. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, ranima son courage en lui inspirant de la défiance. Quoique dépouillé, il résolut de continuer la guerre ; aimant mieux, disoit-

Métellus continue la guerre de Numidie.

Jugurtha vaincu, se défend encore.

il, mourir à la tête d'une armée, que de présenter au joug une tête ornée du diadême.

Marius, lieutenant du consul, homme dangereux

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le célèbre Marius, plébéïen de naissance très-obscure, sans éducation, sans lettres, mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse; sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au siége de Numance les regards et l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, ensuite préteur, après avoir essuyé deux refus pour l'édilité qu'il briguoit. Enfin, c'étoit un de ces hommes ardens, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt et des conjonctures.

Il décrie son général et la noblesse, pour devenir consul.

Aspirant au consulat, Marius, pour se donner du relief, n'eut pas honte de décrier Métellus, son général et son bienfaiteur. Il l'accusoit d'une lenteur timide; il se vantoit de pouvoir finir la guerre en une seule campagne, avec la moitié moins de troupes.

Il obtint la permission d'aller à Rome briguer la première charge de la république. Là, il redoubla ses invectives, et contre l'illustre Métellus, et contre toute la noblesse. En un mot, il gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé consul, et chargé de la guerre de Numidie, quoique le sénat eût assigné, pour la troisième fois, cette province à Métellus en qualité de proconsul. Ainsi triomphoit l'ambition.

On lui donne le commandement.

Dans ses harangues au peuple, avant son départ, Marius, plus hardi que jamais, déchargea sa bile sur les nobles, les traitant avec le dernier mépris, s'exaltant lui-même avec une insolente fierté. Le discours que lui prête Salluste est l'image de son caractère et de ses sentimens. On y reconnoît l'ame forte et gossière d'un soldat, qui ne trouve de grandeur que dans les vertus militaires. Ses déclamations outrées renferment cependant d'utiles maximes, propres à faire rougir tout homme orgueilleux d'une naissance qu'il déshonore par ses actions.

Ses invectives contre les nobles.

Ce reproche ne pouvoit tomber

Métellus

rappelé et cependant honoré à Rome.

sur Métellus. Il étoit sage et vainqueur. Il espéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine des soupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triompheavec le surnom de Numidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisoit pour se justifier. *La plus forte preuve de son innocence*, disoient-ils, *c'est le témoignage de toute sa vie*. Une accusation ainsi terminée valloit elle-même un triomphe.

64.4 Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahison.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla, son questeur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha, Bocchus, roi de Mauritanie, gendre et allié de ce prince. Il lui persuade ensuite de le livrer aux romains de le manière la plus infâme. Bocchus, après avoir quelque tems flotté entre la nature et l'intérêt, fait arrêter son beau-

père,

père, qui venoit sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, et à qui même il avoit promis de livrer Sylla. Le roi numide est conduit à Rome, chargé de fers ; il orne le triomphe de Marius, essuye les insultes de la soldatesque, et meurt en prison, victime de sa propre scélératesse, et de la vengeance d'une république corrompue, qui s'avilissoit au sein de la victoire.

Rome s'enrichit encore par cette guerre.

Trois mille sept cent livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les romains s'enrichissoient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finit ordinairement une guerre que pour en commencer une autre ? Mais nous approchons du tems où les dépouilles de l'univers seront l'aliment des guerres civiles ; où les citoyens, pour se les arracher les uns aux autres, deviendront les ennemis de la république ; où enfin Rome sera punie de ses injustices par les crimes de ses propres enfans.

CHAPITRE III.

Invasion des Cimbres et des Teutons. — Corruption dans la république. — Guerre sociale.

Invasion des Cimbres et des Teutons.

UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérans à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les cimbres et les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jetés sur le Norique (aujourd'hui la Bavière et le Tirol,) et ensuite sur la Gaule, où quelques peuples gaulois s'unirent à eux. Ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome avoit perdu dans une seule journée quatre-vingt mille hommes en 648.

Révolution qu'ils devoient faire un jour.

Voilà donc ces *Danois* ou ces *Normands*, comme on les appela depuis, qui pénètrent déjà dans les plus belles contrées de l'Europe, pour y exercer leurs brigandages et y former des établissemens. Une des grandes révolutions de l'univers doit s'opérer par eux

et par leurs semblables. La barbarie se répandra du nord au midi, détruira l'empire romain, changera tout, et les mœurs et les opinions et les lois. Rome trembla, comme elle avoit tremblé au tems de l'invasion des Gaulois.

Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les lois ne permettoient point de nommer consul un absent ; elles vouloient qu'il y eût dix ans d'intervalle entre deux consulats du même homme : on passa sur les règles ordinaires, et Marius, avant son retour d'Afrique, étoit consul pour la seconde fois. Il le fut quatre années de suite jusqu'à la défaite entière des barbares. Exemple dangereux pour un état républicain.

Son habileté et sa prudence dans cette guerre.

Dans la Gaule où il commença la guerre, il montra autant d'habileté que de courage. Il assujettit les troupes à la plus sévère discipline. Son neveu, tribun légionnaire fort débauché, ayant été tué par un soldat, auquel il faisoit violence, le soldat fut récompensé au lieu d'être puni. Marius, assez politique pour

profiter de la superstition, conduisoit pompeusement une prétendue prophétesse, dont il dictoit les oracles, et qui sembloit mettre à tous ses desseins le sceau de la divinité. Défié à un combat singulier par un des principaux chefs de l'armée ennemie : *S'il a envie de mourir*, répondit froidement le consul, *il peut s'aller pendre.*

651. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres.

Les Teutons, quoique séparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude et leur bravoure. Il attendit pour hasarder une bataille qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlemens ni de leur aspect. Enfin, il les tailla en pièces près d'Aix en Provence, où leur perte fut, dit-on, de plus de cent mille hommes. L'année suivante, dans son cinquième consulat, il défit de même à Verceil les Cimbres qui ravageoient l'Italie. Plutarque rapporte que ces barbares, hommes et femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite ; et que les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou

à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, ils les auroient peut-être subjugués : mais ils ne savoient que se battre en furieux, et mourir avec courage. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie ds l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire ; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entièrement oublié ; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Insatiable d'honneurs, sacrifiant tout à l'envie de dominer, il obtint un sixième consulat à force d'argent et de bassesses ; il se fit donner un collègue sans mérite, tandis que le grand Métellus étoit sur les rangs ; il s'unit de la manière la plus étroite avec Saturninus, tribun du peuple, et avec le prêteur Glaucia, deux ennemis de la vertu et du bien public.

Il s'unit à Saturninus

Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : « Que le sénat

Loi de ce tribun contre le sénat.

» s'obligeroit par serment de confirmer tout ce qui seroit statué » par le peuple ; sous peine, pour » les sénateurs qui refuseroient le » serment, d'être dégradés et condamné à une amende de vingt » talens. » Le rusé consul affecta d'abord de s'y opposer, se déclara ensuite pour ce serment avec une restriction équivoque, et entraîna les sénateurs dans le piége.

Exil de Métellus.

Métellus, qu'il vouloit perdre, persista seul à refuser, on l'exila. *Ou les choses changeront*, dit-il en partant de Rome, *et le peuple, revenu de son erreur me rappellera ; ou elles ne changeront point, et alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* Elles changèrent effectivement par les fureurs même de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

655. Saturninus puni de ses fureurs.

Ce tribun, voulant que Glaucia fût consul, fit assassiner publiquement Memmius, son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne aux consuls de pourvoir à la sureté de la république. On prend les armes contre les séditieux. On poursuit

Saturninus dans le capitole ; il est massacré, aussi-bien que Glaucia, malgré le désir qu'avoit Marius de les sauver l'un et l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeler Métellus, qui se consoloit de l'oppression au sein de la philosophie et de la vertu ; et dont l'exil, selon un historien de Rome (Velleius Paterculus,) étoit plus glorieux que toutes ses dignités et tous ses triomphes. Avant son arrivée, Marius passa en Asie sous un vain prétexte, pour n'être pas témoin de la gloire d'un rival, dont le nom seul auroit dû le faire rougir.

Métellus rappelé.

La république, au plus haut point de grandeur, penchoit sur le bord des précipices. On ne connoissoit plus guère ce généreux patriotisme, qui immole l'intérêt particulier au bien de l'état. Les bons citoyens devenoient les victimes des méchans. Rutilius, indignement accusé, parce qu'il avoit réprimé les concussions des publicains, s'exila volontairement sans avoir daigné se défendre. Quelqu'un lui disant, que bientôt une guerre civile faciliteroit son rappel:

Tout dégénéroit dans la république.

Quel mal vous ai-je fait, répondit-il, *pour me souhaiter un rétablissement si funeste ? puisse ma patrie rougir de mon exil, plutôt que de s'affliger de mon retour !*

Vexations des publicains.

Les publicains dévoroient en quelque sorte les provinces pour s'enrichir. Comme ils étoient chevaliers, et que leur ordre étoit en possession des tribunaux, ils craignoient peu les recherches et la sévérité de la justice. D'ailleurs le fruit des rapines, qui leur procuroient la considération avec la fortune, ne faisoit-il pas en quelque sorte un titre d'impunité ?

Luxe énorme des grands.

Parmi les principaux magistrats, on voyoit même cet étalage d'opulence, et ces fantaisies de luxe, qui supposent ou amenent toujours la corruption des mœurs. L'orateur Crassus, quoique revêtu de la censure, se distinguoit par une magnificence qu'on auroit punie auparavant, comme un désordre scandaleux. Selon Macrobe, il étoit si amoureux d'une murène apprivoisée, qu'après la mort de ce poissons, il en prit le deuil, et lui érigea un monument. Le sénateur Duronius, tribun du peuple, (car

Fantaisie de l'orateur Crassus.

tous ambitionnoient le tribunat,) fit abroger la loi qui modéroit les dépenses de la table, représentant cette loi comme *la rouille d'une dure et sauvage antiquité*. En un mot, des vices nouveaux enflammant chaque jour les passions, une étincelle pouvoit allumer les guerres civiles. La guerre *sociale* en fut comme le prélude.

662. Lois de Drusus, qui donnent lieu à la guerre sociale.

Depuis long-tems les alliés de Rome en Italie aspiroient aux droits de citoyens romains. C. Gracchus, pour fortifier son parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage si précieux, et avoit péri dans cette entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par sa naissance et par ses talens; forma le dessein chimérique de satisfaire tout-à-la-fois les alliés et tous les ordres de l'état. En voulant remédier à de grands maux, il en attira de pires; ce qui arrive d'ordinaire quand les vices sont dominans. Il proposa des lois agraires, des établissemens de colonies, des distributions de blé, pour le soulagement du peuple; il proposa encore de partager entre les sénateurs

Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux.

et les chevaliers l'administration de de la justice, dont ceux-ci abusoient publiquement ; et de soumettre au jugement les magistrats qui prévariqueroient dans ce ministère. On dit sans preuve, que pour dédommager les chevaliers, il imagina d'en mettre trois cents au nombre des sénateurs. Comme les alliés avoient une influence considérable dans les affaires, par le moyen de leurs parens et de leurs amis, Drusus se les attacha, en leur promettant le droit de cité. Ses lois passèrent, malgré de vives oppositions ; tant il sut manier adroitement les esprits.

Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens.

Outre l'inconvénient de multiplier à l'infini le nombre des citoyens, il y avoit un obstacle terrible aux prétentions des alliés. Les Romains qui les regardoient comme leurs sujets, ne pouvoient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la foiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques-uns d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, le tribun eut la générosité d'en avertir le consul

Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de ce service, il fut lui-même assassiné peu de tems après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisoit bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de manière que personne n'auroit vue sur lui : *Faites plutôt*, répondit-il, *que mes actions soient exposées à la vue de tout le monde.* Que de tels citoyens humilient le vice, dans les siècles même de corruption.

Drusus assassiné, malgré sa vertu.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert ; ils prennent les armes : ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline et la science militaire des Romains, et que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marses et les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle, sur le plan de celle dont ils veulent secouer le joug. Ils se donnent des consuls, des prêteurs et d'autres magistrats. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompée. Après la

Guerre sociale.

Révolte des alliés.

première campagne, ils envoient demander justice ; et représentent qu'ils ont eu assez de part aux succès de Rome, pour en partager les avantages. Le sénat répond avec sa fermeté ordinaire, qu'on pourra les écouter, s'ils se soumettent en reconnoissant leur faute ; qu'autrement ils se gardent bien d'envoyer des ambassadeurs. On se bat dès-lors avec plus d'acharnement, et les succès varient de part et d'autre.

La politique romaine désarme une partie des alliés en les faisant citoyens.

Il fallut que la politique romaine joignît l'adresse à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis contre l'usage, et avoir accordé politiquement le droit de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fidèles, accorde le même droit aux autres à mesure qu'ils se soumettent. Ainsi la guerre sociale se rallentit tout-à-coup. Chaque peuple se détachoit de la ligue, pour obtenir par un traité particulier l'objet de ses prétentions. Les Samnites et les Lucaniens s'obstinèrent seuls à ne point quitter les armes.

664. On en

On trouva d'abord le secret de

rendre presque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les distribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu par leur nombre la supériorité des suffrages ; on en composa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernières. Ils y consentirent ; soit qu'ils ne prévissent pas les suites de cet arrangement, soit que la qualité de citoyens suffit pour les satisfaire.

formehait tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes.

Toutes les lois de Drusus avoient été abolies après sa mort. Le tribun Plautius réussit mieux à dépouiller les chevaliers de leurs juridiction. Il fit passer en loi, que chaque tribu nommeroit quinze citoyens pour juger les causes civiles. Mais l'audace des méchans ne pouvoit supporter de frein. Asellion, préteur, qui protégeoit les pauvres contre les usures et les violences des créanciers, fut assassiné dans le tems qu'il faisoit un sacrifice, sans que le sénat pût découvrir les auteurs d'un crime si atroce et si éclatant.

Les chevaliers dépouillés des tribunaux.

Victimes humaines défendues

L'usage d'immoler des victimes humaines, avoit eu lieu en certaines conjonctures. On venoit récemment de le proscrire. C'étoit un hommage rendu à l'humanité. Nous allons voir cependant les passions furieuses immoler et les citoyens et la république.

NEUVIÈME ÉPOQUE.

GUERRES CIVILES.

RUINE DE LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 665 jusqu'en 724.

CHAPITRE PREMIER.

Marius et Sylla commencent la guerre civile.

DE la guerre sociale aux guerres civiles, il n'y avoit qu'un pas. On avoit appris à verser un sang que la nature et les lois devoient rendre cher, les factions s'étoient familiarisées avec la violence. Dès qu'un ambitieux vouloit l'emporter par les armes, pouvoit-il manquer de ministres de sa fureur? Marius et Sylla donnèrent ce funeste exemple. Nous avons fait connoître le premier; l'autre mérite davantage d'être connu.

La guerre sociale conduit aux guerres civiles

Il étoit de l'illustre famille Cornélia, descendant de Cornélius

Sylla distingué par

sa noblesse et par ses talens.

Rufinus que les censeurs chassèrent du sénat ; l'an de Rome 477, parce qu'il possédoit plus de quinze marcs de vaisselle d'argent. Personne de cette branche n'étoit depuis parvenu au consulat. Tous les talens de l'esprit cultivés par la littérature et la politesse, animés par l'ambition et par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande souplesse de caractère, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de sa maison. Aimant les plaisirs, il savoit y renoncer pour la réputation et la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amassé des richesses, dignes sans doute du reproche qu'on lui fit un jour ; *Comment seriez-vous honnête homme, vous à qui votre père n'a rien laissé, et qui êtes maintenant si riche ?* Après la guerre de Numidie, l'argent et l'intrigue lui procurèrent la préture. Il donna le spectacle d'un combat de cent lions contre des hommes ; spectacle affreux, mais conforme au goût des Romains, et qui contribua peut-être à lui attirer beaucoup de partisans. Ses exploits dans la guerre so-

Il s'élève aux premières dignités.

ciale, où il éclipsa Marius, augmentèrent l'attachement pour sa personne. Il devint consul, et fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, que je ferai bientôt connoître.

665. Marius lui enleve le commandement de la guerre contre Mithridate, par le moyen du tribun Sulpicius.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le succès de l'expédition de Numidie, et quoique vieux, pesant et infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à son rival, il s'unit avec Sulpicius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours escorté des satellites, qu'il appeloit impudemment son *anti-sénat*. Après un combat où les deux consuls furent en danger de perdre le vie, ce tribun fit passer une loi, portant que les alliés, nouvellement admis au nombre des citoyens, seroient incorporés dans les anciennes tribus, au lieu d'en former huit nouvelles selon les dernières conventions. Ainsi, maître des suffrages, il proposa de nommer Marius, alors simple particulier, général de l'armée contre Mithridate; et il n'eut aucune peine à l'obtenir.

Sylla entre à Rome l'épée à la main.

Sylla s'étoit rendu à son camp. Résolu de tirer vengeance d'un tel affront, sûr de l'attachement de ses soldats, il marche vers Rome, où plusieurs de ses partisans avoient été massacré. Il y entre l'épée à la main ; il menace de mettre le feu aux maisons, si l'on fait de la résistance. Marius et Sulpicius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir et empêche tout désordre. Il fait casser les lois du tribun ; il rétablit l'ancienne règle, de ne proposer aucune loi que le sénat n'eût approuvée ; il substitue même les comices par centuries aux comices par tribus. Le peuple intimidé confirme tous ces changemens. La république étoit à un point d'instabilité, où le plus fort devoit imposer la loi. Dès qu'il n'y a plus de principes, la force gouverne.

Changement qu'il y fait.

Décret de proscription.

Pour satisfaire sa vengeance, le consul propose au sénat de déclarer ennemis de la patrie Marius et son fils, Sulpicius, et neuf de leurs principaux partisans. Q. Scevola, savant et vertueux citoyen, lui résiste courageusement. « Ni » vos soldats, ni vos ménaces ;

» dit-il, ne m'obligeront de dés-
» honorer ma vieillesse, en dé-
» clarant ennemi de Rome, celui
» par qui Rome et l'Italie ont été
» sauvées. » Mais les autres séna-
teurs se montrent faciles et com-
plaisans. On rend un décret de
proscription. La tête de Sulpicius,
portée à Rome, devint un specta-
cle de terreur. Marius fut pris
dans les marais de Minturnes, où
il se cachoit. Un soldat qui devoit
être son bourreau, n'osa frapper
ce grand général, et les Mitur-
nois favorisèrent son évasion en
Afrique. Le commandant de
cette province lui ayant envoyé
ordre d'en sortir, il répondit fiè-
rement à l'officier qui faisoit la
commission : *Va lui dire que tu*
as vu Marius fugitif, au milieu
des ruines de Carthage. Tableau
frappant des vicissitudes de la for-
tune ! Il se retira ensuite dans une
île, où avec son fils il attendit
quelque révolution en sa faveur.

Marius sur les ruines de Carthage.

666. Cinna, consul, se déclare contre Sylla, et se fait chasser.

A Rome, tout changea bientôt
de face. Cinna, furieux partisan
de Marius, fut nommé consul.
Sylla y consentit, après lui avoir
fait jurer de ne point agir contre

ses intérêts. Il témoigna même être charmé, de ce que le peuple usoit de la liberté qu'il disoit lui avoir rendue. Cette modération ne désarma point la haine. Le nouveau consul, quoique son parent, le fit d'abord accuser par un tribun, et l'obligea ainsi de s'embarquer pour la guerre de Mithridate; car les poursuites cessoient contre un citoyen employé au service de la république. Alors Cinna se donne carriere. Il renouvelle la loi de Sulpicius par rapport aux alliés. Octavius, son collègue, s'y oppose; on en vient aux armes, la place publique regorge de sang. L'ennemi de Sylla est chassé de Rome, privé du consulat, et on lui donne pour successeur Mérula, prêtre de Jupiter.

Marius et Cinna assiégent Rome, et massacrent leurs ennemis.

Cinna se retire chez les alliés. Ils prennent les armes en sa faveur; et avec les romains mécontens, ils forment bientôt une armée des plus nombreuses. La circonstance étoit favorable à Marius. Il revient, il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux assiégent la ville. Le sénat augmente leur audace, en leur

envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre jusqu'à ce qu'on le reconnoisse pour consul. Reconnu après l'abdication volontaire de Mérula, il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius et les autres chefs, de massacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis; et ce massacre s'exécute.

Idée générale des malheurs de Rome.

Qu'on imagine une ville prise d'assaut par des barbares; les têtes des plus illustres citoyens exposées sur la tribune aux harangues; les richesses ou la puissance devenues un titre de proscription; la soif du sang irrité par le carnage même; le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, surpassant à l'âge de plus de soixante et dix ans, les cruautés de Cinna: c'est le spectacle que présente Rome.

Illustres proscrits.

Parmi les victimes de la proscription, furent ce même Catulus, qui avoit eu tant de part aux victoires sur les Cimbres et les Teutons; Antoine, cet orateur célèbre dont Cicéron faisoit tant d'éloges, sans prévoir qu'il péri-

roit comme lui ; Crassus, illustre sénateur, qui vit massacrer un de ses fils, et prévint le coup de ses meurtriers en se tuant. Mérula, grand-prêtre de Jupiter, se fit ouvrir les veines dans le temple de ce Dieu, il voulut mourir sur son siège pontifical, où personne n'osa depuis s'asseoir dans l'espace de près de quatre-vingt ans.

Frère qui a tué son frère.

Je rapporterai un seul fait propre à caractériser les guerres civiles. Dans une action, deux frères se battirent sans se connoître. L'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, et transporté de désespoir, se tua lui-même sur le bûcher de son frère, pour mêler ses cendres aux siennes.

Mort de Marius dans son septième consulat.

A la fin de cette année de massacres, Cinna et Marius s'emparèrent du consulat ; ils ne daignèrent pas même se faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du victorieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans ressources du côté de la raison, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, et il y trouva

une mort digne de lui. Monstre de scélératesse et de cruauté, s'il sauva Rome, ce ne fut que pour la perdre. Les lettres qu'il affectoit tant de mépriser, auroient pu du moins lui apprendre qu'il se tourmentoit à la poursuite d'une chimère de bonheur ; que sept consulats n'étoient qu'un foible remède aux agitations d'une ame livrée au crime ; et qu'un pouvoir injuste, exercé avec barbarie, n'est qu'un fléau pour les oppresseurs comme pour les opprimés. Les ennemis de la littérature ne citeront pas son exemple : il réfuteroit leurs invectives.

L'ambition le rendit malheureux.

Selon Valère Maxime, le jour des funérailles de Marius, Fimbria, un de ses plus fougueux partisans, fit assasiner l'illustre pontife Scévola, et la blessure n'étant pas mortelle, il le cita en justice. *De quoi prétendez-vous accuser un homme si respectable ?* lui demanda quelqu'un : *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps*, répondit-il, *le poignard qui devoit le tuer.* Ce récit paroît absurde ; mais de tels hommes étoient pires que les bêtes féroces.

Barbarie de Fimbria contre le pontife Scévola.

CHAPITRE II.

Expédition de Sylla dans la Grèce et en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome.

Mithridate ennemi redoutable de Rome.

IL est tems de suivre Sylla dans ses expéditions, et de connoître le fameux ennemi auquel il faisoit la guerre. On a vu la république romaine établir son despotisme en Asie. Elle commandoit aux monarques, protégeoit les uns, pour dompter les autres, et se rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ses propres intérêts. Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entreprises, il résolut de résister à cette ambitieuse puissance. La noblesse de son origine, (il descendoit des rois de Perse,) la hauteur de ses sentimens, la force de son génie, son courage endurci aux fatigues, sa position avantageuse, ses ports sur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choses, et son

son ambition ne connoissoit point de bornes.

Ses conquêtes en Asie et en Grèce.

Ce prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, et la Bithynie à Nicomède, deux rois alliés des Romains ; il avoit conquis toute l'Asie-mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait massacrer en un seul jour quatre-vingt mille romains ou Italiens, comme pour allumer entre les deux nations une haine irréconciliable. Un tel massacre, exécuté dans toutes les provinces avec la même fureur, prouve combien le joug de Rome étoit odieux en Asie.

Massacre des Romains.

Les Athéniens se livrent à lui.

Enfin, Mithridate envahit la Grèce par ses généraux. L'imprudente Athènes se livra follement à la joie de changer de maître. Aristion, sophiste ambitieux, qui lui inspira cet enthousiasme en faveur de Mithridate, la gouverna en tyran : digne chef d'un peuple esclave, dont l'ancienne gloire se réduisoit à des disputes de mots.

667. Sylla se rend maître d'Athènes, et l'épargne

Les troubles de la république de Rome avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme nous l'avons vu, partit enfin pour arrêter ses progrès.

à cause des grands hommes qu'elle a produits.

Il passa en Grèce, et résolut de prendre Athènes et le Pirée tout-à-la-fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, (car il prodiguoit l'argent aux soldats, pour les attacher à son parti,) il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'*on ne pouvoit point douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses troupes.* Les Athéniens railloient de leur côté, quoique environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés, ou plutôt ceux d'Aristion, vinrent haranguer Sylla. Ils parlèrent avec emphase de Thésée de Codrus, des victoires de Marathon et de Salamine. *Allez*, leur répondit-il, *heureux et glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles : je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut prise d'assaut et livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la raser, se laissa fléchir, et *pardonna aux vivans en consideration des morts.* Tant la gloire

des anciens héros d'Athènes, et des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore du respect dans l'abjection de cette fameuse république. Archélaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

Il remporte deux grandes victoires.

Deux victoires complètes remportées ensuite par Sylla, l'une à Chéronée, l'autre à Orchomène, ruinèrent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde bataille lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient ; il accourut, descendit de cheval, saisit un enseigne, et affrontant le danger : *Il m'est glorieux de mourir ici*, s'écria-t-il ; *vous autres, si l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez à Orchomène.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les romains invincibles.

Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate.

Tandis que le général soutenoit ainsi la cause de Rome, il étoit proscrit comme ennemi de la république. Cinna, consul pour la troisième fois, exerçoit avec son

collègue Carbon, une tyrannie insupportable. Archélaüs, voyant qu'en pareilles circonstances Sylla devoit souhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes sortes de secours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la proposition, lui offrit à son tour, de le mettre sur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archelaüs répondit qu'il détestoit la trahison. *Quoi donc*, reprit Sylla, *toi, Cappadocien, l'esclave ou l'ami d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix une couronne ; et à un général romain, à Sylla, tu oses parler de trahison !* Il finit par prescrire les conditions, auxquelles Mithridate pourroit obtenir la paix : « Qu'il abandonnât toutes » ses conquêtes, et se renfermât » dans le royaume de ses pères ; » qu'il rendît les prisonniers, et » les esclaves fugitifs ; qu'il payât » aux Romains deux mille talens, » et leur livrât soixante dix vais- » seaux de guerre. » Archélaüs promit tout, sans l'aveu de Mithridate.

Belles paroles de Sylla.

Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria.

Cependant Valérius Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du sénat même : ordre difficile à exécuter. Ses troupes, excepté deux légions, passèrent sous les drapeaux de Sylla. Flaccus, ne pouvant rien contre lui, prit la route de Byzance pour attaquer Mithidate. Mais il fut tué par son propre lieutenant, le Fougueux Fimbria, qu'il avoit déposé, qui ne respectoit aucun devoir. Fimbria s'empare du commandement, et commence la guerre en Asie avec beaucoup de succès. Il excitoit les troupes par le pillage et la licence, sans prévoir que des troupes corrompues ne seroient pas long-tems soumises.

Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate.

Alors Mithridate demande à Sylla une entrevue ; il se soumet aux conditions déjà proposées. Le traité à peine conclu. Sylla marche contre Fimbria, son ennemi personnel. Il le fait sommer de lui remettre le commandement. Fimbria refuse, est abandonné de ses soldats, et se perce de son épée, après avoir tenté inutilement de faire as-

sassiner le général. Il avoit les talens et la méchanceté de Marius.

Sylla enrichit son armée, qui se corrompt.

L'heureux Sylla, triomphant ainsi ds tous les obstacles, ne voulut point quitter l'Asie, sans venger le massacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, montèrent, selon Plutarque, à vingt mille talens. Il distribua par-tout ses légions; il fit donner à chaque soldat seize drachmes par jour; outre le logement et la nourriture. Ces funeste exemples annonçoient la chute de la discipline. « On vit alors pour » la première fois, dit Sallustes, » une armée romaine prendre le » goût du vin et des femmes, le » goût des statues, des tableaux, » des vases ciselés; en dépouiller » les particuliers, les villes et les » temples; piller enfin le sacré et le » profane. » Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours. Autant Sylla mérite sans doute des reproches, pour avoir énervé la discipline, autant doit on l'admirer, selon Paterculus, d'avoir suspendu son ressentiment, d'avoir négligé ses intérêts personnels, pour finir la guerre contre Mithridate. « Il crut

» devoir abattre l'ennemi, avant de » se venger du citoyen. » Mais la cruelle vengeance souillera bientôt sa gloire ; et l'adversaire de Marius, en sera pour un tems l'imitateur.

Un dérangement universel dans les finances de l'état, dans les fortunes particulières, causé par la défiance et par les alarmes des Romains, sur-tout par la perte de l'Asie, où ils avoient une infinité d'établissemens ; la foi publique ruinée par les suites de cette violente secousse ; des altérations de monnoie ; qui rendoient tout incertain dans le commerce, augmentèrent les désordres de Rome après la mort de Marius. Désordres dans Rome

Cinna et Carbon toujours consuls avoient levé des troupes contre Sylla. Le premier fut tué dans une sédition militaire. L'autre voulut exiger des otages de toutes les villes d'Italie. Castricius, premier magistrat de Plaisance, refusant de lui obéir : *J'ai bien des épées*, lui dit Carbon ; *et moi*, répondit courageusement le magistrat, *j'ai bien des années*. On rapporte un mot tout semblable de Solon à Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

Pisistrate : il exprime les sentimens généreux d'un vieillard qui compte la vie pour rien en comparaison de la vertu.

CHAPITRE III.

Retour de Sylla. — Ses proscriptions — Sa dictature et sa mort.

670. Retour de Sylla. PLUS de deux cent mille hommes étoient en armes, pour s'opposer à Sylla. Il arriva, n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ses soldats le chérissoient, et il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. *C'est un lion et un renard*, disoit Carbon en parlant de ce général ; *je crains plus le renard que le lion.*

On se jette dans son parti. Céthégus, Verrès, Pompée, déjà distingué par son mérite, quoique fort jeune, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire, se rangèrent sous ses drapeaux. Il échauffoit les cœurs ; il inspiroit la confiance. Crassus, qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une escorte, parce qu'il

falloit traverser un pays occupé par les ennemis : *Je te donne pour escorte*, dit Sylla, *ton père, ton frère, tes proches, indignement égorgés, et dont je poursuis la vengeance.* Ces paroles firent voler Crassus, et la commission fut remplie avec succès.

Il remporte plusieurs grandes victoires.

Le consul Norbanus est défait dans une bataille, où périssent sept mille hommes de son côté. L'année suivante, le jeune Marius, consul, après avoir fait massacrer, comme son père, un grand nombre de sénateurs, combat à son tour, voit son armée taillée en pièces. Selon les mémoires de Sylla, cités par Plutarque, le vainqueur perdit seulement vingt-trois hommes, en tua vingt mille, et fit huit mille prisonniers. Comment le croire, en supposant ce que l'on ajoute, que les deux armées combattirent long-tems avec une égale valeur ?

Télésinus défait.

Une dernière victoire, remportée aux portes de Rome sur les Samnites et les Lucaniens, fut encore plus glorieuse pour Sylla. Ces indomptables ennemis du nom romain, qui continuoient opiniâtré-

ment la guerre *sociale*, commandés par Télésinus, général aussi habile que vaillant, ne furent défaits qu'après avoir été victorieux. Télésinus resta mort sur le champ de bataille. Sylla fit cruellement massacrer six mille hommes, qui avoient mis bas les armes, et auxquels il avoit promis la vie. La rage des guerres civiles avoit empoisonné ce caractère, qui paroît avoir eu plus de penchant à la bienfaisance et à la modération qu'à la violence.

Cruauté perfide envers les vaincus.

Il proscrit tous ses ennemis.

Dans l'histoire des barbaries humaines, il est peu d'exemples d'atrocités comparables à celle des procriptions de Sylla. Quelqu'un lui disant : « Nous ne demandons » pas grace pour ceux que vous » êtes résolu de faire mourir ; » mais du moins tirez d'inquié» tude ceux que vous voulez sau» ver : « *Je ne sais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.* — *Hé bien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liste de quatre-vingt proscrits, dont les premiers étoient Carbon et Marius, actuellement consuls ;

le surlendemain, une autre liste de deux cent vingt, et une autre pareille le jour suivant. Enfin le tyran déclara au peuple, qu'il ne pardonneroit à aucun de ses ennemis.

Leur donner asyle étoit un crime capital, quelque liaison de parenté qu'on eût avec eux. L'esclave fut invité par des récompenses à tuer son maître, le fils même à tuer son père : la tête d'un proscrit étoit payée deux talens. On confisquoit les biens ; on punissoit jusqu'aux générations à naître : car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés comme infâmes, à ne posseder aucune charge. Rome, les provinces, se changèrent en boucheries pour une foule de citoyens, dont plusieurs ne furent immolés que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'est ma terre qui me proscrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paisible, éloigné de toute affaire.

Lacruauté poussée aux derniers excès.

Il suffiroit de dire que Catilina, le bourreau de son propre frère et de son beau-frère, fut le principal ministre de la fureur. Après avoir présenté à Sylla dans la place

Catilina se signale dans la proscription.

publique la tête sanglante d'un proscrit, il se lava les mains dans l'eau lustrale d'un temple, comme pour insulter à la religion autant qu'à l'humanité.

Mort de deux consuls, Marius et Carbon.

Marius ne pouvant plus défendre Préneste (Palestrine,) où il s'étoit retiré, convint avec un ami de se donner mutuellement la mort : ils se percèrent de leurs épées. Carbon, l'autre consul, avoit quitté l'Italie. Pompée le poursuivit, le vit prosterné à ses pieds, et ordonna son supplice, quoique Carbon eût des droits à sa reconnoissance. Ainsi les Romains vengeoient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition. Ainsi leur patriotisme, éteint par le vice, ne laissoit aux citoyens que des passions furieuses, que des crimes et des massacres.

672. Sylla, dictateur perpétuel.

La république n'existoit plus ; un seul étoit maître de tout : l'épée faisoit son titre et le soutenoit. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des romains, il fit proposer au peuple de nommer un dictateur sans limitation de

tems, pour réparer les maux de l'état, s'offrant à remplir cette charge, si on vouloit la lui confier. C'étoit se nommer lui-même avec adresse, en sauvant les apparences. Les suffrages du peuple établirent un vrai despotisme perpétuel, puisqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur.

Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre.

Sylla, que les conjectures avoient rendu le tyran de Rome, fit des lois très-sages, quand il se trouva maître absolu. Il réprima le meurtre et les violences ; il rendit au sénat les tribunaux ; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vides que la guerre et les proscriptions y avoient occasionnés ; il réglà qu'on ne parviendroit à la préture, qu'après avoir été questeur, et au consulat, qu'après avoir exercé la préture ; il prescrivit dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre, selon les anciennes lois ; il restreignit la puissance tribunitienne, en défendant aux tribuns de se mêler de la législation, en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat, et qu'ils pussent prétendre à une dignité supérieure.

abdiqua, un jeune homme eut l'insolence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement : *Ce jeune homme sera cause qu'un autre dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.*

Il meurt de ses débauches l'année suivante.

Les plaisirs et la débauche, auxquels il se livra ensuite plus que jamais, lui attirèrent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore d'affaires publiques, et travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus. Son épitaphe, composée, dit-on, par lui-même, portoit en substance que *personne n'avoit tant fait de bien à ses amis, ni tant de mal à ses ennemis.* Il avoit pris le surnom d'*heureux*, soit qu'il crût la fortune attachée à sa personne, soit qu'il voulût le faire croire. Mais s'il fut heureux dans ses entreprises, il ne connut point le vrai bonheur, incompatible avec les troubles d'une ame agitée par les passions. Un siècle plus-tôt, il auroit peut-être été un excellent citoyen. L'ambition de Marius le

força, en quelque sorte, d'être méchant, et il ne devint oppresseur que pour réprimer l'oppression d'un scélérat. Tel est l'empire des circonstances sur le cœur humain, quand il n'a pas des règles fixes de sagesse.

676. Lépidus renouvele la guerre civile par ambition.

On avoit appris par l'exemple de Sylla, qu'un citoyen pouvoit asservir la république. Ainsi les factions devoient se multiplier de jour en jour. Le consul Lépidus, avec peu de talens, voulut dominer. Catullus, son collègue, lui tint tête. Ils alloient recommencer la guerre civile, si le sénat ne leur eût fait jurer de ne point prendre les armes. Lépidus, au sortir de charge, se crut dégagé de sa promesse; il marcha vers Rome avec des troupes, pour obtenir un second consulat l'épée à la main. Repoussé, vaincu par Catulus et par Pompée, il passa en Sardaigne où il mourut de chagrin, à la nouvelle des infidélités de sa femme.

Il est vaincu, et meurt de chagrin.

CHAPITRE IV.

Guerre de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée défait les pirates.

Un homme vraiment redoutable, Sertorius, relevoit le parti de Marius en Espagne. Grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices et des factions ; après avoir essuyé beaucoup d'infortunes, il se retira chez les Lusitaniens, qui lui confièrent le commandement de leurs troupes. Il fut bientôt maître de l'esprit de ces barbares. Une biche apprivoisée, par laquelle il se disoit instruit miraculeusement des choses qu'il découvroit par sa prudence, n'étoit pas un instrument trop grossier pour tromper leur superstition ; mais à cette ressource il en joignit de plus efficaces, la sagesse du gouvernement et les victoires.

Sertorius soutient encore en Espagne le parti de Marius.

Avec une petite armée, il soutint une guerre opiniâtre contre plusieurs généraux romains, qui

Ses talens et ses victoires.

commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campemens, les marches savantes, les stratagèmes, les attaques brusques faites à propos sans rien hasarder, la discipline jointe au courage, l'admiration et la confiance qu'il inspiroit à ses soldats, sembloient augmenter ses forces dans toutes les occasions. Du vivant de Sylla, une foule d'illustres mécontens se réfugièrent auprès de Sertorius. Il en fit un sénat qu'il appeloit *le sénat romain*. En effet, il auroit eu quelque raison de dire, comme dans Corneille : *Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.*

678. Il résiste à Pompée et à Métellus.

Métellus, un des lieutenans de Sylla, lui ayant fait la guerre sans succès, on envoya Pompée en Espagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entière, sous les ordres du factieux Perpenna ou Perperna, qui cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ses soldats de se joindre à cet illustre général. Pompée et Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Il méprisoit même le premier ; et l'ayant battu dans une action : *C'est un*

enfant, dit-il, *que je renverrai à ses parens, après l'avoir châtié comme il le mérite.* Le dernier n'eut pas honte de mettre sa tête à prix. Cent talens et vingt mille arpens de terre devoient être la récompense de l'assassin, et cette politique de brigands exposoit Sertorius à mille trahisons. Il devint sévère; une conspiration se forma autour de lui. Perpenna en étoit le chef, et le fit lâchement égorger dans un festin.

680. Perpenna le fait assassiner. Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate.

Peu de tems avant sa mort, Sertorius ayant reçu une ambassade de Mithridate, qui lui offroit des secours et lui demandoit la restitution de l'Asie, répondit avec grandeur d'ame, qu'il ne l'empêcheroit point de reprendre la Bithynie et la Cappadoce, sur lesquelles les Romains n'avoient aucun droit; mais qu'à l'égard de l'Asie-mineure qu'ils possédoient légitimement, jamais il ne souffriroit que ce prince les en dépouillât. *Je dois employer mon pouvoir*, ajouta-t-il, *à l'agrandissement de la république, et non m'agrandir de ses pertes.* Quel Romain!

Pompée finit la guerre.

Avec Sertorius tomba toute la force de son parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Battu et pris, il voulut racheter sa vie par une nouvelle trahison : il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on pouvoit découvrir ses liaisons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, et ordonna le supplice de Perpenna.

Sa vanité.

Ensuite il érigea un monument fastueux de ses exploits : il se vantoit, par l'inscription, d'avoir soumis huit cent soixante et seize villes, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités de l'Espagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, malgré les succès, et qui voulut toujours être sans égal.

Il eut les honneurs du triomphe.

Quoique simple chevalier, il fut honoré du triomphe. En 672, il avoit déjà eu cet honneur, après une expédition en Afrique. Sylla refusant d'y consentir. *Pensez donc*, lui dit fièrement Pompée, *que le soleil levant a bien plus d'adorateurs que le soleil couchant.*

Ces paroles hardies arrachèrent le consentement du dictateur.

Rome accoutumée à vaincre les nations, mais déjà vaincue par leurs vices et leurs richesses, eut encore à soutenir une guerre aussi dangereuse qu'humiliante, contre ses propres esclaves. Deux révoltes d'esclaves en Sicile avoient appris combien le joug des romains étoit abhorré. Celui-ci fut un exemple beaucoup plus terrible. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés, que l'injustice du sort avoit réduits en servitude, la plupart Gaulois ou Thraces. Soixante et dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Thrace, d'un mérite bien supérieur à sa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites; un prêteur reçut le même affront à la tête de trois mille hommes. Ces premiers succès attirèrent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse et si formidable, qu'on fit marcher les deux consuls et un préteur pour la combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus

Révolte et guerre des esclaves gladiateurs.

Spartacus leur général, remporte des victoires.

de gloire, que les Gaulois, s'étant séparés de lui, venoient d'être taillés en pièces par les romains.

682. Crassus le défait.

Déjà il menaçoit Rome, il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la république, fut chargé de cette guerre, et la termina heureusement, après avoir rétabli la discipline presque anéantie. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer : *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *si je suis vainqueur ; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança long-tems. Les esclaves furent battus, et leur chef, couvert de blessures, expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes.

Pompée s'attribue l'honneur de la victoire.

Cinq mille fuyards se rallient ; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république, il écrit au sénat : *Crassus a remporté une victoire sur les esclaves, mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rébellion.* Cet ambitieux ci-

toyen tournoit tout à son avantage ; il éblouissoit la multitude, en exagérant ses services ; il vouloit qu'on le crût nécessaire, afin de se rendre tout puissant ; et il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul, sans avoir été même questeur, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures lois de Sylla ; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir ; il devint l'idole du peuple, dont il flattoit les préjugés. L'opulent Crassus, son collègue et son rival, eût beau donner un festin de dix mille tables, et distribuer aux pauvres du blé pour trois mois ; ces profusions immenses ne balancèrent point l'énorme crédit de Pompée, quoiqu'il n'y eût guère de moyen plus sûr de captiver la multitude.

Il devient l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus

Des milliers de pirates, sortis des côtes de Cilicie, infestoient les mers, pilloient jusqu'aux temples, désoloient les provinces, ruinoient le commerce et répandoient la famine. On ne voit que Pompée qui puisse les vaincre. Le tribun Gabinius propose de lui donner le commandement, avec pouvoir de lever autant de soldats

686. La loi Gabinia lui donne un pouvoit excessif.

et de matelots qu'il voudroit, de puiser dans le trésor public tout l'argent qu'il jugeroit nécessaire, sans avoir de comptes à rendre; et de se choisir quinze lieutenans dans le sénat. Sa puissance devoit s'étendre sur toute la méditerranée, et jusqu'à cinquante milles en terre ferme. La commission étoit pour trois ans. Cette loi odieuse, qui tendoit à faire d'un citoyen un monarque, rencontra les plus vives oppositions. Pompée lui-même y opposa une fausse modestie. La loi passa cependant, avec tant d'avantage pour lui, qu'on lui donna encore cinq cents vaisseaux, cent vingt-cinq mille hommes de débarquement, et six mille talens attiques. Avec de pareils citoyens, l'homme le plus médiocre peut faire de grandes choses en apparence, et surprendre l'admiration sans la mériter.

Il dissipe les pirates.

Les pirates furent détruits ou dissipés en quatre mois. L'enthousiasme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abusa point de sa puissance, c'est qu'il craignoit le soupçon de tyrannie. Il en devint plus puissant, comme il l'es-

il l'espéroit sans doute, et la guerre d'Asie lui ouvrit un autre théâtre.

CHAPITRE V.

Fin de la guerre de Mithridate.— Lucullus supplanté par Pompée.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la guerre ; car sa haine implacable pour les Romains, ne cédoit à la nécessité, qu'en attendant des occasions plus utiles. Nicomède, roi de Bithynie, ayant légué son royaume à la république, vers le tems où Sertorius se signaloit en Espagne, le roi de Pont résolut d'enlever la Bithynie à ce peuple, qui ambitionnoit l'empire de l'univers. Instruit par l'expérience, il bannit de son armée le faste asiatique ; il y substitua les armes et la discipline des Romains; enfin il avoit formé des soldats, et il étoit grand capitaine.

Mithridate avoit recommencé la guerre, et aguerrises troupes.

On envoya contre lui, en 679, les deux consuls, Cotta et Lucullus. Ce dernier réunissoit au goût des lettres et des sciences tous les

Lucullus envoyé contre ce prince.

talens militaires. Il avoit servi en qualité de questeur sous Sylla. Cicéron exagère par conséquent beaucoup, lorsqu'il lui fait apprendre le métier de général, par les livres seuls et les conversations, dans le trajet de Rome en Asie.

Conduite et succès de ce général.

Lucullus débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des financiers et à la licence des troupes ; il sauva son collègue, battu par Mithridate ; il fit lever à ce prince le siège de Cyzique, où périt presque toute son armée, quoique extrêmement nombreuse ; il le chassa de la Bithynie, et ensuite de son royaume. C'est alors que le monarque cruel donna ordre d'empoisonner ses sœurs et ses femmes, la fameuse Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains du vainqueur.

Il défait Tigrane, roi d'Arménie.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, son gendre, il l'engagea dans sa querelle. Mais Tigrane, avec des troupes innombrables, et de grands trésors, n'avoit qu'un sot orgueil et une aveugle témérité. Lucullus passe, en 684, l'Euphrate et le Tigre sans peine ;

parce qu'on ne le croyoit pas assez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un observant que ce jour-là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier : *Hé bien*, dit-il, *j'en ferai un jour heureux.* En effet ; il tailla en pièces les ennemis. Sa victoire fut suivie de la prise de Tigranocerte. L'année suivante, il passa le mont Taurus. Tigrane et Mithridate étoient réunis : il les attaqua et les mit en fuite. Rien n'égaloit encore la vaillance des Romains ; mais ils manquoient de vertus non moins nécessaires.

La mutinerie de ses troupes occasionne des revers.

Lucullus, avec des qualités sublimes, n'avoit pas le talent de se faire aimer. Officiers et soldats souffroient d'autant plus impatiemment sa hauteur ; sa sévérité pour le maintien de la discipline, que les mœurs corrompues se portoient davantage à la licence. On savoit que ses envieux déclamoient à Rome contre lui, et l'accusoient de prolonger la guerre par des vues d'intérêt et d'ambition. Enfin les troupes se mutinerent plusieurs fois. Tigrane et Mithridate, pro-

sitant des conjectures, rentrèrent dans leurs royaumes. Une armée romaine, sous les ordres de Tigrius, fut entièrement défaite ; et Lucullus se vit abandonné de ses soldats, lorsqu'il s'empressoit de réparer ses malheurs.

687. La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée.

C'étoit une circonstance aussi favorable à Pompée, que honteuse pour la république. Vainqueur des pirates, il se trouvoit en Asie : ses partisans saisirent avec zèle l'occasion. Le tribun Manilius propose de rappeler Lucullus, et d'accorder à Pompée le commandement de la guerre contre Mithridate et Tigrane, en lui laissant tout le pouvoir que la loi Gabinia lui avoit donné. Par-là on lui confioit toutes les forces de l'état, on le rendoit maître absolu de la mer et de la terre. Les plus zélés citoyens jetèrent un cri d'indignation. Mais César, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-dessus des lois ; Cicéron alors préteur, qui avoit besoin de l'amitié de Pompée ; d'autres personnages illustres, ou entraînés par le torrent, ou conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation

de ce général, soutinrent la loi de Manilius. Le peuple suivit son penchant, sans prévoir qu'il pourroit un jour en être la victime.

Pompée dissimule son ambition en hypocrite

On voit ici combien les souplesses de l'ambition sont quelquefois basses et grossières. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le succès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit sa joie d'une apparence de douleur. « Ne jouirai-» je donc jamais du repos, disoit-» il ? ne pourrai-je vivre dans la » retraite avec une épouse chérie ? » Heureux les hommes qui passent » des jours tranquilles au sein de » l'obscurité ! » Cette hypocrisie » choqua même ses amis, mais le vulgaire en fut vraisemblablement la dupe. Les apparences le trompent si aisément !

Il déprime les exploits de Lucullus.

Si Pompée avoit été digne de sa fortune, il auroit du moins respecté le mérite et les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de la décrier sans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avoit eu que des succès faciles, et ne s'étoit proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-ci blessé des propos inju-

Leurs reproches mutuels.

rieux de son rival, lui reprochoit avec plus de raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déjà vaincus, et de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer; semblables à ces lâches oiseaux, qui ne fondent que sur des corps morts. Une entrevue qu'ils eurent ensemble, aigrit leur animosité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus; car ses victoires ne pouvoient être oubliées.

Retraite de Lucullus.

Il passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse, mais consacrée à l'étude et au commerce de l'amitié. Personne n'avoit porté aussi loin que lui la magnificence et le luxe, qui, après les conquêtes d'Asie, devoient changer entièrement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait servir, un jour qu'il mangeoit seul, moins somptueusement qu'à l'ordinaire: *Ne savois-tu pas*, lui dit-il en se fâchant, *que Lucullus devoit souper aujourd'hui chez Lucullus?* Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphosé,

Sa magnificence.

pour ainsi dire, en un satrape de Perse.

Mithridate affoibli par tant de revers, abandonné de ses alliés, que l'artifice ou la terreur fit passer du côté de Rome, succomba bientôt sous les efforts d'un ennemi trop supérieur. Il s'enfuit; et gagna le Bosphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre jusqu'en Italie, et de suivre les traces d'Annibal; lorsque Pharnace son fils excita contre lui une révolte. Le roi, assiégé dans un château par les rebelles, se perça de son épée, après avoir essayé inutilement le poison, parce qu'il s'étoit accoutumé aux contrepoisons dès sa jeunesse. Ses cruelles défiances, à l'égard de sa famille même, ne l'avoient point mis à couvert de la perfidie. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eut la gloire de résister près de trente ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, et Pharnace obtint le royaume du Bosphore, pour récompense d'un parricide.

Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie.

Perfidie de son fils, récompensée par les Romains.

Pompée au lieu de poursuivre

Expédi-

tions de Pompée en Asie.

Mithridate, s'étoit jeté sur la Syrie, royaume toujours déchiré par des guerres intestines. Tigrane l'avoit possédée dix-huit ans. Lucullus y avoit établi Antiochus XIII, surnommé l'Asiatique, légitime héritier des Séleucides. Pompée dépouilla ce prince, peut-être uniquement pour détruire l'ouvrage de Lucullus. Il réduisit la Syrie en province romaine, sans aucune résistance. Il passa en Judée : il se déclara en faveur d'Hyrcan, contre Aristobule son frère, qui lui disputoit la couronne ; il força le temple de Jérusalem, emmena prisonnier Aristobule, rendit à Hyrcan la dignité de grand-prêtre, avec le titre de prince des Juifs. Il revint en Italie, après avoir distribué à ses troupes des sommes immenses, qu'Appien fait monter à seize mille talens. Chaque fantassin eut quinze cents drachmes. C'est ainsi que les généraux achetoient des partisans et des soldats, aux dépens de la république.

Syrie, province romaine.

Il enrichit ses soldats et ses partisans.

Pompée permet tout à ses amis.

On ne vit jamais Pompée imiter le luxe et le faste, dont les exemples étoient si communs ; mais il donnoit à ses amis toute licence, il

abandonnoit les peuples à leur avarice et à leurs vexations. Démétrius, son affranchi, ayant des richesses sans bornes, étaloit l'insolence d'un esclave parvenu au plus haut degré de pouvoir. Peut-on louer la modération d'un homme, dont les amis, les esclaves même se permettent tout, sous la sauve-garde de sa puissance ?

CHAPITRE VI.

Conjuration de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Crassus et César.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fût ensevelie sous ses ruines, par la scélératesse d'une partie de ses citoyens. Catilina, d'une naissance illustre, génie fougueux que nulle entreprise n'effrayoit, capable cependant d'une dissimulation artificieuse ; abimé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la ressource du désespoir, forma le projet d'exterminer les sénateurs, et de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité

Conjuration de Catilina.

souveraine. Tous les moyens de corruption, argent, plaisirs, promesses, espérances, il les employa pour parvenir à son but. Les débauchés, les mécontens, les ambitieux, la noblesse ruinée et insatiable, le peuple aveugle et volage, entroient en foule dans son parti, chacun au gré de ses passions particulières. Il falloit un grand génie pour sauver la république : la gloire en étoit réservée à Cicéron.

690. Le complot découvert à Cicéron.

Cet orateur admirable, dont on admireroit encore davantage les talens, les lumières et les vertus, si la vanité n'en avoit un peu obscurci l'éclat, brignoit la dignité de consul, lorsque les complots de Catilina lui furent découverts par une femme. Curius, l'un des conspirateurs, étoit amoureux de Fulvie. Se voyant méprisé d'elle, après lui avoir sacrifié tous ses biens, il se flatta de regagner ses faveurs en lui révélant la conspiration, en lui annonçant les richesses qu'il en espéroit. Une femme infidelle à son mari, ne pouvoit manquer de l'être à un amant disgracié. Fulvie parla, Cicéron fut instruit du secret. Il s'en servit ha-

bilement pour obtenir le consulat, malgré les intrigues de la noblesse, qui méprisoit en lui un homme nouveau. On exclut Catilina, son compétiteur ; on lui donna pour collègue Antoine, dont l'indolence étoit propre à lui laisser toute la gloire du gouvernement.

Il parvient au consulat.

Le furieux Catilina, encore animé par la vengeance, presse l'exécution de ses desseins. Le jour étoit pris pour mettre le feu à différens quartiers de la ville ; pour assassiner, à la faveur de cet incendie, les principaux du sénat, et en particulier Cicéron ; pour s'emparer du capitole ; pour renouveller et surpasser même toutes les horreurs de Sylla. Mais Cicéron veilloit sur la république, et rien n'échappoit à sa prudence. Il dévoile au sénat tout le complot. On donne aux consuls un pouvoir illimité, par la formule en usage dans les périls extraordinaires. Catilina ose néanmoins encore paroître ; mais confondu en plein sénat par l'éloquence de l'orateur, il sort de la ville. Cicéron acquiert toutes les preuves nécessaires pour dissiper les doutes du peuple. Les

Il prévient l'effet de la conjuration.

autres chefs de la conspiration sont arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, et exécutés de nuit dans les prisons.

Catilina vaincu et tué.

On marche contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit soulever la Gaule; on l'attaque, il se défend avec valeur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, et y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choses, qui esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Loi agraire de Rullus.

Avant que la conjuration éclatat, Cicéron avoit fait rejeter, même par le peuple une loi agraire du tribun Rullus, en vertu de laquelle dix commissaires devoient être, pour cinq ans, revêtus d'une autorité presque sans bornes. De pareilles lois, en un tems où la probité devenoit si rare et l'ambition si violente, ne tendoient qu'au bouleversement de l'état. Elles ne pouvoient s'exécuter qu'en produisant des guerres civiles. Les décemvirs auroient employé leur pouvoir à leur fortune; le peuple auroit eu de nouveaux

tyrans, la république des maîtres. Rullus se proposoit lui-même de dominer, et son zèle apparent du bien public étoit un masque pour couvrir l'intérêt particulier.

Commencemens de César.

Un patricien qui le surpassoit infiniment, soit par l'éclat de la naissance, soit par le mérite des talens, Jules-César, gendre de Cinna, formoit en silence de plus vastes entreprises. La mollesse, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs, dont Rome n'avoit rien à espérer ni rien à craindre. On le peignit comme tel à Sylla, pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux. *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius?* César s'enfuit alors. Dès qu'il put entrer dans la carrière de l'ambition, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence et d'une profonde politique. Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Ses dettes furent énormes; mais il étoit sûr de les acquitter, s'il parvenoit à la puissance. Il acheta impunément

Son ambition soutenue par de grands moyens.

les dignités ; il ranima les restes du parti de Marius.

Traits qui dévoilent son caractère.

Toute son ame se portoit aux honneurs et à la gloire. L'isant un jour la vie d'Alexandre : *Hélas !* dit-il les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, et moi je n'ai rien fait encore de mémorable !* Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, et entendant quelqu'un de sa suite demander d'un ton moqueur, si l'on briguoit aussi les charges en cet endroit, il répondit : *J'aimerois mieux être ici le premier que le second à Rome.* De semblables traits peignent le fond d'un caractère.

693. Il réconcilie adroitement Pompée et Crassus pour s'appuyer de leur crédit.

Mais Pompée, de retour à Rome en 692, accoutumé au commandement et aux succès, ne vouloit souffrir ni supérieur ni égal. Naturellement ennemi de la violence, peut-être par foiblesse d'ame ; plutôt que par sagesse de conduite, il avoit licencié ses troupes en arrivant ; et il s'étoit flatté imprudemment de rester, sans leur secours, le maître de la république. Il trouva dans Crassus un adversaire, à

qui des richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient ; la balance flottoit entre eux dans le sénat. César, après avoir commandé en Espagne, voulant être consul, ayant besoin de l'un ou de l'autre, et ne pouvant s'attacher à l'un sans se faire de l'autre un ennemi, exécute un nouveau plan de politique, dont lui seul étoit capable. Il les réconcilia ; il unit ses intérêts aux leurs, ou plutôt il vint à bout, par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit. Caton ; si célèbre par sa vertu stoïque poussée au-delà des bornes, prévit que le triumvirat entraîneroit nécessairement la ruine de la liberté. Cependant on applaudissoit à une réconciliation qui sembloit éteindre la discorde.

Triumvirat.

Caton en prévoit les suites.

A peine César eut-il obtenu le consulat, par le moyen de Pompée et de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour se rendre le peuple plus favorable. Cette loi n'avoit pas les inconvéniens des précédentes. Elle se bornoit à certaines terres de la Campanie, qu'on distri-

César fait passer une loi agraire plus sage que les précédentes.

bueroit à vingt mille pauvres citoyens, ayant au moins trois enfans. Elle etoit faite de manière à éloigner tout soupçon de tyrannie. Cependant Caton, le consul Bibulus, et la plupart des sénateurs, s'y opposèrent. On eut recours au peuple. Pompée et Crassus se déclarèrent hautement pour la loi. Bibulus fut chassé de l'assemblée avec outrage; le sénat réduit au silence ne fit plus d'opposition.

Sa politique pour s'assurer de Pompée, et pour se défaire de Cicéron.

César, avec une adresse infinie, approchoit toujours de son but. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlèvent cet appui. Il fait passer une loi par laquelle on oblige les sénateurs et les magistrats de prêter serment, qu'ils ne proposeront jamais rien contre ce que les assemblées populaires ont décidé sous son consulat. Craignant le zèle et l'éloquence de Cicéron, il procura le tribunat au séditieux Claudius, ennemi mortel de l'orateur, Claudius accusé tout récemment d'avoir profané les mystères de la *Bonne déesse*, et d'avoir entretenu un mauvais commerce avec la femme même de César. Enfin,

il se fait donner pour cinq ans le gouvernement des Gaules et quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins.

695. Claudius opprime Cicéron.

Bientôt après, Claudius propose une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dressée contre Cicéron. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, sans que le peuple eût prononcé leur jugement ; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du sénat, et la nécessité des conjonctures justifioit sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la foiblesse de son caractère trahit son génie. Abattu, suppliant, en habit de deuil, il sollicita du secours, et n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma sa porte. Cicéron prévint le décret de son exil, sortit de Rome, se retira en Grèce. Sa douleur excessive, ses plaintes amères contre ses meilleurs amis, sont une preuve que la philosophie, dont il se paroît avec complaisance, étoit moins dans son ame que dans ses discours.

Il éloigne aussi Caton.

Claudius vouloit aussi éloigner Caton, inflexible républicain, qui ne cessoit de combattre les vices et la tyrannie. Il lui fit donner la commission de détrôner Ptolémée, roi de Chypre, dont on prétendoit que le royaume appartenoit aux Romains. Le tribun, ennemi personnel de ce prince, l'avoit fait condamner comme ennemi de la république. Ptolémée s'empoisonna avant l'arrivée de Caton.

696. Pompée fait rappeler Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir.

Pompée s'apperçut enfin de ses erreurs. Claudius cessa de le ménager; et la première campagne de César dans la Gaule parut éclipser toute sa gloire. Irrité contre l'un, jaloux de l'autre, il ménagea le rappel de Cicéron, qu'il avoit si lâchement abandonné. Celui-ci fut comblé d'honneurs à son retour; il traversa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ses maisons aux frais de l'état. Son crédit se signala bientôt en faveur de Pompée. Saisissant l'occasion d'une disette de grains, il lui procura pour cinq ans la surintendance des vivres, dans tout l'empire, avec un pouvoir fort étendu. Par de telles commissions, on s'accoutumoit à

mettre la fortune publique entre les mains de quelques ambitieux, et on les accoutumoit à en faire leur fortune particulière.

Comme les triumvirs avoient besoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagemens. Pompée et Crassus obtinrent le consulat, et des gouvernemens considérables; le premier eut celui de l'Espagne; le second, celui de la Syrie, de l'Egypte et de la Grèce; tous deux pour cinq années. Les amis de César n'y consentirent qu'en le faisant continuer, pour cinq ans, dans son gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autorisés à lever autant de troupes, et à exiger des rois et des peuples alliés de Rome, autant d'argent et de secours qu'ils le jugeroient convenable. Ils pouvoient donc disposer absolument de tout.

697. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs.

Crassus, qui accumuloit trésors sur trésors; qui disoit qu'un citoyen n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée; qui, sans doute, étoit pauvre lui-même, au milieu de son opulence, se hâta de passer en Asie où il es-

700. Crassus défait, et tué par les Parthes.

péroit d'assouvir sa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jérusalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes ; sans aucun autre motif de guerre que les richesses. Mais les Parthes étoient un peuple guerrier, formidable même en fuyant, par leur adresse à tirer de l'arc et à manier les chevaux. L'armée romaine fut taillée en pièces, et Crassus tué avec son fils. Il avoit tenu la balance entre César et Pompée : sa mort devoit rompre l'équilibre, et faire éclater la discorde. On ne voyoit à Rome que des factions, que désordres de toute espèce. Tout s'y vendoit publiquement ; la violence accompagnoit la brigue. Milon tua Claudius, et ce meurtre fut un signal de combats.

Meurtre de Claudius.

Alors les partisans de Pompée s'efforcèrent de le faire nommer dictateur. C'est ce qu'il ambitionnoit secrétement. Caton, pour mettre à couvert la liberté, en le tenant sous le joug des lois, proposa de l'élire seul consul ; parce que, du moins, il resteroit comptable de sa conduite. La chose étoit sans exemple, elle s'exécuta. Pompée

701. Pompée, seul consul.

fut seul consul. On lui accorda de nouvelles troupes, et mille talens de revenu pour l'entretien de son armée ; on lui continua le gouvernement d'Espagne, avec la permission d'y envoyer des lieutenans. Avant la fin du consulat, il se choisit un collègue. Feinte modération qui éblouit les sénateurs !

Il viole ses lois.

Deux lois nouvelles qu'il oublia contre la violence et la brigue, auroient été bonnes si elles avoient pu s'exécuter. Milon fut condamné à l'exil, pour le meurtre de Claudius, malgré l'éloquence de Cicéron son ami et son défenseur. C'étoit une suite de la première loi ; mais Pompée lui-même voila publiquement la seconde, en sauvant par son crédit Métellus Scipion, accusé de brigue, et prêt à être condamné. Quand la force et l'intérêt dominent, la volonté de celui qui peut tout est proprement l'unique loi.

CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules par les Romains. — Pompée se brouille avec César. — Guerre civile.

Succès de Césardans la Gaule.

CÉSAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviste, un des rois de Germanie, subjugué les Belges, réduit en province romaine toute la Gaule, et porté la terreur de ses armes jusques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ses exploits huit cents places prises, trois cents peuples assujettis, trois millions d'hommes défaits en plusieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais divisés en petits états, sous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les assujettit, non-seulement par sa valeur et par ses talens militaires, mais par son adroite politique, en fomentant leurs dissentions, en les armant les uns contre les autres, et ne négligeant aucun moyen d'étendre et d'assurer ses conquêtes.

Intrépide, sobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même tems qu'il poursuivoit les ennemis, il veilloit sur les intrigues de Rome; il répandoit l'or à pleines mains, pour acheter les suffrages, pour se faire des créatures : le consul Emilius lui coûta seul cent cinquante talens. Il enrichissoit ses officiers et ses soldats, qui n'étoient plus ceux de la patrie. Enfin il se permettoit tout pour régner, et son génie s'élevoit au-dessus de tous les obstacles.

Sa conduite pour devenir le maître à Rome.

Le terme de son gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, on l'eût remis au niveau des citoyens. C'étoit l'espérance de Pompée, qui sollicitoit sous main son rappel. Mais le tribun Curion vendu à César, détourna le coup sans paroître d'aucun parti. Il proposa ou de continuer ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. Comme Pompée, quelque modération qu'il affectât, n'avoit garde de consentir à se dépouiller le premier, Curion fut

Brouillerie ouverte entre César et Pompée.

d'avis qu'on les déclarât l'un et l'autre ennemis du peuple romain, s'ils vouloient retenir leurs gouvernemens. César offrit d'abdiquer, pourvu que son rival abdiquât. Celui ci, moins habile et moins clairvoyant, persuadé que les troupes de César abandonnèroient leur général, portoit sa confiance jusqu'à dire, qu'*il n'avait qu'à frapper la terre du pied, pour en faire sortir une armée.*

Ce dernier, par une confiance aveugle, rejete tout accommodement.

Après quelques négociations, il rejeta tout accommodement, et rendit inévitable la guerre civile. De son côté, étoient les consuls et le sénat; de l'autre, le peuple, et une armée victorieuse, sous les ordres du plus grand capitaine qui fut jamais. Là, il y avoit plus d'apparence de justice; ici, plus d'habileté, de courage et de ressources. La justice même, quand elle seroit sans nuages, se trouveroit bien foible en pareilles circonstances.

704. César passe le Rubicon, Rome est consternée.

On avoit déclaré César ennemi de Rome, s'il refusoit de quitter le commandement; on avoit chargé Pompée de la défense de la république, quoiqu'il ne fût pas consul. César est au bord du Rubicon, petite

petite rivière qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie. Il hésite. *Si je ne passe point*, dit-il, *je suis perdu*; *si je passe*, *de quels malheurs Rome est menacée!* Mais réfléchissant sur la haine de ses adversaires, il s'écrie : *Le sort en est jeté.* Il passe la rivière, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme jusques dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte*; c'est-à-dire, que la ville est en danger, et que les citoyens doivent tous prendre les armes.

705. Bataille de Pharsale.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi si actif et si redoutable. Pompée abandonne la ville et l'Italie. César après s'être emparé du trésor public, et en avoir tiré des sommes immenses, va soumettre l'Espagne, où le parti contraire étoit puissant. Il revient victorieux. Il poursuit son rival en Macédoine; il remporte à Pharsale une victoire décisive. On vit dans cette action, que la supériorité du nombre n'est rien contre la discipline et le courage. Une foule de jeunes patriciens, amollis par le luxe, entretenoient l'aveugle confiance de Pompée. La victoire leur paroissoit

certaine, et ils en partageoient d'avance les fruits. César avoit recommandé à ses vétérans de les frapper au visage : prévoyant que la crainte d'être défigurés feroit plus d'impression sur eux, que le désir de la gloire. En effet, ils furent bientôt en déroute. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe asiatique.

Modération du vainqueur

Il jeta au feu les papiers de Pompée, sans en lire aucun. *J'aime mieux*, dit-il, *ignorer des crimes, que d'être obligé de les punir.* Il soupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts ; et du moins il s'efforça de réparer par sa clémence les maux qu'on l'avoit, disoit-il, contraint de faire.

La cour d'Egypte fait assassiner Pompée.

Ce fameux Pompée, si long-tems le maître de la république, et en quelque sorte de la fortune, maintenant vaincu, fugitif, errant au hasard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée Aulète, détrôné par les Alexandrins : il se flattoit d'éprouver la reconnoissance du jeune Ptolémée, fils et successeur d'Aulète. Mais l'infortune laisse si peu d'amis!

César le poursuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança sur le parti qu'on devoit prendre. On suivit le conseil de Théodote, lâche rhéteur, qui persuada une trahison et un meurtre, comme le seul moyen de plaire à César. On assassina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On présenta sa tête à son ennemi; mais, au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation et de la douleur.

Cléopâtre, sœur et femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, selon les dispositions de leur père. Elle soutenoit ce droit par les armes. César voulut terminer le différent au nom du peuple romain; et la beauté de Cléopâtre lui inspira des sentimens, qui le rendoient trop suspect de partialité. Photin, ministre de Ptolémée, excita pour cette raison la guerre d'Alexandrie, dans laquelle périrent et le roi et le ministre. César y courut les plus grands dangers, et la littérature y fit une perte irréparable, puisque la meilleure partie de la bibliothèque des Ptolémées fut la proie des flammes d'un incendie.

César donne l'Egypte à Cléopâtre.

Guerre d'Alexandrie.

Sa victoire sur Pharnace.

Ayant mis Cléopâtre sur le trône, César marcha rapidement contre Pharnace, fils de Mithridate et roi de Bosphore, dont les conquêtes s'étendoient en Asie. Il rendit compte en trois mots de son expédition ; *je suis venu*, *j'ai vu*, *j'ai vaincu*.

706. Il revient à Rome, où il est le maître.

Consul pour cinq ans, dictateur pour un an, chef perpétuel du collège des tribuns, autorisé à faire la paix et la guerre comme il le jugeroit à propos ; deux ans après le passage du Rubicon, il reparut à Rome avec un pouvoir absolu. Loin de le cimenter, à l'exemple de Sylla par le sang des citoyens, il s'empressa de pardonner ; il combla même de bienfaits plusieurs de ses principaux ennemis. Tous n'étoient pas encore domptés. Pendant son séjour en Egypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ses intérêts, les fils de Pompée, Caton, Scipion, et d'autres républicains, avoient rassemblé des forces en Afrique. Ils se préparoient à une vigoureuse défense. Mais qui pouvoit vaincre César ?

Guerre d'Afrique.

Ayant passé la mer, il gagna

coup sur coup trois batailles. Caton avoit inutilement conseillé de ne point courir les risques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il sembloit y faire revivre le sénat de Rome et la liberté. Ses espérances s'évanouissent bientôt. Il voit le découragement répandu par-tout ; il invite ses amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, résolu de ne point survivre à la liberté de sa patrie, après avoir conversé tranquillement avec deux philosophes, et avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, essuyant la pointe de son épée, il dit : *Je suis enfin mon maître.* Il s'endort ; il se perce à son réveil. On accourt au bruit, on panse la blessure ; il la r'ouvre lui-même, et expire. César, à cette nouvelle, s'écria : *O Caton, je t'envie ta mort, puis que tu m'as envié la gloire de te conserver la vie.* Sauver un tel ennemi, eût été en effet plus glorieux que de le vaincre.

Caton se tue.

Si Caton n'avoit pas été enthousiaste dans la vertu, et qu'au lieu de heurter avec rudesse les mœurs de son siècle, il eût cherché par

Ce vertueux romain manque de prudence.

des moyens praticables à en corriger les désordres, son patriotisme et sa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien, ou empêcher beaucoup de mal. Mais la remarque de Cicéron est juste. En se conduisant *comme dans la république de Platon, et non dans la lie de Romulus*, sa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuse. Ce n'étoit plus le tems des Fabricius. Rome, entièrement corrompue, ne pouvoit plus se gouverner par les anciens principes républicains. Il falloit donc les plier aux circonstances et aux besoins. Caton se rendit respectable, en observant ces grandes maximes de vertu, tombées dans l'oubli. Il manqua le but, en voulant trop les faire observer. La sagesse doit-elle tenter l'impossible?

Sa vertu outrée.

D'ailleurs, on remarque dans la vertu de Caton, ces excès de singularité, qui annonçent moins de raison que de caprice ou d'enthousiasme. Il affectoit souvent de se montrer en public sans les vêtemens ordinaires, pour s'accoutumer, disoit-il, à n'avoir honte que de ce qui est véritablement hon-

leux. Fort attaché à sa femme Marcia, dont il avoit eu plusieurs enfans, il la céda néanmoins à Hortensius, et la reprit après la mort de ce Romain. Un soufflet qu'il avoit reçu, ne lui paroissoit point une offense, parce que l'injure, selon ses principes, ne pouvoit parvenir jusqu'à lui. La vertu ne peut-elle pas être ferme, généreuse et même héroïque, sans étouffer les sentimens de la nature?

CHAPITRE VIII.

César devient maître de la république. — Sa mort.

LES honneurs prodigués à César, après son retour, prouvent assez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia solemnellement les dieux de ses victoires; on prolongea sa dictature pour dix ans, et ensuite pour toute sa vie; on lui donna sous le titre de réformateur des mœurs, toute l'autorité de la censure, que deux magistrats partageoient auparavant; on déclara sa personne sacrée et in-

708. Honneurs excessifs prodigués à César.

violable ; on mit sa statue dans le capitole à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilège : *A César demi-dieu.* On lui décerna quatre triomphes en un mois, où furent étalés des vases d'or et d'argent estimés soixante-cinq mille talens.

Ses profusions. Ses profusions aux soldats et au peuple, les repas, les jeux, les spectacles superbes qu'il donna, enchantèrent une multitude, que l'attrait du plaisir conduisoit à l'esclavage. Vingt deux mille tables, servies dans les rues de la ville pour une fête, font juger de sa prodigalité. Les mœurs étoient si avilies, que des chevaliers romains n'eurent pas honte de combattre avec les gladiateurs.

Il rétablit l'ordre, et fait de bonnes lois. La douceur de César, son application au gouvernement et la sagesse de ses lois, étoient les meilleurs moyens de colorer ses entreprises ambitieuses. Il rétablit l'ordre dans Rome ; il y attira des citoyens ; il ranima la population par des récompenses ; il réprima les excès du luxe ; il borna la durée des gouvernemens à un an

pour les préteurs, et à deux pour les consulaires.

En qualité de souverain pontife, il réforma le calendrier. Les pontifes, soit par ignorance, soit par interêt, y avoient mis une étrange confusion. L'année étoit de douze mois lunaires : on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement ; mais on faisoit ou l'on omettoit l'intercalation, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le tems des magistratures. Ainsi tout ordre étoit renversé. Sosigène, astronome d'Alexandrie, porta la lumière dans ce chaos, et César établit l'année solaire de trois cents soixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La première année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter soixante-sept jours.

Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confusion.

Un ouvrage si digne d'éloges, fut censuré, comme tout ce qui choque les coutumes et les idées vulgaires. Cicéron, plus capable que personne d'en sentir tout le mérite, en fit lui-même l'objet de ses indécentes railleries. Entendant dire un jour qu'une certaine cons-

Ce bel ouvrage fut censuré.

tellation devoit se lever le lendemain : *Oui*, répondit-il, *et par l'ordre de César.* Cet orateur sacrifioit tout à ses bons mots. Le vrai sage peut-il jamais se permettre l'injustice ?

César dictateur perpétuel, après la bataille de Munda.

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Espagne, César y accourut, et porta le dernier coup à la liberté par sa victoire de Munda. Il avoit, disoit-il, combattu ailleurs pour la victoire ; mais à Munda il combattit pour sa personne ; tant il essuya de périls avant d'être victorieux. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur perpétuel et empereur, il travailla plus que jamais à se concilier les cœurs et les esprits. Il renvoya même ses gardes ; il fit relever toutes les statues de Pompée ; il augmenta le nombre des magistratures, pour multiplier les récompenses ; il prodigua les bienfaits même à plusieurs de ses ennemis ; il remplit le sénat de ses créatures ; mais il l'avilit, en y ajoutant six cents sénateurs, la plupart indignes de ce rang. C'étoient pour son am-

bition des instrumens nécessaires. Le titre militaire d'*empereur*, conféré auparavant par les soldats comme purement honorifique, ne subsistoit plus après le triomphe des généraux qui l'avoient reçu : il deviendra bientôt un titre de souveraineté.

706. Il irrite les républicains.

Quelques zélés républicains abhorroient une puissance destructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil, ou par imprudence. Un jour que le sénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne se leva point de son tribunal. Cette marque de mépris offensa même le peuple. Quelque tems après, Marc-Antoine, son collègue dans le consulat, lui offrit publiquement un diadême. On applaudit au refus qu'en fit César : mais son intention étoit de sonder les sentimens public ; et l'on sut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, si détesté par la nation. Un mot peut quelquefois beaucoup sur les hommes. César jouissoit de l'autorité suprême et absolue ; qu'avoit-il besoin de ce titre, qui n'étoit propre qu'à soulever les esprits ?

Conspiration de Cassius et de Brutus.

Une conspiration se forma d'abord. Cassius en étoit le chef. Il y engagea Marcus Brutus, descendant du premier consul, gendre et imitateur de Caton ; que César aimoit comme son fils ; qu'il avoit comblé de graces, après lui avoir sauvé la vie ; et dont il s'étoit fait un ami, sans pouvoir dompter sa haine pour une domination usurpée. Des billets anonymes que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillèrent dans son ame les sentimens républicains. *Tu dors*, *Brutus*, lui marquoit-on ; *tu n'es plus le même*. L'ayant ainsi ébranlé par des voies obliques, Cassius acheva de le persuader par ses entretiens.

Courage de Porcia.

Porcia, fille de Caton, épouse de Brutus, s'aperçut que son mari étoit vivement agité, et lui cachoit quelque chose d'important. Elle se fit une profonde blessure à la cuisse, pour essayer ses forces contre la douleur. Sûre de pouvoir garder un secret dans les tourmens même, elle découvrit sa plaie à Brutus, lui communiqua le motif de cette action courageuse et obtint la confidence qu'elle souhaitoit. *Fosse*

le ciel, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia !* L'ame de Caton respiroit dans une femme, que la philosophie avoit élevée au-dessus des hommes de son siècle.

César est assassiné.

On devoit assasiner le dictateur en plein sénat, lorsqu'il étoit sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentimens, plutôt que les prétendus oracles rapportés dans toutes les histoires, le firent balancer s'il se rendroit à l'assemblée. Mais s'imaginant, comme ses flatteurs le lui disoient, que sa conservation intéressoit la république, et qu'on n'oseroit pas attenter sur sa personne, il s'exposa au danger sans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie : *Et toi aussi, mon fils, Brutus* ! Il cesse alors de se défendre ; et se couvrant le visage de sa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros étoit alors âgé de cinquante-cinq ans.

Réflexions sur ce meurtre.

Selon les maximes et les lois de la république, quiconque vouloit usurper la souveraine puissance, étoit un ennemi de la patrie, livré aux coups des citoyens. Comme maître de l'état, César sembloit donc être condamné. Un meurtre suppléoit à l'impuissance de la justice. Mais si Rome ne pouvoit plus demeurer libre ; s'il falloit nécessairement qu'elle subît la loi d'un ambitieux, parce que les mœurs et les principes, soutiens de la liberté, étoient détruits ; si l'exemple de Sylla, si les richesses énormes et le crédit de quelques particuliers, devoient tôt ou tard changer la république en monarchie ; César ne méritoit-il pas que sa domination fût préférée à de nouvelles guerres civiles ? L'action atroce de Brutus, qui tue son bienfaiteur, son ami, dans l'espérance chimérique de sauver l'état, est un trait de ce fanatisme républicain, dont les excès ressemblent beaucoup à ceux du fanatisme religieux.

Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de César.

Cicéron qu'on n'avoit point admis dans le secret du complot, parce que sa timidité étoit trop

connue, se plaignit après coup que les conjurés n'eussent pas fait main-basse sur tous les principaux amis de César. *Ils ont exécuté un projet d'enfant avec un courage de héros*, écrivoit-il à Atticus ; *l'arbre est abattu, mais les racines subsistent.* Couper les racines de la tyrannie étoit impossible alors : elles tenoient aux mœurs, qu'on ne pouvoit plus changer. Parmi les conjurés mêmes, peut-être auroit-on vu bientôt un usurpateur. Cicéron va s'égarer dans sa politique : il deviendra l'auteur et la victime de la fortune d'Auguste.

Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple.

Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcoururent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens se joignirent à eux ; mais le peuple ne témoigna que de la consternation et des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au capitole. Le consul Marc Antoine, et Lépidus, général de la cavalerie, se montrent alors, prêts à venger le dictateur, c'est-à-dire, à s'emparer du pouvoir suprême, l'objet de leur am-

bition. Le sénat s'assemble. On délibére si César doit être déclaré tyran ou légitime magistrat. Sa mémoire alloit être flétrie, lorsqu'Antoine représente avec adresse, que le dictateur ayant nommé à presque toutes les charges, les magistrats et les gouverneurs seroient forcés d'abdiquer, dès que celui dont émanoient leurs titres passeroit pour usurpateur et tyran; qu'il en résulteroit une funeste anarchie, des troubles, des guerres civiles. On laisse la question à l'écart. On convient de ne point poursuivre les meurtriers du dictateur, et en même tems on confirme toutes ses ordonnances. Ce décret équivoque, ou plutôt contradictoire, ne pouvoit rétablir le calme. Il falloit montrer de la vigueur, ou renoncer à la liberté. Marc-Antoine, maître des papiers de César, y supposa ce qu'il voulut, et l'exécuta au gré de son intérêt.

Délibération imprudente du sénat.

Fausse paix.

Cependant les esprits se rapprochèrent en apparence. Les conjurés descendirent du capitole; Antoine et Lépidus les reçurent en citoyens; mais une démarche

Marc-Antoine soulève le peuple contre les meurtriers de César.

d'Antoine ranima bientôt les dissentions. Il fit lire le testament de César, où quelques-uns de ses meurtriers étoient nommés avec honneur, et où le peuple romain avoit des legs considérables. La tendresse, la reconnoissance pénétrant les cœurs, il acheva de les embrâser par l'éloge de ce grand homme, par le récit de ses exploits, par la peinture de ses vertus; il déploya sa robe ensanglantée; il montra les blessures qu'il avoit reçues de ses assassins : car le cadavre étoit exposé pour les obsèques. L'impression fut elle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maisons des conjurés. Ceux-ci sortirent de Rome. Le consul, pour gagner ensuite le sénat, affectant un zèle républicain, proposa le rappel de Sextus, fils de Pompée, caché en Espagne depuis la bataille de Munda. Cicéron lui-même donna dans le piège, et préconisa Antoine, qu'il devoit bientôt déchirer par les plus violentes invectives.

Il trompe le sénat.

CHAPITRE IX.

Politique hardie d'Octavius. — — Triumvirat. — Bataille de Philippes, où le parti républicain est détruit.

Octavius, adopté par César, se déclare son héritier.

UN jeune homme de dix-huit ans parut tout-à-coup sur la scène, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie sœur de César, et si célèbre depuis sous le nom d'Auguste. Le dictateur, son grand-oncle, l'avoit adopté en lui laissant les trois quarts de sa succession. Il étudioit l'éloquence à Apollonie sur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement, qui changeoit la face des affaires. On lui conseilla de dissimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption et à l'héritage. Trop ambitieux pour suivre ce conseil, il se rendit à Rome, et se déclara l'héritier de César. S'appercevant qu'Antoine qui dominoit, ne lui étoit point favorable, il ne laissa pas de tendre à son but, avec une politique

également ferme et adroite. Le consul ayant refusé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit son patrimoine, pour acquitter les legs contenus dans le testament : moyen infaillible de s'attacher le peuple, et de l'irriter contre un homme, qui, en offensant le fils, paroissoit ingrat envers le père, et injuste envers la nation.

Brouillerie ouverte entre Antoine et Octavius.

Antoine et Octavius se réconcilièrent, se brouillèrent plusieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de César : celui-là sembloit aussi le souhaiter, parce que la multitude le souhaitoit ; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles, produisirent enfin une guerre. Plusieurs membres du sénat en furent charmés, dans l'espérance qu'ils se détruiroient mutuellement. Cicéron, moins sage que ceux qui restèrent neutres, embrassa le parti d'Octavius, se déchaîna contre Antoine, et s'attira ce reproche de Brutus, qu'*il cherchoit moins la liberté de sa patrie, qu'un bon maître pour lui-même.* Ennemi personnel de l'un, séduit par les flatteries et la feinte confiance de l'autre, il sa-

Cicéron prend le parti du dernier.

tisfaisoit sa haine et sa vanité, croyant peut-être servir uniquement la patrie. Quelquefois on peut se tromper soi-même, jusqu'à ne pas distinguer les motifs de ses actions, tandis qu'ils n'échappent point aux yeux des autres. Le portrait que Montesquieu a tracé de cet illustre orateur, expliquera le secret de ses démarches. « Je crois, dit-il, que si » Caton s'étoit réservé pour la ré» publique, il auroit donné aux » choses un tout autre tour. Cicé» ron avec des parties admirables » pour un second rôle, étoit in» capable du premier; il avoit un » beau génie, mais une ame sou» vent commune. L'accessoire chez » Cicéron, c'étoit la vertu, chez » Caton, c'étoit la gloire. Cicéron » se voyoit toujours le premier: » Caton s'oublioit toujours. Celui» ci vouloit sauver la république » pour elle même, celui-là pour » s'en vanter. »

Quel étoit le caractere de cet orateur.

Tant de sensibilité à la vraie gloire, est certainement d'une ame foible, que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le

Les petits motifs entraînent à de grandes fautes.

jeune César, croyoit se ménager un appui. Ses éloquentes Philipiques sont fort suspectes de passion; et n'en sont pas moins, comme celles de Démosthène, d'excellens modèles pour les orateurs hommes d'état.

Il fait prodiguer les honneurs à Octavius.

Le gouvernement de la Gaule cisalpine, qu'Antoine se fit donner pour tenir en bride l'Italie, fut l'occasion de la guerre. Décimus Brutus, un des principaux conjurés, avoit reçu du dictateur ce gouvernement, et vouloit s'y maintenir. Antoine s'avance avec des troupes. Octavius avoit déjà une armée, quoique sans titre pour le commandement. Ses soldats le pressent de prendre la qualité de propréteur. Il refuse par une modestie politique, prévoyant bien que le sénat lui tiendra compte de ce refus. En effet, sur l'avis de Cicéron, le sénat non-seulement le nomme propréteur, mais encore lui érige une statue, et lui permet de prétendre au consulat dix ans avant l'âge prescrit par les lois. Cicéron n'avoit déjà que trop souvent sacrifié les lois à ceux dont il recherchoit l'amitié.

Antoine vaincu se joint à Lépidus.

Déjà Antoine assiégeoit Décimus dans Modène. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne lève incessamment le siège, et s'il ne sort de la Gaule cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux consuls, Hirtius et Pansa, reçoivent ordre de le combattre, Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu et tué; Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule transalpine, où commandoit Lépidus. Il se montre en habit de deuil aux soldats; il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général; et Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour n'être pas lui-même abandonné sans retour.

710. Octavius forme avec eux un triumvirat.

Après la défaite d'Antoine, le sénat avoit cessé de ménager le jeune César. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain se ranimoit. Octavius sentit qu'il étoit tems de lever le masque. Cicéron, encore dupe de ses artifices, ayant proposé en vain de lui donner le consulat, dans l'espérance d'être son collègue, et cette proposition ayant été

accueillie avec des éclats de rire, l'héritier du dictateur ne balança point à imiter la politique et l'audace du dictateur même. Il unit ses intérêts à ceux d'Antoine et de Lépidus, il marcha vers Rome à la tête d'une armée ; il se fit élire consul, quoiqu'il eût à peine vingt ans ; enfin il se mit en état, par son adresse plutôt que par son courage, de satisfaire l'ambition qui le dévoroit. Le triumvirat fut autorisé par les suffrages du peuple ; car depuis long-tems les plus forts devenoient les maîtres des suffrages.

Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César.

Brutus et Cassius s'étoient retirés, l'un en Grèce, l'autre en Asie. La victoire y avoit fortifié leur parti, et l'on comptoit vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de César. Comme il ne pouvoit les vaincre sans les secours d'Antoine et de Lépidus, le décret porté contre ces derniers par le sénat fut aussi-tôt révoqué. Octavius les joignit près de Modène. Leur conférence dure trois jours. Ils con-

Ils veulent exterminer leurs ennemis.

vinrent de partager entre eux le pouvoir suprême pour cinq ans, sous le nom de triumvirs ; que Lépidus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius et Antoine feroient la guerre aux conjurés ; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proscription, qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes. Ainsi devoient se renouveler toutes les horreurs de Sylla, effacées en quelque manière par la clémence de César. Mais César avoit été poignardé malgré sa clémence : les triumvirs ne l'oublioient point.

Horrible proscription.

Il seroit impossible de peindre l'atrocité de cette proscription. Les tyrans commencent par sacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches et de leurs amis ; Lépidus, celle de son frère, Antoine, celle de son oncle ; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien secondé. On défend, sous peine de mort, de secourir ou de cacher aucun des proscrits ; on promet récompense à quiconque les tuera, et même le droit de citoyens aux esclaves assassins de leurs maitres.

Au

Au lieu du carnage et des trahisons, quelques esclaves, quelques femmes donnent des preuves héroïques de fidélité ; mais le crime fait couler par-tout des ruisseaux de sang. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que son éloquence avoit sauvé, Antoine triompha de joie. Trois cents sénateurs et plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richesses étoient un crime pour ceux que l'on n'avoit nulle raison de haïr. Cependant les biens confisqués ne suffisant pas encore, on mit une taxe sur les mères, les filles, les parens des proscrits. Enfin, c'est ici une de ces scènes abominables, où l'on voit les hommes, dénaturés par les passions, surpasser entre eux la rage des tigres. Combien César méritoit d'être admiré et regretté, si l'on compare sa conduite avec celle des nouveaux oppresseurs de la république!

Octavius et Antoine marchent contre Brutus et Cassius.

Rassasiés de massacres et de rapines, les triumvirs hâtèrent l'exécution de leur projet contre les républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collègues passèrent en

Macédoine, où Brutus et Cassius se réunirent. Jamais il n'y avoit eu d'armées romaines aussi nombreuses, que celles qui alloient décider du sort de la république. C'étoient de part et d'autre plus de cent mille hommes, accoutumés aux combats, et animés de l'ardeur qu'inspirent l'ambition ou la liberté. Cassius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient se détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les soldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre; ils murmuroient, ils désertoient; leur impatience décida les officiers et les généraux.

711. Bataille de Philippes.

La bataille de Philippes, sur les confins de la Macédoine et de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action autant que hardi dans le cabinet, se cacha sous prétexte d'infirmité. Brutus mit en déroute ses légions. Mais tandis que le vainqueur poursuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça et dissipa les troupes de Cassius. Celui-ci, ignorant

la victoire de son collègue, se fit tuer par un de ses affranchis. Les deux armées vaincues en partie, en partie victorieuses, retournent dans leur camp. Celle des triumvirs est exposée à manquer de tout. Brutus alors se règle sur le plan de Cassius. Le succès en eût été infaillible, si la mutinerie des soldats ne l'avoit contraint de hasarder une seconde bataille. Il la perdit, après avoir entièrement défait l'aîle que commandoit Octavius ; et croyant la liberté anéantie, il se tue d'un coup d'épée, à l'exemple de son collégue.

Mort de Cassius et de Brutus.

Ces deux généraux ont été appelés honorablement les derniers Romains. Ils pouvoient mieux mériter ce titre. Cassius, d'un caractère violent et impérieux, fut soupçonné d'agir moins par zèle pour la patrie, que par haine contre César. Brutus, vertueux par principes, inviolablement attaché aux lois, plein d'humanité et de justice, respectant jusques dans ses ennemis la qualité de citoyen, se livra trop à cet enthousiasme qui empêcha la réflexion. Tantôt il agit foiblement ; de peur d'aller

Fautes de ces deux Romains.

au-delà des bornes ; tantôt, mais rarement, il crut la violence permise pour l'intérêt de sa cause. Avant la seconde bataille de Philippes, il promit à ses soldats le pillage de Thessalonique et de Sparte, s'ils remportoient la victoire. C'étoit, comme l'observe Plutarque, imiter ceux à qui le droit du plus fort tenoit lieu de tout.

Réflexions sur le suicide, alors si commun.

Brutus et Cassius, en se tuant, ensevelirent avec eux la république. On les blâme avec raison de ce désespoir précipité. Mais doit-on attribuer à un défaut de courage le suicide, alors si commun parmi les Romains ? « Il est certain, dit le célèbre Montesquieu, » que les hommes sont devenus » moins libres, moins courageux, » moins portés aux grandes entreprises, qu'ils n'étoient, lorsque, par cette puissance qu'on » prenoit sur soi-même, on pouvoit à tous les instans échapper » à toute autre puissance. » La religion chrétienne inspire une juste horreur du suicide ; et les exemples que nous en voyons aujourd'hui, presque tous occasion-

nés par le vice et le désordre, prouvent assez combien sa divine morale est nécessaire. Il n'en est pas moins évident que les Catons et les Brutus n'étoient point des lâches, en renonçant à la vie plutôt que de perdre leur liberté. Les raisonnemens subtils sur cette matière n'affoiblissent point les preuves de sentiment.

CHAPITRE X.

Fautes d'Antoine, utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, et fin de la république.

Le lâche Octavius (car à la tête des armées il ne méritoit que ce nom,) s'abreuve encore du sang, après la victoire qu'Antoine avoit remportée pour lui. Un grand nombre d'illustres victimes subit le supplice; entre autres, le sénateur Favonius, philosophe, ami de Brutus, mais qui n'avoit point trempé dans le meurtre de César. La plus injuste tyrannie, selon lui, étoit préférable à une guerre civile;

Nouvelles cruautés d'Octavius.

Favonius exécuté.

maxime trop souvent confirmée par l'expérience.

Profusions aux soldats.

Comme l'intérêt seul, l'appât des richesses, procuroit des troupes aux tyrans, les triumvirs devoient payer cinq mille drachmes à chaque soldat, outre les récompenses des officiers. On peut juger quelles extorsions souffrirent les peuples. Antoine alla épuiser l'Asie, où Brutus et Cassius avoient laissé peu d'argent. *Puisque vous doublez nos taxes*, lui dit un orateur, *doublez aussi nos étés, et nos automnes, sans quoi nous ne pourrons vous satisfaire*. Mais que peuvent les raisons contre la force?

Antoine captivé par Cléopâtre.

Etant en Cilicie, Antoine cita devant lui la reine d'Egypte Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Cette princesse comparut à Tarse, où elle se rendit, non en accusée, mais avec l'appareil d'une Vénus triomphante. Elle n'eut pas de peine à captiver par ses charmes un homme insatiable de plaisirs. Le grand général, l'ambitieux politique s'endormit au sein de l'amour; il oublia tout le reste. Octavius, uniquement occupé de ses

propres intérêts, et résolu de régner seul, profita d'une passion si aveugle : il suppléoit par une habileté profonde aux qualités militaires dont il étoit dépourvu.

713. Chute de Lépidus.

Après avoir vaincu, par le moyen de ses généraux, Sextus fils de Pompée, qui, maître de la Sicile et de la Sardaigne, lui avoit causé les plus vives inquiétudes ; il saisit d'abord un prétexte pour se débarrasser de Lépidus, homme sans mérite, dont l'élévation étonnante sembloit n'être qu'un caprice de la fortune. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, et fut content de la traîner dans le mépris et l'obscurité.

Son peu de mérite.

Un trait singulier donnera l'idée de son orgueilleuse bassesse. S'étant mis en tête d'avoir les honneurs du triomphe pour une petite expédition, il dressa lui-même, du consentement de ses collègues, un décret qui commençoit ainsi : *A tous ceux qui honoreront notre triomphe, santé et honneur ; aux autres, misère et proscription.*

Son orgueilleuse bassesse.

Le jeune Pompée ; ayant été pris en Asie, et ayant été mis à mort

Mort du jeune Pompée.

par l'ordre d'Antoine, celui-ci pouvoit seul disputer l'empire à son collègue: il lui en facilita au contraire l'usurpation, et il se perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes.

Antoine se rend odieux et méprisable.

Fulvie, veuve du séditieux Claudius, alors l'épouse d'Antoine, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cause d'une petite guerre dont Pérouse fut la victime. La réconciliation s'étoit faite, et ils avoient partagé entre eux toutes les provinces. Antoine quitta sans raison l'Italie, où il étoit revenu. On raconte qu'il perdoit toujours en jouant aux dés avec Octavius, qu'il en avoit de l'humeur, et qu'un astrologue égyptien, sans doute pour plaire à Cléopâtre, lui conseilla de s'éloigner de son rival: *Car votre génie craint le sien*, lui dit il, *le vôtre est fier de lui, mais sans courage en sa présence.* Si tel fut son motif, on y reconnoît toute la foiblesse de l'esprit humain.

Sa conduite à l'égard des Athéniens et de Cléopâtre.

Les Athéniens, chez qui il voulut passer l'hiver, le reçurent comme un dieu, et lui offrirent leur

déesse Minerve en mariage : il récompensa leur flatterie, en exigeant deux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition inutile contre les Parthes, il se rend odieux et méprisable par de nouveaux excès. Il proclame Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie ; il prodigue les provinces et les royaumes aux enfans nés de leurs amours ; il déshonore à chaque instant le nom romain.

Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, et l'accuse ensuite devant le sénat. On se détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins et des plaisirs. En répudiant la sage Octavie, sœur de son collègue, qu'il avoit épousée après la mort de Fulvie, il se prive de toute espérance d'accommodement. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de sa conduite avec Cléopâtre. Le faste et les hauteurs de cette reine augmentoient l'indignation.

Octavius se déclare son ennemi.

Les deux rivaux se déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin

722. Bataille d'Actium.

suivie de la mort d'Antoine et de Cléopâtre.

la bataille navale d'Actium, fixe la destinée de l'empire. Cléopâtre avoit déterminé Antoine à combattre sur mer, quoiqu'il eût la supériorité sur terre. Elle s'enfuit avec ses galères pendant le combat. Son amant, dont la valeur étoit éprouvée, s'oublie lui-même, et abandonne tout pour la suivre. Octavius, ou plutôt Agrippa son général, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, composée de dix-neuf légions et de douze mille chevaux, l'ayant attendu en vain, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Egypte est bientôt soumise. Antoine se tue l'année suivante à Alexandrie : Cléopâtre est réservée pour l'ornement du triomphe ; mais elle évite cet opprobre en mourant avec courage, soit par la piqûre d'un aspic, soit par quelque autre poison.

724. Octavius reste ainsi le maître de la république.

Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses, de souplesse, d'audace et de cruauté, parvint à la suprême puissance où il aspiroit dès sa jeunesse. Nous verrons de quelle manière il affermit son empire, en paroissant respecter les lois. Rome perdit pour toujours

la liberté. Cette fameuse république fut anéantie. Il n'en resta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

Les vices produits par les richesses devoient entrainer la ruine de la liberté.

La révolution doit s'attribuer aux vices qu'amenèrent les richesses. Tout étant devenu vénal, depuis qu'un petit nombre de particuliers pouvoient tout acheter ; et leur énorme opulence augmentant les besoins et la misère des autres ; il falloit bien que les principes cédassent à la corruption, que la probité disparût, que l'intérêt servît de règle, que les mœurs dépravées infectassent le gouvernement. Il falloit que l'amour de la patrie fût étouffé par mille passions contraires ; que le luxe, les plaisirs et la débauche rompissent le joug des devoirs ; que l'ambition forçat les obstacles à main armée ; enfin, que le plus fort asservît les foibles. Quand on voit le peuple séduit par des profusions sans bornes, les soldats vendus au général qui les enrichit, les magistrats appliqués à se soutenir par des cabales, les généraux ne voulant pas déposer le commandement, lorsque l'autorité

des lois les y oblige ; on peut hardiment conclure : c'en est fait de la liberté.

Abus énormes.

En une seule année (715,) plus de soixante préteurs parurent, disparurent successivement, comme il plut aux triumvirs. Comment la justice devoit-elle s'administrer ? Une chose plus monstrueuse encore, c'est qu'un sénateur vouloit s'avilir jusqu'à figurer avec les gladiateurs aux yeux du public, et qu'il fallut un décret du sénat pour empêcher cette infamie. D'autres en donneront bientôt l'exemple sans rougir ; car nous voici arrivés au terme où l'on ne rougira plus de rien.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

Depuis l'an de Rome 726, avant J. C. 27 jusqu'au règne de Constantin.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

Règne d'Auguste, jusqu'à la mort d'Agrippa.

Idée du règne d'Auguste

LA politique rafinée d'Auguste, (c'est le nom qu'Octavius se fit donner par le sénat,) n'a été jusqu'à présent que celle d'un méchant homme, qui sacrifie tout à la fureur d'établir son injuste domination. S'il ne change pas de caractère et de principes, du moins il ne

se baignera plus dans le sang humain ; il paroîtra même un bon prince, autant que son intérêt l'exigera. Les flatteurs le combleront d'éloges, le républicain le haïra toujours comme un oppresseur, l'homme impartial lui applaudira quelquefois dans l'exercice de l'autorité.

Ce fut un bonheur que l'ordre s'établit après la perte de la liberté.

« Auguste, dit Montesquieu, » établit l'ordre, c'est-à-dire, une » servitude durable : car dans un » état libre où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle » règle tout ce qui peut fonder » l'autorité sans bornes d'un seul ; » et on nomme trouble, dissention, mauvais gouvernement, » tout ce qui peut maintenir la liberté des sujets. » Mais, puisque les Romains devoient cesser d'être libres, cet ordre qu'Auguste établit, comparé aux désordres et aux malheurs précédens, efface une partie des taches de sa mémoire. Rome respira paisiblement sous son règne : c'étoit beaucoup après les horreurs des guerres civiles.

725. Auguste affecte de vouloir abdiquer.

N'ayant rien plus à cœur que d'affermir sa puissance, et en même tems de se garantir, par une

feinte modération, des coups qui avoient précipité César dans le tombeau, il affecte de vouloir abdiquer. Il consulte ses deux confidens, Agrippa et Mécène. Le premier, en généreux citoyen, lui conseille d'exécuter ce noble dessein; le second, en habile courtisan, lui prouve que la sureté de sa personne et le bien public doivent l'en dissuader. Auguste se rend à cet avis, qui probablement étoit le sien.

Avis d'Agrippa et de Mécène.

Cependant, après avoir cassé tous les actes du triumvirat, et donné quelques preuves d'un sage gouvernement, il déclara qu'il remettoit au sénat et au peuple la souveraine puissance. Ses mesures étoient bien prises, et il comptoit sur un refus. On le supplia, en effet, de ne point quitter les rênes de la république, on obtint qu'il se chargeroit encore pour dix ans de ce fardeau. Il se réserva d'abdiquer plutôt, si l'on pouvoit se passer de lui. Selon toute apparence, la plupart des sénateurs pénétroient ses intentions: toute sa conduite passée le faisoit assez connoître. Mais enfin le con-

Par cette feinte modération, il affermit sa puissance.

sentement et les vœux des citoyens parurent légitimer son pouvoir ; et il le conserva jusqu'à la mort, en renouvelant par intervalles la même cérémonie. Un plan de politique, bien concerté et constamment suivi, manque rarement le but, quand la force est jointe à l'adresse.

Tous les pouvoirs réunis dans sa personne sous la forme de l'ancien gouvernement.

Attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat, et lui assigne adroitement les plus tranquilles : c'est-à-dire, celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur ; il se contente d'être nommé empereur, titre honorable, mais sans pouvoir, au tems de la république. A ce titre fut attaché, comme du tems de César, le pouvoir qui subjugue les nations, le commandement des troupes, joint au droit de guerre et de paix. Revêtu successivement de la puissance consulaire et proconsulaire ; de la puissance

Titre d'empereur.

tribunitienne, sans être tribun, (un patricien ne pouvoit l'être); de la censure, sous le titre de réformateur des mœurs; du grand pontificat, si considérable, par l'influence de la religion; Auguste est le maître de tout, et cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de père de la patrie.

Le sénat et le peuple conservent leurs droits en apparence

Il laisse au sénat les anciennes charges, les anciennes décorations; mais il l'affoiblit par le nombre même des sénateurs, qu'il porte jusqu'à mille, et par le soin d'y placer des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse et flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance. Il le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats; mais il gouverne les comices, il dispose des suffrages, et rien ne se décide qu'à son gré.

Mais la liberté n'existe plus en effet.

Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté semblât toujours appartenir au peuple et au sénat. Vaine apparence d'une liberté qui n'existoit plus! Qu'importe de conserver quelques traces d'un état libre, si

réellement on est soumis au joug d'un despote ? qu'importe de paroître accorder ce que l'on ne pourroit refuser ? L'empereur se fit dispenser des lois. Outre qu'une telle dispense prouve le renversement des lois ; qui l'eût empêché de s'en dispenser lui-même ? Les mots ont un étrange empire sur les hommes. Il regna, parce qu'il ne se donna pas pour roi ; on crut la république subsistante, parce que les noms de sénat, de consul, etc. subsistèrent dans la monarchie. Ainsi le meilleur moyen de détruire la force d'une opinion, est souvent de conserver le mot en faisant tomber la chose.

Dispense des lois.

Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes.

La conduite privée d'Auguste, sa modestie extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent, sans doute, fort utiles. Cette ame double savoit se plier à toutes les formes. Les perfidies et les cruautés avoient servi de fondemens à sa fortune : il devoit en effacer le souvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton : *Quicon-*

que, répondit-il, *soutient le gouvernement établi, est un bon citoyen et un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée, sans perdre son amitié. Auguste l'appela par plaisanterie le partisan de Pompée, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Ce long règne fournit peu d'événemens à l'histoire, parce qu'il fut paisible, et que d'ailleurs les bons historiens nous manquent ; (car Suétone et Dion Cassius ne méritent pas ce titre.) Là tranquillité se rétablit en Espagne, par la défaite des Cantabres et des Asturiens. Candace, reine d'Ethiopie, qui avoit envahi l'Egypte, fut vaincue, se releva et fit la paix. Le courage des Romains, aiguisé par les guerres civiles, auroit triomphé d'ennemis plus formidables, si l'empereur avoit eu le goût des armes. Mais il lui importoit davantage de veiller sur Rome, et de l'endormir dans les délices de la paix.

Son règne paisible fournit peu d'événemens.

732. Marcellus ; son neveu et son gendre, destiné à être son successeur, jeune prince de grande espérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. On avoit donné à ce général le gouvernement de Syrie, pour l'éloigner de Rome, où Marcellus ne le voyoit pas sans chagrin. Auguste sentit le besoin de le rappeler, pour s'en faire un appui contre ses ennemis secrets, qui formoient des conspirations. Il lui donna sa fille Julie, la veuve de Marcellus. S'il faut en croire les historiens, Mécène l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa si grand, qu'il faut ou le tuer ou en faire votre gendre.* Agrippa n'eut pas de peine à répudier la nièce pour épouser la fille d'Auguste.

Il donne sa fille en mariage à Agrippa.

L'empereur, lui ayant confié le gouvernement de Rome, alla visiter les provinces en Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monumens d'une ignominieuse défaite, et rendit les prisonniers qui

Il va en Asie ; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains.

restoient de la déroute d'Antoine. Evénement que l'on célébra comme un triomphe. Toute la puissance romaine, entre les mains d'un seul homme, étoit alors bien capable de faire trembler ses ennemis les plus courageux ; mais, dans sa propre grandeur, elle portoit le principe d'une ruine inévitable.

A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse.

Auguste, à son retour, vit le sénat et le peuple lui donner de nouvelles preuves de soumission. Il refusoit le consulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls. Les sénateurs portant la bassesse, jusqu'à offrir de jurer d'avance l'observation de toutes ses lois, il rejeta ce vil serment. *Si les lois sont bonnes*, dit-il, *on ne manquera pas de les observer ; si elles sont mauvaises, le serment ne feroit que du mal.* Il savoit que le pouvoir législatif étoit assez fort avec le pouvoir militaire.

Ses lois pour réprimer les vices sont mal observées, par sa faute.

Différentes lois qu'il publia en ce tems, contre le célibat, l'adultère, le divorce sans cause légitime, le luxe des tables, occasion-

nèrent cependant des murmures, et produisirent peu de bien ; soit qu'il en désirât foiblement l'exécution, soit que la dépravation universelle fournit un prétexte de les mépriser. Que peuvent les lois contre le torrent des vices ? en satisfaisant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain et des spectacles ; en lui accordant sans cesse des jeux et des distributions de blé, Auguste se montroit beaucoup moins zélé pour les mœurs, que pour son intérêt personnel. C'étoit le moyen d'effacer le souvenir de l'ancienne liberté, et le sentiment de la servitude présente.

Il corrompt le peuple.

Pilade et Bathilde histrions qui font oublier le gouvernement.

Pilade et Bathilde, histrions célèbres, fixoient l'attention de ces Romains, autrefois si ardens pour les affaires publiques. Pilade ayant été chassé pour une insolence, rappelé ensuite parce que les Romains le regrettoient vivement, dit à l'empereur : *César, félicitez-vous de ce que le peuple s'occupe de moi et de Bathilde.* Ces paroles signifioient beaucoup, et le sens ne pouvoit en échapper à un politique si profond.

Il est singulier qu'après avoir contribué à l'avilissement du sénat, Auguste ait entrepris de lui rendre son premier lustre. L'unique moyen pour cela, étoit de diminuer le nombre des sénateurs, et d'exclure ceux que leur naissance ou leur conduite rendoient indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à six cents ; la réforme se fit avec beaucoup de prudence et d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

Réforme du sénat suivie de cabales.

L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe, quand il paroissoit en public, s'étoit muni d'une autre défense, en s'associant à la puissance tribunitienne Agrippa, ce héros si respecté, et en le désignant son successeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les sénateurs proposèrent de le garder tour à tour. Le jurisconsulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi.* Il y eut des mécontens punis de mort. On ignore s'ils étoient cou-

Précautions d'Auguste pour sa sureté.

Mot hardi de Labéon

Mécontens punis de mort.

pables, ou seulement suspects : ce qui paroit certain, c'est que l'empereur ne pouvoit être bien délicat en fait de justice.

Dangers du gouvernement militaire.

Un gouvernement militaire, où l'épée tenoit lieu de lois fondamentales, étoit d'autant plus exposé aux conspirations, aux soulevemens, que malgré la corruption des Romains, les guerres civiles avoient nourri leur courage, et que les anciens sentimens de liberté vivoient encore dans quelques ames généreuses. Si Auguste échappe à tous les périls, ce ne sera pas moins l'effet de son adresse que de sa puissance. Nous verrons combien le despotisme sera funeste à la plupart de ses successeurs.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Guerres de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois et Litterature.

AGRIPPA mourut au retour d'une expédition en Pannonie : perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caïus et Lucius, étoient déjà les enfans adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore, et incapables d'agir. Ce prince, voulant s'attacher un nouveau gendre, fixa malgré lui, son choix sur Tibère, que Livie, femme de l'empereur, avoit eu de Tibérius Néro, son premier mari ; il l'obligea de répudier une épouse qu'il aimoit ; pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibère obéit avec un air de satisfaction ; car la soif de grandeur éteignoit tout sentiment d'honnêteté.

742. Mort d'Agrippa.

Tibère devient le gendre d'Auguste

Les Germains, peuple libre, belliqueux, vertueux même autant que peuvent l'être des barbares, donnoient de l'inquiétude à l'em-

Guerre de Germanie

pire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient conçu le dessein de passer le Rhin, et de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables couvroient leur pays, que l'industrie a fertilisé, dont elle a même changé le climat. Auguste passa trois ans dans la Gaule, pour veiller à la sûreté de cette province. Il y laissa Drusus, frère cadet de Tibère, qui pénétra en Germanie par l'Océan, et y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Excellent général, bon citoyen, Drusus mourut dans sa trente et unième année. Tibère venoit de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, il réprima les barbares. La domination romaine parut s'établir et s'étendre dans le centre du pays; mais les indomptables Germains n'attendoient que l'occasion de recommencer la guerre.

Drusus y mourut.

Tibère y a des succès.

Ces expéditions firent décerner le triomphe à Auguste. Comme chef de toutes les armées, lui seul avoit droit à un honneur, qui

Auguste refuse le triomphe.

avoit excité l'émulation d'un si grand nombre de généraux. Il le refusa. Sa politique consistoit en partie, à éviter toute apparence de faste : moins il se montroit le maître, plus il l'étoit sûrement. Le temple de Janus, qui jusqu'au règne d'Auguste n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troisième fois sous ce règne. On jouit d'environ douze années de paix ; phénomène remarquable dans l'histoire des nations.

Le temple de Janus fermé.

Parmi les nouveaux réglemens que fit Auguste, en voici un où respire sa défiance. Les esclaves ne pouvoient être mis à la question, pour déposer contre leurs maîtres. N'osant abolir cette loi, et craignant qu'elle ne fût contraire à sa sureté, il l'éluda d'une manière odieuse : il ordonna que dans les crimes de trahison, les esclaves de l'accusé pourroient être vendus au prince ou à la république, et qu'alors le témoignage seroit admis. C'étoit évidemment se jouer de la législation par le pouvoir même législatif ; c'étoit apprendre que l'intérêt d'un seul devenoit la règle de tout.

Réglement odieux pour faire déposer les esclaves contre leurs maîtres.

Concussionnaire approuvé par l'empereur.

Dion Cassius rapporte un trait frappant de cette politique intéressée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ses hommes de confiance, financier rusé et cruel, accabloit les Gaules de vexations. Comme les taxes se payoient par mois, et que les mois de Juillet et d'Août, (auparavant *Quintilis et Sextilis*,) avoient changé de nom depuis peu, il en faisoit quatre mois, sous les anciens noms et sous les nouveaux, et par-là il doubloit les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, étoit sur le point de le punir. Licinius ouvrit son trésor ; « C'est » pour vous que je l'ai amassé, lui » dit-il ; les Gaulois pouvoient se » servir de leurs richesses contre » vous : prenez cet argent. » Alors le concussionnaire parut honnête homme. Plusieurs actions d'Auguste ont un air de vertu qui en impose ; mais plus on approfondit son caractère, plus on y apperçoit de fausseté ; et comment Octavius seroit-il devenu plus vertueux ?

Mort de Mécène.

Il devoit à Mécène une grande

partie de sa gloire. Il eut cependant un commerce de galanterie avec la femme de cet ami, de ce ministre fidèle ; et leur amitié se refroidit. Mécène étoit un épicurien, ami du repos, bon politique, assez courageux pour dire quelquefois des vérités dures à son maître. Un jour, qu'Auguste alloit prononcer des jugemens sanguinaires ; ne pouvant approcher de lui dans la foule, il écrivit sur des tablettes qu'il lui jetta : *Bourreau descend du tribunal.* Auguste sortit sans juger. La modération du prince, après la ruine du triumvirat, fut vraisemblablement le fruit des conseils du ministre : comme les éloges que lui prodiguèrent les gens de lettres, étoient le fruit des graces que le ministre leur prodiguoit. Il regretta un homme si difficile à remplacer, mort en 745.

Ses conseils modérés.

Au comble de la fortune et de la puissance, au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit servilement, Auguste éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans sa propre famille une source inépuisable de chagrins. Sa fille

Auguste malheureux dans sa famille.

Julie, dont lui seul ignoroit les déréglemens, se prostitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au sénat, et la condamner à l'exil. Sa petite-fille, du même nom, imita l'exemple de sa mère, et subit la même peine. Ses fils adoptifs, Caïus et Julius, objets de sa tendresse, de ses espérances, à qui il avoit voulu servir de précepteur, répondoient mal à ses soins; et tous deux moururent loin de lui, l'un en Asie, l'autre à Marseille.

Retraite de Tibère.

Tibère, son gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de sa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infâme de Julie. Il resta sept ans comme en exil. Auguste, qui le connoissoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le crut nécessaire après la mort des Césars, et le fit son successeur, en le haïssant.

Conjuration de Cinna.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit fils de Pompée, conspire contre sa vie. Il l'apprend; il flotte plusieurs jours entre le désir de la vengeance, et la crainte de

se rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les sages conseils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche sa perfidie, le désigne consul, et s'en fait de la sorte un ami zélé. Clémence, ou politique, n'importe : ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Les soldats se plaignent pour faire augmenter leurs récompenses.

Les Germains et d'autres barbares ayant pris les armes, les soldats, qui ne combattoient plus que par intérêt, se plaignirent de leur sort, pour augmenter leurs avantages. On avoit très-sagement supprimé les distributions de terres, si communes en leur faveur depuis Sylla, et si contraires à la tranquillité publique. Leur récompense étoit fixée en argent. Auguste leur promit une somme plus considérable, vingt mille sesterces aux gardes prétoriennes après seize ans de service, et douze mille aux soldats des légions après vingt ans. Le grand sesterces ou mille sesterces valoient environ cent soixante et seize livres de notre monnoie ; ainsi la récompense de chaque prétorien étoit d'environ trois mille cinq cent vingt livres.

Prodigieuses dépenses pour les troupes.

Il y avoit cependant dix cohortes prétoriennes, faisant dix mille hommes, destinées à la garde de l'empereur, et ving-trois ou vingt-cinq légions sur pied, (1) sans compter un nombre à-peu-près égal de troupes auxiliaires, et encore deux flottes. La paye de toutes ces troupes passoit de beaucoup celle de nos troupes modernes, tout cela en pleine paix. Dépenses prodigieuses ! Mais il falloit tout sacrifier au militaire, pour soutenir une puissance usurpée. Auguste établit un trésor destiné à la solde et aux récompenses des soldats. Il fit les premières avances, comme si tout l'argent public n'étoit pas à sa disposition. Enfin il établit un impôt pour l'entretien de ce trésor, et le peuple se vit contraint de payer ceux qui le tenoient en servitude.

Trésor et impôts pour cet objet.

Observation sur l'ère vulgaire.

Nous observerons ici que l'ère chrétienne vulgaire avoit commencé

---

(1) La légion, du tems de Polybe, étoit ordinairement de quatre mille deux cents hommes de pied et de trois cents chevaux. Elle fut augmentée depuis jusqu'à cinq et à six mille hommes.

l'an 753 de Rome, époque de la naissance de Jesus-Christ, selon l'ancienne opinion. Les chronologistes modernes placent quatre ans plus tôt cette époque, en se conformant néanmoins à l'ère vulgaire, qui doit maintenant nous servir de règle pour les dates. Ce n'est point ici le lieu de parler du christianisme : il fut long-temps obscur avant d'éclairer les nations.

Révolte des barbares opprimés.

Tibère et Germanicus, son neveu, fils du célèbre Drusus, dompтèrent les Dalmates et les Pannoniens, dont la révolte avoit jeté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, nommé Baton, interrogé par Tibère sur les motifs du soulevement, répondit avec hardiesse : *C'est qu'au lieu de pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.*

An de J.C. 9. Varus défait par les Germains.

Dans les transports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus qui commandoit en Germanie, avec autant de sécurité que d'avarice, s'étoit laissé surprendre par les Germains. Arminius, leur compatriote, devenu chevalier romain, mais toujours zélé pour la liberté

de sa patrie, les avoit soulevés et combattoit à leur tête. Trois légions furent taillées en pièces; le général se tua de désespoir. Auguste, en l'apprenant, se livra d'abord à une douleur pusillanime, capable de consterner tous les esprits, qu'il importoit de rassurer. On dit qu'il se frappoit la tête contre les murailles, en criant : *Varus, rends-moi mes légions.*

Tibère se fait honneur en Germanie

Revenu de sa frayeur, il envoya Tibère contre les ennemis. En deux campagnes la tranquillité parut rétablie. Tibère se fit honneur par sa vigilance, par son exactitude à mettre en vigueur la discipline, et par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur étoit aveugle. Sans aucune action d'éclat, il remplit les désirs d'Auguste, puisqu'à son retour il fut associé à l'empire. Huit légions gardèrent le Rhin, sous les ordres de Germanicus, dont nous aurons sujet de parler, et dont le rare mérite sera une matière de regrets.

Il est associé à l'empire.

Despotisme d'Auguste.

L'empereur conservoit, dans la vieillesse, toute l'activité de son génie, avec la passion du comman-

dement. Il ne manquoit pas de se faire proroger sa puissance, dès qu'il approchoit du terme ; affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisoit. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auroient la même force, que si elles émanoient du sénat ; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout, en un mot, dépendoit de lui. La peine du crime de lese-majesté, prononcée contre les auteurs de libelles diffamatoires, prouve qu'en vieillissant il devenoit plus sévère. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

Loi contre les auteurs de libelles.

Celle qu'il avoit portée contre les célibataires, étoit si mal observée, que la plupart des chevaliers vivoient par débauche dans le célibat, et murmuroient hautement du joug qu'on vouloit leur imposer. Alors parut une loi nouvelle appelée Papia-Poppéa, du nom des consuls, qui aggravoit les peines prescrites pour ce désordre. Elle confisquoit au profit du trésor

Loi contre les célibataires, mal observée.

public les successions collatérales et les legs en faveur des célibataires. Les deux consuls Papius et Poppéus, étoient eux-mêmes dans le cas.

La corruption y mettoit trop d'obstacle.

Il est facile d'observer que la corruption des mœurs en tout genre mettoit obstacle aux vues du législateur. Les liens sacrés du mariage, si doux et si précieux à la vertu, sont des chaînes affreuses pour le vice. En vain fait-on des lois, quand les mœurs les rendent presque nulles.

Auguste s'avilissoit par les combats de gladiateurs.

Auguste avoit défendu aux chevaliers de combattre dans l'arène comme les gladiateurs ; car cette manie honteuse devenoit commune à la noblesse. Il trouva tant d'obstacles à une défense dont la nécessité paroît incroyable, qu'il fut contraint de l'abroger. On vit dans la suite des sénateurs, des femmes mêmes ; se déshonorer par ces combats aussi avilissans que barbares et odieux. Les mœurs des Romains offrent toujours quelque chose de contraire à l'humanité, mais peut-on y joindre plus de turpitude ?

A l'âge de soixante et seize ans, après environ quarante-quatre ans de règne, Auguste finit sa carrière, avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. Se sentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle ?* dit-il à ses confidens ; *la pièce est finie, applaudissez.* Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé sur le grand théâtre de l'ambition et de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au-dessus d'eux. Mais en détestant son hypocrisie, et les crimes par lesquels il rendit le triumvirat exécrable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir, plutôt qu'un autre. Il éteignit le flambeau des guerres civiles ; il ramena l'abondance avec la paix ; il ranima l'agriculture ; il opposa des lois aux désordres ; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran.

14. Mort d'Auguste

Son règne mérite des éloges.

Une de ses maximes étoit qu'il ne faut ni entreprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer et peu à craindre. Il comparoit ceux qui agissent autrement à des hommes qui pê-

Sa maxime sur la guerre.

cheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur. Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs et des poëtes, prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, et qu'il récompensoit les talens. Comblés de ses bienfaits, les Virgile, les Horace, lui prodiguoient l'encens, dirai-je de la reconnoissance, ou de l'adulation ? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, et d'enlever les suffrages de tous les siècles.

Il sut gagner les éloges des gens des lettres.

On se tromperoit grossiérement, en faisant honneur à Auguste du bon goût qui régnoit alors. Lucrèce, Cicéron, Salluste, César, etc. fleurirent avant lui. Les Romains avoient appris des Grecs à peindre et à embellir la nature ; le goût s'étoit formé, les lumières s'étoient répandues. Enfin, la comédie, l'éloquence, l'histoire, la philosophie, avoient produit leurs chefs-d'œuvre. Il ne manquoit plus que de disputer la palme à Homère et à Pindare. Virgile et Horace, amis

Le goût étoit formé avant lui.

d'Auguste et de Mécène, le firent avec succès. Ovide, malgré ses brillans défauts, tient un rang distingué parmi les écrivains de ce siècle. Sa mauvaise conduite lui attira une disgrace ; il mourut en exil.

Le génie des Romains les rendoit capables de tout, et en imitant les Grecs, ils perfectionnèrent plusieurs genres de littérature, de manière à paroître créateurs. Mais en fait de philosophie, Lucrèce, et Cicéron même, ne firent qu'expliquer avec élégance les opinions qu'ils adoptoient. Il étoit réservé aux modernes de surpasser tous les anciens philosophes, en substituant l'observation aux conjectures, et la raison, aux systêmes.

Les Grecs supérieurs aux Romains en philosophie.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus et de Pison.

14. Tibère monte sur le trône.

ON disoit qu'Auguste avoit choisi Tibère pour son successeur, afin d'augmenter sa gloire par le contraste. Un soupçon si vraisemblable venoit de la malignité humaine, qui s'exerce volontiers sur les intentions des grands comme sur leurs vices. Mais le gouvernement de Tibère fut effectivement une odieuse tyrannie, propre à donner un nouvel éclat à la mémoire d'Auguste.

Son caractère.

Ce prince, de l'ancienne maison de Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité et d'expérience, les qualités d'une ame noire, méfiante, cruelle et perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens, et ne

servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premières démarches le firent connoître pour un tyran, aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfans d'Agrippa, et l'avoit ensuite relégué, parce qu'il n'aperçut en lui que les vices d'une ame féroce. Le jeune Agrippa vivoit encore dans son exil. Tibère le craint, le fait assassiner; et ménace l'assassin, exécuteur de ses ordres, de le déférer à la justice. On voit déjà la scélératesse prendre l'essor, et s'envelopper du voile de l'hypocrisie.

Il fait assassiner le jeune Agrippa.

Après ce début, agissant déjà en souverain, et ayant pris possession du commandement militaire, il affecte devant le sénat de refuser un pouvoir, qu'il exerce comme héritier d'Auguste. Il en exagère les peines : il représente qu'un seul homme ne peut y suffire ; que le fardeau, partagé entre plusieurs, deviendroit plus supportable; que parmi tant d'illustres citoyens, il en est qui peuvent le soutenir. On fait semblant de ne pas lire dans son cœur ; on se jette à ses pieds, en le conjurant de ne pas abandonner la république. Il insiste sur

Il se fait prierd'accepter l'empire.

ses répugnances. Enfin, il paroît se rendre aux vœux du sénat; et il veut bien accepter l'empire, jusqu'à ce qu'on juge à propos de soulager sa vieillesse.

Il vouloit sonder les sentimens des sénateurs.

Cette comédie avoit sans doute pour objet, et d'en imposer au public, et de tendre un piège aux sénateurs, dont Tibère vouloit connoître les sentimens à son égard. Quelques-uns, qui dans l'indignation ou l'impatience s'étoient exprimés avec franchise, éprouvèrent bientôt sa haine. Presque tous avoient étudié leurs paroles, leurs gestes, de manière à ne point se rendre suspects; habiles esclaves d'un tyran farouche et soupçonneux. On voulut prodiguer les honneurs à Livie, sa mère, la veuve d'Auguste, dont le crédit sous le dernier règne avoit été le fondement de la fortune du nouvel empereur. Il s'y opposa, sous un prétexte de modestie, craignant que sa propre grandeur n'en souffrît quelque diminution. Comme Auguste, il rejeta le titre de *seigneur*, de *maître*. *Je suis le maître de mes esclaves*, disoit-il, *le gé-*

Sa modestie affectée.

néral de mes soldats, et le chef des citoyens.

Il gouverne d'abord sagement, de peur d'être supplanté par Germanicus.

Sa conduite, dans les commencemens, répondit à ce langage. On le vit témoigner au sénat une déférence extraordinaire, le consulter, étendre même son pouvoir, lui transmettre le droit d'élection, que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les consuls, il respectoit les lois et les mœurs, il faisoit rendre la justice, il soulageoit les provinces; il disoit, qu'*un bon berger doit tondre et non écorcher ses brebis.* Il souffroit même patiemment les traits de la médisance et de la satire, parce que, disoit-il, *dans un état libre, les pensées et les langues doivent être libres.* Cette conduite sage venoit probablement, de la crainte d'être supplanté par Germanicus, qui se signaloit en Germanie. Le tyran se démasqua, dès qu'il crut pouvoir donner carrière à ses passions.

Sédition militaire en Pannonie.

Deux séditions militaires lui avoient inspiré de l'inquiétude. La première arriva en Pannonie, où se trouvoient trois légions sous les ordres de Blésus. Les soldats,

à la faveur de quelques jours de repos, réfléchissant sur les peines de leur état, passèrent des murmures aux cabales. Ils demandèrent hautement, qu'on augmentât leur solde ; qu'après dix ans de service, on ne les retint plus sous le drapeau, et qu'on leur donnât en même tems leur récompense et leur congé. Ils poussèrent la révolte, juqu'à insulter leurs officiers, et ériger un tribunal, comme pour y placer un empereur. Tibère crut le mal si dangereux, qu'il envoya au camp son fils Drusus. Sans une éclipse de lune, sans des orages qui alarmèrent la superstition des soldats, ce jeune prince ne seroit peut-être pas venu à bout de les réduire. Quelques uns furent punis de mort : le reste rentra dans le devoir.

Autre sédition en Germanie

Les mêmes motifs produisirent en Germanie le même effet ; avec cette différence, qu'une armée nombreuse auroit pu faire beaucoup plus de mal que trois légions ; et que Germanicus qui la commandoit, et qui en étoit adoré, auroit pu profiter de la conjoncture, pour s'élever à l'empire. Tibère

l'avoit adopté avec répugnance, voyant d'un œil jaloux son mérite, sa réputation, et l'amour qu'on lui portoit. Germanicus n'en étoit pas moins fidelle. Le service de l'empereur l'ayant fait passer dans la Gaule, il y apprit la mutinerie de ses troupes. Leur espérance étoit de le voir bientôt, à leur tête, disputer un trône dont il se montroit si digne, et sur lequel on ne voyoit qu'un tyran. Mais le jeune prince aimoit plus ses devoirs que la fortune. A la première nouvelle du tumulte, il court le réprimer : il trouve des furieux, que ses reproches et ses prières ne touchent point. Il lève le bras, pour se percer en leur présence. Tandis qu'on s'y oppose, un des rebelles lui présente son épée nue, en disant : *Celle-ci vaut mieux.* Malgré cet excès de rage. Il appaise la sédition, par une sage fermeté, mêlée de douceur. Les soldats rentrent en eux-mêmes, et massacrent les plus coupables. Ils demandent, pour expier leur crime, à marcher contre les Germains ; ils les attaquent, les taillent en pièces. Une grande victoire, rem-

Germanicus l'appaise, loin d'en vouloir profiter.

16. portée sur Arminius, consterna tellement ces barbares, que Germanicus se flattoit de les subjuguer en peu de tems. Tibère, dévoré de soupçons, et les dissimulant toujours, le rappela, comme pour lui procurer du repos et des honneurs.

Il défait Arminius.

Tibère commence à faire connoître sa cruauté.

Sa dissimulation laissoit échapper de tems en tems des signes de cruauté, qui annonçoient un triste avenir. Les legs qu'Auguste avoit faits au peuple, n'ayant pas été acquittés d'abord, un plaisant s'approcha d'un mort, dont on alloit faire les funérailles, et lui dit d'informer Auguste que son testament ne s'exécutoit pas. Tibère le sut, manda cet homme, lui paya sa part du legs, et le fit tuer sur le champ. *Va t en faire savoir à mon père*, lui dit-il, *que j'exécute son testament.* La modération qu'il avoit montrée à l'égard de ceux qui le censuroient, ne tarda guère à se démentir. On vit bientôt le crime de lèse-majesté, appliqué aux écrits, et même aux discours, armer la méchanceté des délateurs contre la vertu des bons citoyens.

Crime de lese-majesté.

Accusa- Deux citoyens furent accusés,

sous le plus frivole prétexte, de sacrilège contre le culte d'Auguste. L'empereur arrêta très-sagement les poursuites, en répondant qu'*on devoit laisser aux dieux la vengeance de leurs injures*. Mais sa conduite devint un mélange inconcevable de belles maximes et de cruauté, de traits de justice et de tyrannie. Connoître le bien, le commander souvent, faire plus souvent le mal, et le faire avec une méchanceté réfléchie ? c'est, en quelque sorte, la vie de Tibère.

tion de sacrilège.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération et d'amour, plus la haine secrète de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, pour le conduire à sa perte, il l'envoya commander en Asie, où plusieurs provinces étoient agitées de troubles, et où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même tems il donna le gouvernement de Syrie à Pison, homme violent et hautain, très-propre à l'exécution d'un grand crime,

Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur.

Pison gouverneur de Syrie.

Tremblement de terre.

Douze villes célèbres de l'Asie-mineure furent détruites cette année par un tremblement de terre. Les fléaux de la nature semblaient être le présage de maux plus affreux. Les premiers, du moins, ne faisoient périr qu'un nombre d'hommes dans une contrée particulière: les autres, ayant leur principe dans la méchanceté du souverain et dans les vices des sujets, devoient blesser profondément le corps entier de l'empire.

Succès de Germanicus.

Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en orient. Il rétablit la tranquillité par-tout; il donna un roi à l'Arménie déchirée par la discorde; il réduisit la Comagène et la Cappadoce en provinces romaines; il gagna les cœurs en remplissant sa commission. Mais arrivé en Syrie, il trouve Pison, aussi indocile et arrogant, que les étrangers étoient soumis. Ce gouverneur contrarie ses vues, méprise ses ordres, multiplie sans cesse les sujets de plaintes. Il porte si loin les excès, que Germanicus, lui commande enfin de

Il est contrarié en tout par Pison.

de se retirer. Bientôt le prince tombe dangereusement malade ; et meurt à Antioche, se croyant empoisonné par Pison, et conjurant ses amis de poursuivre la vengeance de sa mort.

19. Il meurt infiniment regretté. Pison est accusé à Rome.

Asiatiques, Romains, tous firent éclater leur désespoir ; tous sembloient avoir perdu leur père, leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement. Il fut chassé, et contraint de retourner en Italie, ou l'attendoient ses accusateurs. Tibère auroit voulu parer le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, étoit pour lui un sujet de joie, au milieu de la désolation générale, qu'il affectoit de partager. On le soupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur. Ne pouvant arrêter le cours de la justice, et voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat ; mais il fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur, avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

On produisit plusieurs chefs d'accusation : licence entière accordées aux soldats, afin de se faire

Son procès et sa mort

un parti ; mauvais traitemens exercés sur les gens de bien, et en particulier sur les amis de Germanicus ; poison et sortilège, employés contre la vie de ce prince. Pison réfuta le dernier article, et se défendit mal par rapport au reste. S'étant apperçu que Tibère ne donnoit aucun signe d'intérêt ni de pitié, il se retire sans espoir ; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfans, et le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre.

Soupçons sur Tibère à ce sujet.

Quelques-uns crurent que Tibère l'avoit fait tuer, de peur que, pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus. Tout se réduit à des soupçons, à des conjectures ; « tant les plus » grandes affaires sont ambiguës, » dit Tacite, les uns prenant pour » certains tous les bruits qui cou- » rent, les autres déguisant à des- » sein la vérité, et ces contra- » dictions se répandant de siècle en » siècle. » Maxime qui regarde principalement les affaires de cour, enveloppées de ténèbres mystérieuses, et susceptibles de toutes les tournures que peut donner l'esprit de parti.

CHAPITRE II.

Gouvernement de Tibère, jusqu'à la conspiration de Séjan.

La conduite de l'empereur inspire la crainte.

LE sombre caractère de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation rafinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmentèrent les craintes et la défiance. On préféroit la conduite de Drususson fils, alors consul, ami du luxe et des plaisirs. *Qu'il passe*, dit-on, *les jours aux spectacles, les nuits dans les festins plutôt que de se livrer, seul et sans amusemens, à une morne vigilance et à des soucis pernicieux.* L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprété en mauvaise part, devenoient crimes de lése-majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avoit pas pensé d'ôter sa bague, où étoit l'image de Tibère. Un chevalier romain, voyant

Abus énorme des délations.

Drusus fort malade, fit des vers à sa louange, sur sa mort, qu'il croyoit prochaine, et eut l'imprudence de les lire dans un cercle; il fut dénoncé au sénat, condamné au dernier supplice, et exécuté.

L'exécution des sentences du sénat renvoyée à dix jours

Tibère ne désapprouva point ce jugement; il se plaignit seulement qu'on n'eût pas attendu ses ordres; et il fit régler que les sentences du sénat ne seroient mises à exécution qu'après un espace de dix jours, non qu'il se proposât de les adoucir, mais afin qu'en son absence il fut informé à tems de tous les décrets.

On se félicite d'une révolte des Gaulois.

Accablés du poids de la tyrannie, les Romains se félicitèrent d'une révolte des Gaulois, qui leur faisoit espérer quelque changement de maître. Ils se trompoient dans leurs espérances. Eux et les Gaulois furent encore opprimés. Mais que penser d'un gouvernement sous lequel on se félicite de la révolte?

Tibère refuse de faire des lois contre le luxe; parce qu'il en prévoit l'inutilité.

Cependant Tibère, par des ménagemens politiques, évitoit toujours ce qui auroit pu le rendre plus odieux, sans lui procurer aucun avantage. On le pressa plusieurs fois de réprimer les excès

du luxe. Celui des tables sur-tout étoit monstrueux. Un poisson rare de quatre livres et demie avoit été payé cinq mille sesterces ; un bon cuisinier, un morceau friand, coûtoient des sommes immenses ; on se ruinoit à l'envi pour des fantaisies extravagantes. Quoique l'empereur aimât la frugalité, et qu'il en donnât l'exemple, il ne voulut point compromettre son autorité, au risque de multiplier sans fruit les ordonnances et les peines ; persuadé, selon Tacite, qu'il vaut peut-être mieux laisser en paix des vices trop enracinés, que de montrer l'impuissance où l'on est de les détruire. Il observa que les dernières lois somptuaires, dont on espéroit beaucoup de bien, loin de contenir ou d'extirper le luxe, en avoient augmenté la fureur ; « car si l'on désire ce » qui n'est pas encore défendu, » ajouta-t-il ; on craint la défense ; » mais quand elle a été faite et im- » punément violée, la crainte, la » honte, rien n'arrête plus. »

Tibère avoit raison en cela. Faire des lois sages en elles-mêmes, dont l'exécution paroît impossible, c'est

Il avoit raison en ce point.

occasionner le plus grand mal, le mépris des lois. Dans un état où l'extrême inégalité des fortunes engendre tous les vices, comment arrêter les folies de l'opulence ? Réglez la dépense de ces riches, qui prodiguent l'or et ne savent pas l'employer : ils en rempliront leurs palais ; la circulation cessera, les pauvres en seront plus misérables. On réussiroit beaucoup mieux à bannir le luxe, en déchargeant le peuple des impôts dont il gémit trop souvent, et en les faisant porter à ceux qui regorgent de superflu. Mais il faudroit autant de prudence que de vigueur, pour exécuter un pareil système.

Moyen de bannir le luxe.

Les abus de la superstition, quelquefois aussi dangereux, ne sont pas moins difficiles à réformer que ceux des richesses. On se plaignit de cette multitude d'asyles établis en Grèce, où les esclaves infidelles, les débiteurs de mauvaise foi, tous les malfaiteurs en général, trouvoient une funeste impunité. « Nulle puissance, selon Ta» cite, n'étoit capable d'arrêter les » séditions du peuple, qui pro» tégeoit le crime par devoir de

L'abus des asyles de la Grèce maintenus avec des modifications.

» religion. » Cette matière fut agitée dans le sénat. Les députés de plusieurs villes grecques y défendirent ce qu'ils regardoient comme des privilèges, et ce que la raison auroit dû leur faire considérer comme des maux publics. Soit que le sénat fût entraîné par le préjugé, ou qu'il craignît de révolter un peuple superstitieux, les asyles furent maintenus, mais avec des modifications importantes.

22. Servitude et bassesse du sénat.

Depuis quelque tems, l'empereur retiré dans la Campanie goûtoit tristement la solitude, sans rien perdre de son inquiète activité. Une maladie de sa mère le rappele à Rome. Il trouve le sénat plus rampant, plus vil que jamais : il est même fatigué de ses bassesses, et ne le dissimule point. On raconte qu'il disoit au sortir des assemblées : *O quels amis de la servitude !*

Fait de ce genre.

Tacite rapporte des faits propres à caractériser ces esclaves de la tyrannie. Ennius, chevalier romain, ayant été dénoncé pour avoir converti en vaisselle une image d'argent de Tibère, le prince rejeta une accusation si absurde. Capiton, célèbre

jurisconsulte, et plus lâche adulateur, s'en plaignit pour faire sa cour, comme si la modération du souverain laissoit impuni un attentat contre la république.

Un fils accuse son père.

Cependant les délations encouragées par des récompenses s'accrurent de jour en jour. On vit même un monstre en ce genre, un fils accusant son père. Celui-ci comparut chargé de chaînes et accablé de douleur ; l'autre plaida contre lui avec un air de gaité et de confiance. Le malheureux père fut exilé. Quelques-uns des juges opinèrent à la mort, parce que Tibère le haïssoit: car de quoi n'est-on pas capable, quand on n'a pour règle que son intérêt et les passions d'autrui ?

Procès de Crémutius Cordus, au sujet de ses ouvrages.

Crémutius Cordus, historien sincère, avoit loué Brutus, et avoit appelé Cassius *le dernier des Romains*. Il avoit tenu quelques propos contre le terrible Séjan, qui étoit dans la plus haute faveur. Ainsi il ne pouvoit échapper à la vengeance. Accusé, et se voyant perdu, il ne

Sa défense

démentit point son courage. Tacite lui fait dire au sénat. « On accuse » mes paroles, tant mes actions

» sont innocentes. Tous les histo-
» riens ont parlé honorablement de
» Brutus et de Cassius. Il reste en-
» core plusieurs pièces satiriques
» contre Auguste et contre César.
» Ces grands hommes les ont souf-
» fertes patiemment, peut-être
» avec autant de sagesse que de
» modération ; car des libelles
» tombent, quand on les mé-
» prise : ils paroissent vrais, quand
» on s'en montre irrité. Toujours
» il fut permis de parler librement
» des morts, pour qui il ne reste
» ni faveur ni haine. La postérité
» rendra justice à chacun ; et si
» je suis condamné, on se sou-
» viendra, non-seulement de Bru-
» tus et de Cassius, mais encore
» de moi. »

Il sortit, résolu de se délivrer par une mort volontaire. C'étoit le moyen de tromper l'avarice des délateurs, qui n'avoient la dépouille des accusés qu'après la condamnation. Malgré eux, il exécuta son dessein. Ses livres condamnés au feu par le sénat, reparurent bientôt dans le public avec un succès éclatant. Tacite observe, au sujet de Crémutius et de son ouvrage,

Sa mort.

Ses livres condamnés inutilement.

qu'en sévissant contre les génies, on augmente leur autorité; et que personne ne s'est porté à cette rigueur, sans se déshonorer soi-même, et sans contribuer à la gloire des écrivains.

26. L'empereur quitte Rome, et se retire à Caprée.

Le séjour de Rome devenoit insupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté dont il restoit à peine quelques traces, et l'adulation qui se prosternoit devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit souffrir les hauteurs de Livie, sa mère, à laquelle il étoit redevable de l'empire, bienfait dont l'idée offensoit son amour-propre. Enfin, il quitta la ville pour toujours, n'emmenant qu'un sénateur, quelques chevaliers, et un petit nombre de Grecs lettrés dont la société l'amusoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler son repos; et ne trouvant pas dans la Campanie une solitude assez inaccessible, il se retira dans l'île de Caprée, que ses fureurs et ses débauches ont rendue célèbre. Là, éloigné des hommes et des affaires, il tâcha de ranimer sa vieillesse

par tout ce que le vice peut imaginer de plus infâme.

Calamités accidentelles.

Cinquante mille spectateurs tués ou blessés à Fidènes par la chûte d'un amphithéâtre, et tout un quartier de Rome consumé par un incendie, sont de petits événemens dans l'histoire, en comparaison des maux que produit la méchanceté réunie à la puissance.

CHAPITRE III.

Conspiration de Séjan. — Fin du règne de Tibère.

Séjan ministre absolu, aspire à la puissance suprême.

Un ministre aussi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable sur cet esprit soupçonneux, à qui tout faisoit ombrage. Du rang de simple chevalier; il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune; en s'élévant, il avoit étendu ses désirs jusqu'à la place de son maître. Rapprochons les traits de sa politique ambitieuse. Peu importe de suivre les dates, pourvu qu'on connoisse les hommes et les chaînes des événemens.

Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes.

Séjan, devenu préfet des cohortes prétoriennes, jugea qu'il pouvoit tirer de grandes ressources de ce commandement militaire, peu considérable jusqu'alors. Sous prétexte d'établir la discipline, il rassembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laissoit dispersées dans Rome, où dans les villes du voisinage. Ainsi il eut à ses ordres une armée, d'autant plus propre à le servir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Ses crimes pour anéantir la famille impériale.

Quoique la famille impériale fût nombreuse, il osa entreprendre de s'élever sur ses ruines. Drusus, fils de l'empereur, qu'il haïssoit personnellement, tomba le premier sous ses coups. Il débaucha se femme, lui offrit de l'épouser, et lui fit espérer l'empire. Un poison lent finit les jours de ce prince. Après deux ans d'intervalle, Séjan demanda la veuve en mariage à Tibère. Ce monarque, sans se douter de son crime, la lui refusa avec douceur, ou plutôt lui représenta les inconvéniens d'une alliance trop disproportionnée. Trois fils de Germanicus, que la succession regardoit, et la ver-

tueuse Agrippine, leur mère, princesse fière et incapable de foiblesse, éprouvèrent à leur tour la scélératesse de Séjan. Espions apostés, pièges invincibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. C'étoit assez qu'ils appartinssent à Germanicus, pour n'être pas aimés de Tibère. L'empereur crut tout; il écrivit contre eux au sénat. Agrippine et son fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; son second fils fut enfermé dans une prison.

29. Son succès.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Celui-ci, plein d'une aveugle confiance à son égard, environné de ses espions, n'agissoit qu'au gré de ses désirs. Le ministre, disposant de tout, enchaînoit les uns par l'espérance, les autres par la crainte. On ne le distinguoit point du prince; on lui rendoit les mêmes honneurs. Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes: c'étoit de faire périr Tibère, et d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en étoit formé. Un avis secret ouvrit les yeux

Séjan conspire contre la vie de l'empereur.

de l'empereur sur cet étrange complot.

31. Manière adroite dont Tibère se défait de Séjan.

Sa politique se réveilla et le servit parfaitement. N'osant se déclarer d'abord ni employer la rigueur, il use d'artifices ; il comble Séjan de caresses ; il le fait nommer consul, et l'éloigne ainsi d'une manière honorable. Dés que le nouveau consul est à Rome, Tibère, par une conduite ambiguë, sonde les esprits, les tient en suspens : tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroidissent ses adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Peu-à-peu la vérité se dévoile ; on devine les intentions du despote ; et l'on cesse de s'attacher au ministre. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan ; on le condamne presque aussi-tôt, et on l'exécute.

Perfidie des amis de Séjan.

Un moment auparavant, sur le faux bruit répandu par Macron, que l'empereur associoit Séjan à la puissance tribunitienne, les sé-

nateurs avoient redoublé leurs flatteries et leurs hommages. Comme l'intérêt avilit les hommes ! Ceux qui s'étoient le plus servilement abaissés aux pieds de la fortune, insultèrent au malheur avec le plus d'arrogance. Jamais les faux amis de cour ne firent mieux connoître leur fourberie, ni le peuple sa légereté fougueuse. Le cadavre de Séjan fut couvert d'opprobre, ses statues brisées. On condamna ses enfans à mort, sa fille même, quoique dans l'âge le plus tendre.

Tibère se livre sans ménagemens à la cruauté.

Tibère trembla, et se tint caché, depuis le commencement de la scène, jusqu'à ce que la catastrophe l'eût rassuré. Le public se flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir, comme si elle eût été principalement dans le ministre. Mais l'empereur, donnant l'essor à son caractère, surpassa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main; *il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

Délations affreuses.

L'infâme métier de délateur s'accrédita tellement, que les membres du sénat n'en rougissoient point. Les faits rapportés par Tacite et par Suétone font frémir d'horreur. Un seul nous suffit. La mère de Fusius, ami de Séjan, femme très-âgée, subit le supplice pour avoir pleuré la mort de son fils. Ces meurtres juridiques se commettoient par sentence du sénat ; et c'étoit le comble de la tyrannie ; qu'un tribunal autrefois si auguste en fût l'instrument. Tibère à la fin se lassa d'attendre des procédures.

Massacre des gens suspects.

Il ordonna le massacre de tous ceux qui étoient détenus en prison pour l'affaire de Séjan. On vit des amas de cadavres inspirer la douleur la plus vive, sans qu'il fût permis de donner le moindre signe de douleur.

Il balance sur le choix de son successeur, et ne décide rien.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ses débauches, et s'efforçoit de dérober sa conduite aux yeux du public. Exempt de maladies, méprisant la médecine, il se moquoit de quiconque, parvenu à l'âge de trente ans, ne savoit pas gouverner lui-même sa santé. Cependant,

averti par la vieillesse, il pensa au choix d'un successeur. Des enfans de Germanicus, le cadet, Caïus restoit seul en vie. Agé de vingt-quatre ans, chéri du peuple en considération de son père, il se comportoit en courtisan flatteur et assidu. L'empereur ne l'aimoit point, démêloit le fond de son caractère pervers, et auroit voulu lui préférer Tibérius Gémellus, fils de Drusus, son petit-fils par le sang, au lieu que Caïus ne devoit ce titre qu'à l'adoption. Mais Gémellus n'avoit que dix-sept ans, et les désordres de sa mère Liville avoient rendu sa naissance fort suspecte. Tibère embarrassé laisse la décision au destin.

Caïus Caligula.

Caïus s'étoit attaché Macron, préfet des cohortes prétoriennes, qui se ménageoit un appui dans la faveur de ce jeune prince. L'empereur tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empresse de faire proclamer par les soldats celui dont il a épousé les intérêts. Le malade étant revenu de sa foiblesse, et la terreur glaçant les esprits, le préfet ordonne qu'on l'étouffe sous des matelats. Tibère mourut dans

37. Tibère est assassiné par Macron.

la soixante et dix-huitième année de son âge, et la vingt-troisième de son règne, si abhorré que le peuple fut sur le point d'insulter à son cadavre. Les traits de sagesse, de générosité, de justice, épars dans son règne, n'ont pas rendu sa mémoire moins odieuse, parce que la méchanceté et la fourberie dominèrent dans sa conduite, et qu'avec beaucoup de génie il n'avoit qu'un mauvais cœur. Velleïus Paterculus, son contemporain, l'a cependant comblé d'éloges. Un courtisan de Tibère et de Séjan pouvoit-il en écrire l'histoire.

Loué par Velleïus Paterculus.

L'ame des grands s'avilit, quand le peuple cesse d'élire les magistrats

Je finirai cet article par une observation importante de Montesquieu. « Auguste avoit ôté au peuple la puissance de faire des lois, » et celle de juger les crimes publics ; mais il lui avoit laissé, » ou du moins avoit paru lui laisser celle d'élire les magistrats. » Tibère qui craignoit les assemblées d'un peuple si nombreux, » lui ôta encore ce privilège, et le » donna au sénat, c'est-à-dire, à » lui-même. On ne sauroit croire » combien cette décadence du pou-

» voir du peuple avilit l'ame des
» grands. Lorsque le peuple dis-
» posoit des dignités, les magis-
» trats qui les briguoient faisoient
» bien des bassesses, mais elles
» étoient jointes à une certaine
» magnificence qui les cachoit, soit
» qu'ils donnassent des jeux ou
» de certains repas au peuple,
» soit qu'ils lui distribuassent de
» l'argent ou des grains : quoique
» le motif fût bas, le moyen avoit
» quelque chose de noble, parce
» qu'il convient toujours à un
» grand homme d'obtenir par des
» libéralités la faveur du peuple.
» Mais lorsque le peuple n'eut plus
» rien à donner, et que le prince
» au nom du sénat, disposa de
» tous les emplois, on les deman-
» da, et on les obtint par des
» voies indignes ; la flatterie, l'in-
» fâmie, les crimes furent des arts
» nécessaires pour y parvenir. «
On pourroit dire avec plus de sensibilité, que l'ame des nobles s'avilit, dès qu'ils eurent besoin d'être courtisans pour devenir quelque chose.

CAÏUS, surnommé CALIGULA

37. Caligula est d'abord chéri ; quoiqu'indigne.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Le vœu public le plaça, en quelque manière, sur le trône et le sénat n'eut que du plaisir à casser le testament de Tibère, qui lui associoit Tibérius, son petit-fils. Mais le sang ne donne pas le mérite : il est même rare que la gloire des grands hommes ne soit pas flétrie par leurs enfans. Caligula, souple avant son élévation, devint un monstre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet ni de pire maître.

Il fait quelques actions de bon prince

Il montra cependant des vertus au commencement de son règne. Il rappela les exilés, supprima les délations, rétablit les droits des magistrats et du peuple ; il permit la lecture des ouvrages libres, qu'on avoit proscrits ; il rejeta un mémoire sur quelque complot, vrai ou supposé, et répondit avec noblesse

que, n'ayant rien fait pour s'attirer la haine, il ne pouvoit croire de semblables accusations. La crainte d'un rival l'engageoit, sans doute, à se contrefaire. Attentif aux moyens de captiver et d'éblouir le peuple, il rappela les pantomimes, bannis par Tibère : il dissipa en jeux, en spectacles, en folles profusions, des sommes immenses, que Suétone fait monter à près de trois cents millions de sesterces. Cetteprodigalité, quand il n'auroit pas eu lui-même la fureur des spectacles, annonçoit un mauvais gouvernement.

Mais il prodigue tout pour flatter le peuple.

Bientôt tout change de face. Lois, mœurs, humanité, raison, tout est foulé aux pieds. Caligula se baigne dans le sang. Il commence par le meurtre de Tibérius et de Macron ; il se fait un plaisir de ses cruautés. Incestes avec ses sœurs, adultères avec toutes les femmes de nom, il ne rougit d'aucun excès ; il rougit seulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naissance étoit obscure ; et il veut que sa mère Aggrippine soit née d'Auguste et de Julie, fille d'Auguste, c'est-à-dire, d'un inceste abomina-

Il devient un monstre de tyrannie.

Sa démence.

ble qu'il suppose un titre d'honneur. Il joue le personnage de tous les dieux, se faisant adorer, tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, etc. Enfin, par un délire sans exemple, l'empereur traite son cheval en favori ; et pense à l'élever au consulat.

Ce qu'on doit penser des faits rapportés par Suétone.

Ces faits accumulés par Suétone, écrivain peu judicieux, supposent une démence manifeste ; et l'on n'imagine point comment les Romains pouvoient obéir à un fou si enragé. Le détail de ses dépenses, de ses rapines, de ses vexations tyranniques, passe toute vraisemblance. Ce sont, ou des traits de folie, qui n'intéressent pas un esprit sensé, ou des excès incroyables qui sortent de la sphère des choses humaines.

Traits de cruauté.

Toute la cruauté possible est renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il se sente mourir.* — *Plût à Dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui pût être coupée d'un seul coup!* — Un jour éclatant de rire devant les consuls : *Je pensois*, leur dit-il,

que d'un clin d'œil, je puis vous faire égorger tous deux.

39. Expéditions militaires ridicules.

Aussi lâche que sanguinaire, Caligula prend fantaisie de paroître à la tête des armées, et donne une farce dont les historiens exagèrent peut-être le ridicule. On le voit se transporter sur les bords du Rhin, comme pour quelque grand exploit; faire cacher dans un bois un détachement de sa garde; le surprendre, en supposant que ce sont les ennemis; dresser ensuite des trophées et chanter victoire. On le voit passer vers l'Océan du côté de la Grande-Bretagne, dont il médite la conquête: il range son armée en bataille sur la côte; donne le signal, sans avoir personne à combattre; il fait ramasser des coquillages à ses soldats; et fier de ces dépouilles de l'Océan, il revient à Rome pour recevoir l'honneur du triomphe.

41. Meurtre de Caligula.

Quelque avilis que fussent les Romains dans la servitude, il étoit impossible qu'une tyrannie affreuse, exercée par un extravagant, ne fît pas éclorre des conspirations. Chéréa, tribun d'une co-

horte prétorienne, délivra Rome de ce monstre ; sans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut assassiné à la fin de la quatrième année de son règne. Un imbécille va lui succéder ; et par conséquent il faut s'attendre à des scènes déplorables.

Observations sur les historiens de Caligula.

La partie des annales de Tacite, contenant le règne de Caligula, est malheureusement perdue pour nous. Rien ne peut suppléer au pinceau de cet historien philosophe, qui connoissoit si bien les hommes et les cours, et qui intéresse la raison jusques dans les moindres détails. On ne trouve guère ailleurs qu'un tas d'inutilités, ou même de puérilités insipides et dégoûtantes, dont les écrivains modernes n'auroient pas dû grossir leurs ouvrages.

CLAUDE.

CLAUDE.

CHÉRÉA et les sénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république : ils firent d'abord quelques démarches hardies, jusqu'à condamner la mémoire des Césars. Les soldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puissance militaire. Claude, frère de Germanicus et oncle de Caligula, loin d'aspirer à l'empire, tremblant de frayeur, ne pensoit qu'à sauver sa vie, et se cachoit dans un coin. Par hasard un soldat l'aperçoit, et le proclame ; d'autres arrivent ; on l'emmène malgré lui, on lui prête serment de fidélité. Il promet quinze mille sesterces par tête aux prétoriens, des récompenses proportionnées aux officiers ; et se trouve le maître de l'état, lorsqu'à peine il est revenu de son épouvante et de sa surprise. Le sénat est forcé de le reconnoître, Chéréa est mis à mort, toute espérance de liberté tombe avec sa tête.

41. Les soldats proclament Claude qui tremblait d'être tué.

Claude incapable de régner.

Agé de plus de cinquante ans, Claude étoit encore dans une espèce d'enfance. Esprit foible, hébété par une éducation dure, incapable de tout, *homme ébauché*, comme l'appeloit sa mère Antonia; son ris niais, sa contenance embarrassée, ses manières basses, annonçoient l'ineptie et la sottise. C'est ce qui lui avoit attiré l'aversion de ses parens, malheur qui augmenta sans doute les défauts de la nature. Auguste seul avoit eu pour lui de la bonté, sans pouvoir l'employer à rien. Auroit-on imaginé que la fortune le placeroit un jour sur le trône même d'Auguste ?

Sa bonté produit du bien au commencement.

En succédant à un Caligula, Claude, naturellement doux, pouvoit du moins se faire aimer. Il y réussit dans les commencemens, par une conduite tout opposée à celle de son prédécesseur. Il brûla deux mémoires intitulés, l'*épée* et le *poignard*, où ce monstre avoit écrit les noms de ceux qu'il destinoit au supplice. Il abolit les étrennes, moyen bas et odieux d'extorsions. Il défendit à quiconque avoit des parens, de le nom-

Étrennes abolies.

Défense de faire l'héritier l'empereur.

mer héritier; autre moyen par lequel les princes ne rougissoient pas de s'enrichir. La clémence, l'humanité, parurent susceder à la barbarie; mais il falloit se défier de la foiblesse d'une tête susceptible de toutes les impressions, et qui feroit indifféremment le bien ou le mal, selon qu'elle seroit gouvernée par de bons ou de mauvais conseils.

Il est bientôt l'esclave de Messaline et des affranchis.

Une femme, l'opprobre de son sexe, Messaline, épouse de l'empereur, partagea toute sa confiance avec des valets sans honneurs, avec un Narcisse, un Pallas, et d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guère à sentir combien l'autorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout; disposèrent des actions, et en quelque sorte de la personne de leur maître; ouvrirent et fermèrent sa porte à qui ils voulurent; dictèrent ou changèrent ses ordonnances; régnèrent enfin sous son nom; et Messaline se servit d'eux pour exécuter ses exécrables projets.

42. Comment Massaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu séduire

Cette infâme princesse avoit de la passion pour Silanus, son beau-père. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerte les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entre tout effaré dans la chambre de l'empereur, et lui dit qu'il a vu en songe Silanus le poignarder. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe. A l'instant paroît Silanus qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude, dont l'imagination étoit frappée, croit voir un assassin, et le fait tuer sur le champ. Par ce trait, qu'on juge des autres.

Conspiration découverte et punie au gré des affranchis.

Il se forma une conspiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une manière si révoltante. Camille, gouverneur de Dalmatie, prit les armes, et même le titre d'empereur. Mais ses soldats l'abandonnèrent, et un d'eux le poignarda. Tandis que l'on faisoit des recherches rigoureuses contre ses complices, Messaline et les valets saisirent l'occasion de satisfaire leur haine, ou leur rapacité. Claude jugea lui-même les accusés dans le

sénat. Ses affranchis y prirent séance, mais Narcisse reçut du moins une leçon. Un affranchi de Camille, à qui il demanda ce qu'il auroit fait, si son maître étoit devenu empereur, répondit fort à propos : *Je me serois tenu derrière lui, sans ouvrir la bouche.* Malheureusement, les vérités s'émoussent contre l'insolence de la fortune.

Narcisse dans le sénat.

C'est alors que la célèbre Arria donna des preuves singulières de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, et ne pouvoit éviter la mort. Arria l'exhorte à prévenir le supplice. Le voyant irrésolu, elle se plonge un poignard dans le sein, le retire, le lui présente en disant : *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari se tue à l'exemple de sa femme.

Mort d'Arria et de Pétus.

43. Expédition dans la Grande-Bretagne.

On n'auroit pas cru possible que Claude formât des projets d'ambition et de conquête. Cependant il entreprit de subjuguer la Grande-Bretagne, que César, suivant l'expression de Tacite, sembloit avoir montrée plutôt que donnée aux Romains. Les Gaules étant soumises, cette conquête n'offroit

plus les mêmes difficultés. Mais une île éloignée, inculte, pauvre, remplie de sauvages, devoit-elle attirer les armes d'une puissance, déjà surchargée du nombre et de la grandeur de ses provinces ? Plautius eut ordre de commencer l'expédition. Les soldats se mutinèrent, disant qu'ils ne vouloient point aller combattre au-delà du monde. Narcisse parut pour appaiser la révolte. Les mutins le renvoyèrent avec insulte *aux Saturnales* (1), lui rappelant ainsi son ancienne servitude ; et l'on aima mieux obéir au général, que d'écouter un valet.

Narcisse insulté par les troupes

Les premiers succès de Plautius encouragèrent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée ; il passa en Bretagne, y resta seize jours, prit quelques forteresses, et triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduisit en province romaine une partie considérable de l'île du côté de la Tamise. La Mauritanie avoit

La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie.

(1) A la fête des Saturnales, les esclaves jouissoient à Rome d'une grande liberté chez leurs maîtres.

eu depuis peu le même sort. Ces accroissemens de l'empire en hâtoient la décadence.

Aux exploits militaires dont il se glorifioit, Claude fit succéder les soins du ministère civil, et prit la qualité de censeur. Plusieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ses travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve des réglemens sages, qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

Claude fait des ordonnances ridicules, et quelques-unes de bonnes.

Les avocats faisoient d'une profession honorable; un infâme métier; ils vendoient leur plume et leur langue à l'injustice, à la calomnie, et à quiconque vouloit payer l'abus des talens. Silius, désigné consul, s'éleva contre ce brigandage. « On multiplie, dit-» il, les accusations, les haines, » les injures, afin de s'enrichir par » la chicane, comme les méde-» cins par les maladies. Il n'y aura » plus tant de procès, s'ils ne rap-» portent rien à personne. » Les avocats répondirent qu'ils négli-

Il règle le payement des avocats.

geoient leurs affaires pour celles d'autrui ; que l'éloquence étoit une voie de fortune très-honorable ; que si on retranchoit le fruit des études, les études tomberoient infailliblement. L'empereur défendit aux avocats de recevoir plus de dix mille sesterces.

Si cette profession pouvoit alors être gratuite.

Ce n'étoit plus le tems où les motifs de gloire ; de bien public, où l'espérance de s'élever aux honneurs, excitoient seuls à fournir cette carrière. Il falloit fermer le barreau, si l'on ne vouloit pas permettre qu'il procurât des avantages à ceux qui manquoient de fortune ou de générosité. Mais il falloit aussi que la réputation des avocats, parmi lesquels se trouvoient toujours des sénateurs, les mît à couvert de tout soupçon de bassesse. L'ancienne règle fut rétablie par Trajan.

Les étrangers admis parmi les citoyens et dans le sénat.

L'empereur décida une autre affaire plus intéressante pour l'état. La Gaule cisalpine et la narbonnoise jouissoient de tous les privilèges attachés au titre de citoyen romain. Ce titre avoit passé aux chefs du reste des Gaules, après la conquête de César ; mais sans le droit d'en-

trer au sénat, droit qu'ils demandoient avec ardeur. Ils l'obtinrent, malgré les plus fortes représentations; et Claude prétendit augmenter les forces de l'empire, en permettant que des étrangers y parvinssent aux premiers honneurs; ce qui dans la suite n'eut point de bornes.

« Il arriva, dit Bossuet, que tous » les sujets de l'empire se crurent » Romains. Les honneurs du peuple victorieux peu-à-peu se communiquèrent aux peuples vaincus : le sénat leur fut ouvert, » et ils pouvoient aspirer jusqu'à » l'empire. Ainsi, par la clémence » romaine, toutes les nations n'étoient plus qu'une seule nation, » et Rome fut regardée comme la » commune patrie. » On pourroit dire au contraire qu'il n'y eut plus de Romains, quand tous le furent; que ce mélange de toutes les nations anéantit la nation dominante; que Rome cessa d'être une patrie, dès que la plupart de ses citoyens devoient lui en préférer une autre; et que ce fut là une des principales causes de sa ruine.

Si ce fut un bien ou un mal,

Ce malheur paroîtra inévitable, Peu de

Romains parmi une infinité de citoyens.

si l'on réfléchit que même dans Rome, il ne restoit presque plus de vrai Romain. Le dénombrement fait par Claude présente près de sept millions de citoyens, nombre infiniment supérieur à ce que l'on avoit vu dans le tems où la république subjuguoit toutes les nations.

48. Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache.

Tandis que l'empereur s'occupoit ou sembloit s'occuper du gouvernement ; sa femme, maîtresse absolue de son esprit, se livroit publiquement aux débauches les plus honteuses, et rassasiée de plaisirs, s'en faisoit un de l'infâmie. Amoureuse de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une épouse de la plus haute naissance. C'étoit peu : elle l'épousa solemnellement, pendant un voyage de Claude à Ostie. Fait incroyable, si tous les historiens ne l'attestoient. Le stupide empereur en fut informé par ses affranchis, jusqu'alors ministres des empoisonnemens et des autres forfaits de Messaline, mais qu'elle avoit eu l'imprudence d'irriter.

Elle est mise à mort.

A cette nouvelle, interdit, tremblant, il s'écrie : *Suis-je encore empereur ?* On le rassure. Silius,

le pantomime Mnester, et plusieurs autres complices des impudicités de sa femme, sont mis à mort. Elle se préparoit à le fléchir ; elle en seroit probablement venue à bout, si Narcisse n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni tristesse ; et apprit qu'elle ne vivoit plus, sans demander même la manière dont elle étoit morte.

Il avoit déjà épousé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ses maîtres, le décidèrent à un quatrième mariage. Agrippine, sa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le crédit de Pallas, un de ses amans ; autre Messaline, d'une conduite moins scandaleuse, mais d'une ambition aussi violente et aussi criminelle que la première. La parenté donnoit quelque scrupule à Claude. Un courtisan le rassura bientôt, en faisant approuver cette alliance par le sénat. Quelques sénateurs portèrent la flatterie jusqu'à dire qu'il falloit y contraindre l'empereur, en cas de refus. Personne n'ignoroit cependant qu'il usoit avec Agrippine de tous

Claude épouse sa nièce Agrippine, et le sénat approuve ce mariage.

les droits du mariage. On fit un décret pour permettre aux oncles de se marier avec les filles de leurs frères. Peut-être, dans un autre cas, auroit-on permis aux frères d'épouser leurs sœurs, tant on plioit facilement les lois au gré de la cour. Il n'y eut qu'un ou deux hommes qui profitassent de la permission ; sans doute, parce que les mœurs conservent toujours un certain empire chez les peuples même les plus corrompus ; ou parce que de tels mariages doivent être nécessairement rares, quand même ils seroient permis.

Ambition d'Agrippine ; comment elle procure l'empire à Néron.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer, et de procurer l'empire au jeune Domitius, son fils. Exils, poisons, meurtres, toutes les ressources du crime, la délivrèrent des personnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria son fils avec Octavie, fille de l'empereur ; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frère d'Octavie. Sénèque, célèbre par son esprit et par son étalage de philosophie, avoit été exilé, comme coupable d'adultère avec une princesse. Le jugeant utile

Sénèque et Burrhus à la cour.

à Néron, (c'étoit le nouveau nom de Domitius,) elle obtint son rappel, pour suppléer à la mauvaise éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes prétoriennes, Burrhus, brave et vertueux capitaine, qu'elle savoit être capable de reconnoissance. En un mot, Claude qui ne voyoit que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut. Elle craignit que Domitia, sœur de son premier mari, ne balançât son autorité auprès de Néron. Domitia fut accusée de magie, et condamnée à mort pour un crime chimérique.

Domitia condamnée pour magie.

54. L'empereur empoisonné par sa femme.

Cependant l'empereur prêta l'oreille à Narcisse, alors ennemi d'Agrippine qui donnoit toute sa faveur à Pallas. Il témoigna se repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus, il lâcha quelque parole menaçante contre son épouse. Celle-ci en prévint les suites. Non-contente d'éloigner Narcisse de la cour, elle employa les talens de la fameuse Locuste, pour empoisonner son mari. Claude mourut âgé de soixante-trois ans.

Ses intendans, simples chevaliers ou mêmes affranchis, dont la com-

Il avoit livré les

provinces aux financiers.

mission étoit de lever ses revenus dans les provinces, avoient été revêtus de toute l'autorité des magistrats, et leurs jugemens déclarés aussi respectables que ceux de l'empereur. Ainsi les provinces étoient livrées aux injustices des financiers.

Honneurs rendus à Pallas, affranchi.

Le sénat, par un décret, honora Pallas des ornemens de la preture, pria l'empereur de lui faire porter un anneau d'or, lui décerna une gratification de quinze millions de sesterces pour récompense de ses services. L'affranchi refusa la somme. On afficha un nouveau décret en son honneur, où il étoit peint comme faisant revivre les anciennes mœurs, lui dont les richesses étoient immenses. Le despotisme avoit-il plus dégradé les ames en Asie ?

Rhadamiste, roi d'Armenie par sescrimes.

On vit sous ce règne un Mithridate, roi d'Arménie, détrôné et mis à mort, par Rhadamiste son neveu, son beau-frère, son gendre. Les crimes de l'ambition, si communs dans tout l'orient, n'attirent point la curiosité, parce que des peuples esclaves ou barbares intéressent peu l'esprit humain. Mais

Rome inondée de crimes, en proie à toutes les horreurs de la tyrannie, maîtresse du monde et réduite au dernier avilissement, est un spectacle des plus propres à exciter la réflexion. Rome avilie.

On a vu la corruption naître par degrés. Que de forfaits n'avoit-elle pas produits dans la république ? Cependant les Romains conservoient alors quelques restes de grandeur d'ame : même en se vendant aux ambitieux, ils montroient la fierté et le courage de leurs ancêtres. Maintenant on les voit traîner lâchement leurs fers, et encenser jusqu'aux vices infâmes de ceux qui les oppriment. Ainsi la perte des mœurs conduit à la servitude ; ainsi la servitude achève d'anéantir les mœurs. Progrès de cet avilissement.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Néron au trône, jusqu'à la guerre de Bretagne.

34. Apothéose ridicule de Claude.

LA mort de Claude fut un secret, jusqu'à ce qu'Agrippine eut pris les mesures qu'exigeoient les circonstanees. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes, et le sénat suivi leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince stupide, qui venoit de finir ses jours par le poison. Néron prononça son oraison funèbre, où il exalta sa prudence et sa sagesse. Cet éloge fit rire l'assemblée, quoique dans la bouche de l'empereur. Sénèque, auteur de l'ouvrage, composa lui-même une satire contre la divinité de Claude. Comment avoit-il eu le front de faire débiter à son élève des fausseté ridicules? Jusqu'alors

Sénèque y avoit contribué, et s'en moque.

les empereurs avoient montré plus ou moins de talent pour la parole et la composition. Néron, qui n'étoit que dans sa dix-septième année, se portoit à tout autre genre d'exercices, ou plutôt d'amusemens. Ses penchans, encore déguisés, n'avoient rien que de frivole, et même de vicieux. Ennemi du travail, il dut sa première réputation à deux hommes qui travaillèrent pour lui.

Burrhus et Sénèque, intimement unis, firent en son nom d'excellentes choses. Les tribunaux reprirent leur autorité, le despotisme cessa pour un tems d'alarmer les citoyens; un discours plein de sagesse, prononcé au sénat par le prince, gravé ensuite sur des tables d'argent, annonça le bonheur public; quelques paroles touchantes de Néron charmèrent les cœurs. *Je voudrois ne savoir pas écrire*, dit-il, *avant que de signer un arrêt de mort.* Un autre jour, le sénat lui témoignant sa reconnoissance, il répondit : *J'y compte, quand je la mériterai.* Avec de bonnes leçons, rien n'est si facile aux souverains, que d'éblouir par de belles

Néron commence bien, parce que Sénèque et Burrhus gouvernent pour lui.

apparences ; mais on n'en devient que plus malheureux , lorsqu'on est détrompé par les effets.

Les commencemens du règne en imposoient.

Nous venons de voir des règnes détestables , commencés d'une manière avantageuse pour l'état. Il semble que les princes cherchoient d'abord à inspirer la confiance , afin d'endormir les sujets sous le joug de la tyrannie. Le nouveau règne ne sera pas moins horrible , parce que les ministres qui firent le bien au commencement , ne purent en inspirer le goût à leur maître , que tout entraînoit au mal.

55. Néron corrompu veut se défaire de Britannicus.

Déjà Néron , corrompu par les flatteurs , dédaignoit sa femme , pour se livrer à une affranchie. Sénèque et Burrhus ne génoient point sa passion , de peur que la résistance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuse de n'avoir plus le même pouvoir , saisit cette occasion d'éclater. Elle menaça même son fils de se déclarer en faveur de Britannicus , qu'elle lui avoit sacrifié , et qui , âgé de treize ou quatorze ans , pouvoit être bientôt un redoutable rival.

Il l'empoisonne, et maltraite Agrippine.

Néron cesse alors de se contraindre. Un crime affreux ne l'étonne point. Il fait empoisonner le jeune prince dans un repas, en sa présence, en présence de sa mère. Il distribue les dépouilles du mort à Burrhus, à Sénèque, aux principaux de la cour, apparemment pour acheter leurs suffrages. Il déclare par un édit, que, n'ayant plus de frère, il met toutes ses espérances dans la république. Agrippine s'emporte : on la chasse du palais. Accusée de trahison, elle se justifie, et reprend une apparence de crédit qui l'appaise.

Ses courses nocturnes.

Après un crime si noir exécuté de sang-froid, Néron foula aux pieds toute bienséance, jusqu'à courir les rues déguisé pendant la nuit, avec de jeunes débauchés ; insultant les uns, volant les autres, s'exposant à mille outrages, recevant des coups sans être connu, et s'applaudissant de ses bassesses. Le Sénateur Montanus l'ayant maltraité rudement, dans une de ces courses nocturnes, apprit que c'étoit l'empereur, et eut l'imprudence de lui écrire une lettre d'excuses. Il reçut deux mots

pour réponse : *Quoi, un homme qui a frappé Neron vit encore !* Le seul parti à prendre fut de se tuer lui-meme.

Le gouvernement se soutient ; mais ne peut se soutenir long-tems

Les affaires publiques, entre les mains de deux ministres éclairés, se ressentoient peu de ces désordres du prince. Plusieurs impôts furent abolis ; une ordonnance équitable réprima les concussions des publicains. Il n'en falloit pas tant pour charmer le peuple, qui borne ses vues au présent, et ne pénètre point l'avenir. Mais le meurtre de Britannicus, les débauches et les folies de Néron, annonçoient toutes les horreurs de la tyrannie. Ni Sénèque, ni Burrhus ne pouvoient conserver long-tems sa confiance. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Poppée inspire à Néron le parricide.

Poppée brilloit dans Rome par sa figure, ses graces, son esprit, ses richesses ; femme admirable si elle avoit été vertueuse. Othon, homme de plaisirs, sans principes et sans mœurs, l'avoit débauchée à son mari ; il l'avoit ensuite épousée. L'empereur en devint éperdûment amoureux. Elle aspira

bientôt à son lit. Prévoyant qu'Agrippine ne souffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle résolut de perdre Agrippine même, et la peignit des plus noires couleurs. Elle excita contre cette altière princesse la jalousie de son fils; lui disant que sa mère possédoit l'empire; que pour lui, il n'avoit pas la liberté. Enfin elle l'entraîna au parricide.

59. Néron fait assassiner sa mère Agrippine.

Comme ni le fer, ni le poison ne paroissoient convenables pour ce crime, qu'il importoit d'ensevelir dans les ténèbres; un détestable affranchi proposa l'expédient d'un vaisseau, construit de manière, qu'une partie pût se démonter tout-à-coup en pleine mer, et couler à fond. Rien ne parut mieux imaginé; car qui soupçonneroit de l'artifice dans un naufrage? Néron feignit, pour attirer sa mère dans le piège, un retour de tendresse dont elle fut aisément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monta sur le vaisseau. La machine joua mal, ne l'écrasa point comme on l'avoit cru; et tandis que les gens de sa suite périssoient, elle gagna le rivage.

Artifice pour ce meurtre.

Burrhus et Sénèque consultés.

A cette nouvelle, l'empereur est consterné. Il s'imagine déjà voir sa mère armer contre lui et les soldats et le peuple. Il mande Burrhus et Sénèque. Ces ministres, qu'on soupçonne de n'avoir pas ignoré le premier projet, hésitent d'abord, mais, soit lâcheté honteuse, soit odieuse politique, ils finissent par entrer dans les sentimens du prince. On ordonne un parricide; l'affranchi Anicet se charge avec empressement de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins : *Frappe ce ventre, qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups. Tant de crimes qu'elle avoit commis pour la fortune de son fils, ou plutôt pour régner avec lui; c'est lui-même qui les punit par un crime atroce!

Ils calment les remords de l'empereur.

Peu de scélérats ont l'ame assez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même, et la terreur jointe aux cris de la conscience le réduisit presque au désespoir. Mais la flatterie sut dissiper ces orages. Burrhus le rassura, en lui mettant sous les yeux le dévouement des prétoriens. Sénèque lui composa une apologie,

où il chargeoit Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple et les troupes, firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes et de sacrifices.

Signes suspects de la colère céleste.

On observa cependant comme des signes de la colère céleste divers phénomènes, éclipse, tonnerre; auxquels les dieux avoient si peu de part, dit Tacite, que Néron jouit encore plusieurs années de l'empire, en continuant ses crimes. Les secrets de la providence sont impénétrables. On ne peut les lire dans des événemens naturels, que chacun interprète comme il lui plaît. Dieu punira ou récompensera un jour; c'est tout ce qu'il nous importe de savoir: la superstition veut deviner, et se trompe.

Néron se livre à des amusemens ridicules.

Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, il se livra sans retenue à ses penchans. On le vit ne s'occuper que des chars, de chevaux, de musique, de comédie, se donner en spectacle, d'abord à ses courtisans, ensuite au peuple, comme un cocher ou un histrion; payer une

compagnie nombreuse, uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules. Ses plus nobles amusemens furent de composer quelques méchans vers, que des poëtes ignobles rajustoient à leur façon ; ou de rassembler de prétendus philosophes qui le divertissoient par leurs disputes.

Jeux néroniens. Pendant son quatrième consulat, (car les empereurs avoient toujours pris de tems en tems le titre de consuls, quelquefois pour peu de mois,) il institua des jeux à la grecque, et les appela *néroniens*. On devoit les célébrer tous les cinq ans. Il disputa contre les premiers de Rome le prix de la poësie et de l'éloquence. Quand il auroit eu pour concurrens des Cicérons et des Virgiles, ce prix ne pouvoit lui échapper.

Pantomimes. Les pantomimes furent bientôt en considération, et leur art se perfectionna jusqu'au prodige. On raconte qu'un philosophe, frappé du jeu d'un de ces acteurs muets, s'écria : *Je t'entends, tu parles avec les mains.*

Goût dépravé des Romains Nous observerons que, si les Romains avoient toujours eu la passion des spectacles, sans goût pour

pour les spectacles vraiment dignes d'un peuple poli, cette passion et ce mauvais goût devoient s'augmenter, dès qu'on cessoit de prendre part aux affaires publiques, dès qu'on se livroit aux caprices d'une cour. La bonne tragédie étoit inconnue. Jamais Térence n'avoit pu vaincre l'ascendant des baladins. Les gladiateurs l'emportèrent toujours sur les poëtes. Du moins les pantomimes n'ensanglantoient point la scène : mais ils outrageoient souvent les mœurs.

CHAPITRE II.

Guerre de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, jusqu'à la première conspiration.

PLUS les princes s'amusent, plus les peuples souffrent d'ordinaire. Un gouvernement tyrannique opprimoit la Grande-Bretagne. On s'y plaignoit et des rigueurs militaires et des vexations de finances. L'esprit de révolte se répandoit avec chaleur parmi une nation indomptable, qui ne cédoit qu'à la

Révolte dans la Grande-Bretagne.

force, et rongeoit son frein en murmurant. Suétonius Paulinus, général célèbre, nouvellement arrivé dans le pays, ignorant l'état des choses, entreprit la conquête de l'île de Mona (Anglesey,) dont les Druides avoient fait le centre du fanatisme. Il réussit, malgré l'étonnement qu'inspirèrent d'abord aux Romains ces prêtres terribles, courant çà et là comme des furies, avec des femmes hideuses armées de torches, et remplissant l'air de leurs imprécations. Après la défaite des barbares, il fit couper les bois sacrés, où les Druides versoient religieusement le sang humain sur les autels.

Conquête de l'île de Mona.

61. Suétonius défait la reine Boadicée.

Suétonius, victorieux à Mona, ne se doutoit point de ce qui se passoit derrière lui. Les Bretons avoient pris les armes, sous les étendards de la reine Boadicée, héroïne supérieure à toute espèce de périls. Ils avoient forcé des places, et égorgé une multitude de Romains. Le général se hâte d'aller au secours : il est contraint d'abandonner Londres; mais ayant formé un corps de dix mille hom-

mes, il prend un poste si avantageux, que les ennemis, quoique infiniment supérieurs en nombre, sont défaits dans une grande bataille. Il en périt, dit-on, quatre-vingt mille. Boadicée se donna la mort pour ne pas survivre au malheur de sa nation.

Rappel de ce général

Traversé par la jalousie de l'intendant, Suétonius ne recueillit point les avantages de la victoire. Néron envoya un affranchi nommé Polyctète pour examiner sa conduite. Le faste et l'insolence de l'envoyé excitèrent le mépris des Bretons mêmes, qui virent avec étonnement un valet commander à un général vainqueur. Celui-ci fut rappelé, et ses successeurs eurent grand soin d'éviter la guerre, se faisant honneur d'une tranquillité qui venoit de leur mollesse. Ils se mettoient ainsi à couvert du côté de la cour; mais les affaires n'en alloient pas mieux.

Quatre cents esclaves punis de mort, parce qu'un

Quelques affaires de Rome méritent plus d'attention. Le préfet de la ville ayant été assassiné par un de ses esclaves, on délibéra si tous les autres esclaves, au

d'eux à tué son maître.

nombre de quatre cents, seroient envoyés au supplice, selon l'usage barbare établi anciennement. Le peuple s'y opposoit par ses clameurs, une partie du sénat en jugeoit comme le peuple; mais le jurisconsulte Cassius soutint fortement l'ancienne coutume. « On » objecte, dit-il, que les innocens » périront; c'est ce qui arrive » quand des troupes sont déci- » mées pour avoir fui : les braves » tirent au sort avec les coupa- » bles. Tout exemple pareil de » sévérité a quelque chose d'in- » juste; néanmoins le bien public » compense le mal des particu- » liers. » L'avis sanguinaire l'emporta sur l'humanité.

Combien la jurisprudence étoit bannie en ce point.

C'est ainsi que des barbaries consacrées par le tems, sont quelquefois soutenues par ceux qui devroient en mieux connoître l'injustice. Il falloit donc pour le bien public, que des milliers de têtes répondissent de la sûreté d'une seule, et que le crime d'un seul fût puni par la mort de tous! Sans doute les esclaves n'étoient pas comptés parmi les hommes. Cependant la loi Pétronia défendit

de les exposer aux bêtes, sans la permission du magistrat : loi propre à consoler de tant d'horreurs, supposé que les magistrats fussent humains. Pouvoient-ils l'être sous un tyran, et avec des préjugés de tyrannie ?

Crime de lese-majesté renouvelé.

A l'occasion de quelques satires, Néron fait revivre le crime de lèse-majesté. Antistius, préteur, eût été puni de mort pour ce sujet, si Thraséa n'avoit eu le courage d'opiner seulement à l'exil. Veïenton, autre personnage distingué, fut banni de même, et ses écrits condamnés au feu. La défense de les lire les fit rechercher : on les oublia, dès que le péril ne subsista plus. C'est le sort de plusieurs ouvrages pareils.

62. Mort de Burrhus, et retraite de Sénèque.

Il n'y avoit que Burrhus et Sénèque, dont les avis, malgré leur complaisance quelquefois honteuse, pussent modérer la tyrannie de Néron. Malheureusement le premier mourut ; et son maître fut soupçonné d'avoir avancé sa mort. Le second, se voyant près d'une disgrace, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens im-

menses qu'il possédoit. Néron refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance et de tendresse; et en paroissant le regretter, se réjouit de le voir loin de la cour. Les ouvrages de Sénèque respirent un stoïcisme imposant, qu'il est impossible de concilier avec son opulence et son luxe. Nous le verrons mourir avec courage; les foiblesses de sa vie n'en sont que plus surprenantes.

Meurtre d'Octavie et autres crimes de Néron.

Tigellinus, nouveau préfet de la garde, scélérat digne de Néron, devint le ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non-seulement répudiée, mais exilée, mais égorgée; et sa tête fut, pour ainsi dire, le présent de noces de Poppée, son infâme rivale. Le comble de l'infâmie, c'est qu'afin de lui supposer un crime, l'affranchi Anicet l'accusa d'adultère avec lui-même: il ne pouvoit mieux faire sa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie, on rendit aux dieux de solennelles actions de graces, cérémonie qui suivoit toujours les meurtres célèbres. Néron se jouoit ainsi des dieux et du genre humain.

Ses débauches égaloient sa cruauté. Dans une fête que lui donna Tigellinus, il se maria comme femme à un certain Pythagoras; dans une autre occasion, il épousa pour femme un eunuque. Ces horreurs ne devroient pas souiller l'histoire, si elles n'apprenoient à quel point l'abus du pouvoir, et l'ivresse des passions, peuvent dégrader un souverain; si elles n'apprenoient du moins qu'il s'expose à des diffamations incroyables, en foulant aux pieds les lois de la société et de la nature. Débauches affreuses.

On lui attribua un incendie qui consuma plus des deux tiers de Rome; on publia qu'il l'avoit considéré avec plaisir du haut d'une tour, chantant un poëme sur l'embrâsement de Troie. La haine inventa vraisemblablement ces bruits; car que ne pouvoit-elle pas attribuer à Néron? Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites et tortueuses; il la fit reconstruire plus belle et moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or et de pierres précieuses, et renfermant dans Incendie de Rome.

Nouveau palais de Néron.

son enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé : *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme.* Un grand homme n'auroit pas eu besoin de ce logement.

Projet de canal, ruineux et impossible

Plein d'idées extravagantes, il entreprit un canal navigable depuis le lac Averne jusqu'à l'embouchure du Tibre, à travers des terres arides et des rochers sans eau, dans un espace de cent soixante milles. L'ouvrage étoit impossible ; l'utilité n'en pouvoit être que médiocre. On y travailla beaucoup, et l'on compta pour rien tant de sueurs et de peines perdues. Les profusions énormes du prince, jointes à ses folles entreprises, absorboient la substance de l'empire. Aussi avoit-il pour maxime de tout piller.

Les chrétiens accusés de l'incendie et punis cruellement.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier en rejetant l'accusation sur des innocens. Les chrétiens se multiplioient déjà, mais dans l'obscurité, et l'on confondoit leur reli-

gion inconnue avec les superstitions les plus grossières. Ils étoient haïs, parce qu'on les croyoit les ennemis du genre humain. C'est la fausse idée qu'en donne Tacite lui-même, qui paroît ne pas les distinguer des Juifs. Néron supposa qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des supplices affreux; c'étoit un spectacle pour les Romains. Assis lui-même sur un char, il se fit un amusement de voir ces malheureuses victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées contre des flambeaux; et l'on jugea que leur condamnation étoit un des plaisirs de sa cruauté.

CHAPITRE III.

Fin du règne de Néron.

CE monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma; Pison en étoit le chef; plusieurs illustres citoyens y entrèrent; et l'affranchie Epicaris échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement

65. Conspiration de Pison et d'Epicaris.

gardé. Mais un esclave le devina aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables, dont la foiblesse trahit les autres. Epicaris soutint la torture en héroïne ; exemple de courage, remarquable sur tout dans une femme de plaisir. Le sang coula bientôt de tous côtés. Pison, prêt à mourir, fit son testament, et y prodigua les flatteries à Néron, dans la vue d'obtenir grace pour une épouse infidelle qu'il adoroit.

Courage de quelques-uns des conjurés.

Deux conjurés intrépides signalèrent au contraire leurs sentimens de liberté. L'empereur demandant à Subrius, pourquoi il avoit violé son serment : *Je te haïssois*, répondit ce tribun. *Personne ne t'a été plus fidelle, tant que tu as mérité l'amour. En te voyant parricide de ta mère, meurtrier de ta femme, cocher, histrion, incendiaire, je n'ai pu empêcher de te haïr.* Ces paroles furent un coup de poignard pour le tyran. Le centurion Sulpicius lui répondit à une demande pareille : *J'ai conspiré par zèle pour toi : il n'y avoit que ce moyen de finir tes crimes.*

Sénèque

La célébrité de Sénèque et de Lu-

cain rendent leur mort plus intéressante. Celui-là fut accusé, peut-être avec fondement quoique sans preuve certaine, d'avoir eu part à la conjuration. La haine secrette de son élève saisit avec joie l'occasion de s'en délivrer. On lui envoya l'ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines, ainsi que Pauline sa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à son testament des legs en faveur de ses amis : *Je vous laisse*, leur dit-il, *ce qui me reste de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Ce Sénèque ne sera jamais le modèle des vrais philosophes ni des bons écrivains. Son style affecté corrompit le goût ; sa morale fastueusement austère fût démentie par ses actions.

forcé de s'ouvrir les veines.

Il est un mauvais modèle.

Lucain, le Sénèque des poëtes, mourut de la même manière. Il avoit encensé Néron dans sa Pharsale : il étoit devenu son ennemi mortel par un ressentiment d'auteur ; parce que le prince, qui se mêloit de poësie, avoit blessé son amour-propre en rival jaloux.

Mort de Lucain.

On ne voit plus que têtes illustres tomber sur le moindre soupçon. Je ne parlerai point de Pé-

Mort de Pétrone, de Soranus et de Thraséa.

trone, cet épicurien élégant, le maître de Néron dans la science des voluptés, auquel on attribue la satire obscène et ingénieuse dont il reste des fragmens. Mais je dois nommer Soranus et Thraséa, deux sénateurs dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, criminels à ce titre même dans une cour si abominable.

Procès remarquable dudernier.

Les crimes imputés à Thraséa furent de n'avoir pas offert des sacrifices pour la conservation du prince et de sa *divine voix*; de l'avoir blâmé de faire le comédien sur le théâtre; de s'être retiré du sénat, quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine; de s'être absenté quand on décerna les honneurs divins à Poppée, devenue une déesse après que son mari en colère l'avoit tuée d'un coup de pied. Le reste de l'accusation étoit de même nature. L'accusé étant stoïcien de mœurs et d'opinion, on ne manqua pas de peindre sa secte comme ennemie de l'état, en ce qu'elle inspiroit l'amour de la liberté. Cet illustre Romain, condamné par le sénat, eut le choix de son supplice; fa-

Son stoïcisme.

veur qu'on accordoit facilement. Il se prépara sans trouble à la mort, se fit ouvrir les veines, arrosa le plancher de son sang : et dit : *Faisons une libation à Jupiter libérateur.* La fermeté stoïque n'avoit rien pris sur son indulgence. Il répétoit souvent cette maxime : *Qui hait les vices, hait les hommes.* Mais ne doit-on pas plutôt haïr les vices, et supporter les vicieux.

Tiridate à Rome courtise Néron et le méprise

Au milieu de tant de scènes affreuses, arrive Tiridate, frère de Vologèse roi des Parthes, qui venoit recevoir la couronne d'Arménie en pur don, après avoir long-tems fait la guerre pour s'en emparer. Il est accueilli magnifiquement ; et plus il s'humilie, plus il est comblé de largesses. Témoin des frivoles et indécens plaisirs de Néron, il méprise enfin celui devant lequel il s'est prosterné. Corbulon, le plus grand général de ce tems, avoit jusqu'alors contenu et réprimé les Parthes, devenus très-redoutables aux Romains. Il faisoit l'espérance de Rome, et on lui désiroit l'empire. Tant de mérite étoit un crime ca-

Corbulon condamné parce qu'il étoit un grand homme.

pital. Corbulon fut rappelé, et reçut en chemin l'ordre de mourir.

Vologèse rejete une invitation de l'empereur.

Vologèse, pressé par Néron de venir le voir, à l'exemple de son frère Tiridate, lui écrivit : *Vous pouvez plus aisément que moi passer la mer; venez en Asie, et nous conviendrons d'une entrevue.* L'empereur piqué eut envie de marcher contre les Parthes. Une autre espèce d'ambition l'entraîna ailleurs.

67.

Voyage ridicule de Néron en Grèce.

Il voulut aller en Grèce pour remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de musiciens et de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, et crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnoissance, il déclara libre la Grèce qui admiroit ses talens, ou plutôt qui flattoit sa vanité; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espèce de vexation.

On le flatte bassement à son retour.

Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle pour cette ville pleine de trophées. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses : *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens! Néron est un autre Her-*

cule ; Néron est un nouvel Apollon. Seul il a vaincu dans tous les genres de combats et de jeux , etc. En même tems que la tyrannie réduisoit les Romains à des bassesses si déplorables , elle redoubloit leur haine contre le tyran. Une conspiration presque générale les en délivra bientôt.

68. Révolte de Vindex et de Galba.

Vindex donna le signal dans la Gaule , où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illustre naissance , et zélé pour sa patrie. Il n'eut pas de peine à soulever des peuples encore fiers sous l'oppression. Ayant besoin de secours , il s'adresse à Galba , gouverneur d'Espagne , homme paisible et modéré , qui descendant des premières familles de Rome , n'avoit échappé aux coups de la tyrannie , que par une conduite molle et par une vie obscure. Galba mécontent hésite , délibère avec ses amis. On lui représente que délibérer en pareille matière , c'est déjà être criminel ; qu'il faut à l'instan, ; ou marcher contre Vindex qui lui présente l'empire, ou prendre les armes contre l'empereur. Il se détermine enfin à la révolte; mais il refuse le titre d'empereur que ses troupes vouloient lui donner , et

il se déclare simple lieutenant du sénat et du peuple.

Mort de Vindex, et modération de Virginius.

A cette nouvelle, les autres gouverneurs de province, ravis de trouver un chef, embrassent son parti. Virginius avoit un commandement en Germanie. Quoiqu'ennemi secret de Néron, il marcha contre Vindex, et finit par s'accorder avec lui dans une entrevue. Celui-ci alloit entrer dans Besançon, comme on en étoit convenu. L'armée romaine, ignorant cet accord, se crut attaquée, fondit sur ses troupes, les tailla en pièces; et Vindex se tua de désespoir. Virginius auroit pu se faire empereur. Il n'estimoit point Galba, il haïssoit Néron. Sans se déclarer pour le premier, il attendit les événemens, résolu de servir sa patrie autant qu'il seroit possible. Plusieurs fois il refusa l'empire, et il mourut consul sous Nerva.

Néron se livre à la peur.

Si le tyran avoit eu un peu de courage, peut-être auroit-il trouvé des ressources dans la tempête. Loin de prendre quelque mesure, ou quelque résolution vigoureuse, il ne montre qu'une stupide lâcheté.

Nymphidius, préfet du prétoire avec Tigellinus, trahit son devoir, et débauche les prétoriens, en leur promettant des sommes immenses au nom de Galba. Néron, abandonné de ses gardes, va se cacher dans la maison d'un affranchi. Le sénat s'assemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *selon l'ancienne coutume*, et proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuse nouvelle à son maître; il lui explique *l'ancienne coutume*: c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, et de le battre de verges jusqu'à la mort. Ne pouvant soutenir une telle idée, Néron essaye d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Sa lâcheté le désarme: il dit, que l'heure fatale n'est pas encore venue. Cependant des soldats approchent pour le saisir. Que faire? Il se ranime, présente le poignard à sa gorge, et demande du secours à son secrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Il meurt ainsi, âge de trente ans, laissant un nom qui semble exprimer tous les crimes.

On le condamne à mort.

Il se tue avec peine

En lui s'éteint la famille d'Auguste

La famille d'Auguste fut éteinte dans sa personne. Un Tibère, un Caligula, un Claude, un Néron : voilà ceux pour qui Auguste avoit usurpé l'empire du monde ! ceux pour qui Rome avoit assujetti tant de peuples ! Voilà les maîtres que les richesses, la corruption des mœurs, le mépris de la vertu et le débordement des vices, préparoient depuis long-tems aux Romains !

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

DEPUIS la défaite de Vindex, Galba retiré dans une ville d'Espagne se croyoit perdu. Il pensoit à se donner la mort, quand il apprit la révolution. Il se hâta d'en profiter ; mais vieux, rigide, économe jusqu'à l'avarice, incapable de se plier aux circonstances : trop foible à l'âge de soixante et treize ans pour soutenir le poids de l'empire, il ne trouva dans la souveraineté qu'un écueil et un naufrage. Jetons un coup-d'œil rapide sur ses fautes, pour découvrir la force de ses malheurs.

68. Galba, maître de l'empire, fait de grandes fautes.

Rien n'étoit plus dangereux que d'irriter les soldats, puisqu'ils venoient de donner l'empire, et qu'ils pouvoient le donner encore. Cependant à peine arrivé en Italie, Galba fait massacrer une légion de marine, nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de son établissement. Les prétoriens comptoient sur les sommes qu'on leur

Il s'attire la haine des soldats.

avoit promises, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs espérances, en disant qu'*un empereur choisit ses soldats, et ne les achete point.* Dès-lors les soldats deviennent ses ennemis. Et pouvoit-il régner sans eux ?

Il donne lieu aux plaintes du peuple.

D'un autre côté, le peuple que les spectacles et les largesses de Néron avoient aveuglé sur sa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuse les mêmes amusemens. Une foule de citoyens, dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu sous le dernier règne, s'indignent du renversement de leur fortune. Ces démarches étoient d'autant plus imprudentes, que plusieurs traits d'injustice effaçoient ce qu'elles pouvoient avoir d'équitable. Nymphidius ayant cabalé pour se rendre maître de l'empire. Galba fit exécuter militairement un nombre de personnes distinguées, sur des accusations sans preuve. Il épargna l'infame Tigellinus, en même tems qu'il sévit contre des hommes moins odieux. Effrayé des moindres dépenses, il souffrit les concussions de trois ministres qui vendoient tout, et sai-

Injustices.

Mauvaise économie.

sissoient avidement l'occasion de s'enrichir. Il sembloit donc n'être avare ou économe, que pour ménager à ses ministres les moyens de faire des rapines.

Déjà l'armée de Germanie demandoit un autre empereur; c'est-à-dire, se proposoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuse. Galba sentant sa foiblesse chercha un appui dans Pison, moins distingué par son illustre naissance que par ses vertus. Il l'adopta. Le discours qu'il lui adresse dans Tacite, seroit digne de l'homme le plus sage. En l'exhortant à une conduite prudente et modérée : « Il n'en est pas » ici, lui dit-il, comme ailleurs, » où une maison règne, et tout » le reste est esclave. Vous devez » gouverner des hommes qui ne » peuvent supporter ni une en» tière servitude ni une liberté en» tière. » Pison n'eut pas le tems de mettre en usage ces conseils.

69. Galba adopte Pison, et lui donne de sages conseils.

Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Pison, conjura la ruine de l'un et de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que sa

Othon forme le projet d'usurper l'empire.

femme eût séduit le prince ; courtisan décrié pour ses débauches et pour son luxe, endetté de deux cents millions de sesterces, et réduit à ne pouvoir se sauver que par un coup de désespoir. Périr dans une bataille, ou succomber en justice, c'étoit pour lui, disoit-il, à-peu-près la même chose. Ses amis et ses esclaves l'excitoient à tout hasarder. Il y étoit encore animé par les promesses des astrologues, « espèces d'hommes, dit » Tacite, qui se joue des grands, » qui donne des espérances trom- » peuses, que l'on condamnera » toujours dans notre patrie, et » qu'on y retiendra toujours. » Ils promettoient l'empire à Othon : c'étoit le moyen de se faire croire.

Les prétoriens le proclament.

Deux soldats entreprenans dirigèrent le complot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La soldatesque le proclame empereur : les officiers sont entraînés par l'exemple. Pison et Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du désordre : ils sont massacrés, et Othon se donne le plaisir de considérer leurs têtes sanglantes. Galba au contraire avoit

Fin de Galba et de Pison.

dit à un soldat, qui se vantoit d'avoir tué Othon, ces paroles dignes d'un grand homme : *Camarade, qui te l'a commandé ?* Les anciennes proscriptions, la cruauté des successeurs d'Auguste, avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât son origine.

Vitellius proclamé en Germanie.

Tandis qu'Othon, reconnu sans peine par le sénat, recevoit les hommages ordinaires de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puissance souveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius leur commandant, dont la jeunesse infame passée avec Tibère auroit suffi pour le déshonorer, quand même il n'y auroit pas ajouté de nouvelles infâmies, la crapule, la bassesse, et tous les vices d'une ame lâche. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en sa faveur. Valens et Cécina, ses généraux, devoient suppléer à son incapacité pour la guerre. Othon se disposoit à la soutenir. Il avoit de son côté Rome, les prétoriens, des légions nom-

Ses vices.

Ressources d'Othon.

breuses ; et son élévation sembloit en quelque sorte donner du ressort à son génie, auparavant enchaîné par la mollesse.

On ne connoissoit plus la guerre à Rome ; on s'y prépare mal.

On ne connoissoit plus la guerre en Italie, depuis qu'Auguste s'y étoit rendu le maître à force de politique et de violences. Les prétoriens menoient une vie tranquille et licencieuse ; d'autant plus corrompus, que les princes ne pouvoient se les attacher qu'en leur prodiguant des largesses. Les sénateurs, les chevaliers, étoient en général si éloignés de la discipline, que leurs préparatifs annonçoient plutôt des fêtes brillantes que des combats. La frayeur se répandoit dans toute la ville ; et les idées de guerre ne plaisoient qu'à ces esprits remuans, ou à ces hommes ruinés, qui mettent leurs espérances dans les maux publics. Ce n'étoit plus le tems où Rome, quoique corrompue, étoit encore pleine de héros.

Bataille de Bédria, décisive pour Vitellius.

Les premières hostilités furent malheureuses pour Vitellius. Cécina leve le siège de Plaisance, et reçoit un échec considérable avant l'arrivée de son collègue.

Valens

Valens et Cécina réunis se méprisent, se décrient mutuellement. On conseille à Othon de temporiser. C'étoit le meilleur parti dans les circonstances. Mais ennuyé de l'incertitude, et craignant peut-être que ses partisans ne se refroidissent, il voulut courir les risques d'une bataille. Une faute plus étrange fut de ne s'y pas trouver en personne. Les flatteurs lui persuadèrent de se tenir à couvert, tandis que l'on combattroit pour sa fortune. Une partie des prétoriens le suivit; le reste de l'armée, loin de sa présence, ne pouvoit avoir ni la même ardeur, ni la même discipline. Deux habiles généraux qui la commandoient, perdirent toute autorité. Enfin la bataille de Bédriac, entre Crémone et Mantoue, décida en faveur de Vitellius. Plus de quarante mille hommes y périrent de part et d'autre. Dans les guerres civiles, on ne gagnoit rien à faire des prisonniers, parce qu'ils ne devenoient point esclaves; on s'acharnoit donc au massacre. La nouvelle de ce désastre fut apportée par un soldat, qui se voyant taxé

Carnage dans les guerres civiles.

de mensonge, la confirma en se tuant aux pieds d'Othon.

Othon se tue après un règne de trois mois.

L'empereur étoit résolu de ne pas survivre lui-même à une défaite. Malgré les instances de ses amis et de ses troupes, il persista dans son dessein, alléguant des motifs de générosité, qu'il est difficile de croire sincères. Il donna tranquillement ses derniers ordres ; il s'occupa comme Caton de la sûreté de ses partisans, et se perça ensuite d'un coup de poignard. Plusieurs soldats, par attachement pour lui, se donnèrent la mort. Il n'avoit regné que trois mois. La douceur de son gouvernement, dans un espace si court, n'empêche point de conjecturer qu'une fois maître absolu de l'empire, il auroit imité Néron, puisqu'il en avoit les vices. On commençoit bien, pour s'affermir sur le trône : on se livroit au mal, quand on croyoit n'avoir rien à craindre.

Vitellius se rend odieux et méprisable.

Cependant Vitellius, encore moins digne de régner, apprit dans la Gaule que le sénat, selon la coutume, lui avoit déféré le pouvoir suprême. Il passa promptement en Italie ; et sans daigner se couvrir

de trompeuses apparences, il se fit un plaisir cruel de visiter le champ de bataille ; encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres soulevant le cœur de quelques-uns de ses courtisans : *Un ennemi tué sent toujours bon*, leur dit-il, *sur-tout un citoyen*. Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran stupide, toujours plongé dans le vin ou dans le sang, dont la gourmandise dévoroit des millions ; dont le palais offroit chaque jour le spectacle des bacchanales ; et dont les soldats, à son exemple, ne respirant que débauches, semoient par-tout le désordre et la terreur. Pour le peindre d'un seul trait, ajoutons qu'il rendit des honneurs extraordinaires à la mémoire de Néron.

Qui étoit Vespasien et comment il avoit fait sa fortune.

Un tel règne, dans le tems où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-tems ; et Vespasien menaça bientôt Vitellius. Ce général, fils d'un petit publicain, s'étoit élevé insensiblement par des bassesses, sous Caligula et sous Claude ; car les grandes fortunes, même des hommes de mérite, n'ont presque jamais

d'autre origine dans les cours des mauvais princes. En un mot, il avoit été le protégé de Narcisse ; et cette protection lui avoit procuré le consulat. Moins rampant sous Néron, dont il ne flatta point les goûts ridicules, il étoit parvenu au commandement dans la guerre contre les Juifs, (nous en parlerons ailleurs.) Il la poussoit avec autant d'habileté que de courage, quand trois révolutions soudaines lui applanirent les voies à une entreprise, qu'il ne forma qu'en tremblant, ou plutôt qu'on forma pour lui.

Oracles en sa faveur.

Les prétendus oracles qui lui annoncèrent l'empire, l'application sacrilège que lui fit Josèphe des prophéties concernant le sauveur, doivent être comptés ou parmi les ruses de sa politique, ou parmi les manœuvres de la flatterie, ou parmi les rêves d'une superstitieuse crédulité.

Vespasien est fait empereur en Orient.

Les légions d'Orient, jalouses de voir les autres disposer de tout, voulurent faire aussi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Vespasien à saisir l'occasion. Proclamé par les soldats en Egypte, en Syrie, en Judée,

tout l'Orient le reconnut. Mucien se met en marche. Antonius Primus le devance, avec les armées de Mésie, de Pannonie et de Dalmatie. Vitellius ne sort de son assoupissement, qu'aux bruits de guerre dont il est frappé. Il ordonne à ses généraux, Cécina et Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître; le second qu'un débauché, dont le cortège ressembloit à un serrail. Primus est aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, suivie de la prise de cette ville, qui fut impitoyablement saccagée et réduite en cendres.

Bataille et prise de Crémone.

De toutes parts, on se soumettoit à Vespasien. L'imbécille Vitellius l'ignoroit, ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, sans rien diminuer de ses débauches ni de son luxe; prodiguant les immunités et les privilèges pour de l'argent, et dissipant ses trésors pour de funestes et honteux plaisirs. Cependant comme le danger pressoit, comme l'armée demandoit à grands cris son empereur, il se transporta au camp; mais

Stupidité de Vitellius dans le danger.

il ne fit que s'y rendre plus méprisable, et il en sortit bientôt avec une stupide terreur. Les habitans de Rome, touchés de son humiliation, plutôt qu'attachés à sa personne, lui témoignèrent beaucoup de zèle, dont il ne profita point.

Il fait un traité honteux pour vivre.

Primus passe l'Apennin, au mois de décembre, sans trouver d'autres obstacles que ceux de la nature. Alors, entre la nécessité de périr ou d'abdiquer, l'empereur choisit le seul parti convenable à sa foiblesse. Il accepte les conditions que lui propose Flavius Sabinus, préfet de Rome, frère aîné de Vespasien; il s'oblige à céder l'empire pour une pension considérable, avec la liberté de finir tranquillement ses jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé les larmes aux yeux toute sa famille, il quitte son épée; il veut se dépouiller de toute marque du commandement. Ce triste spectacle attendrit et échauffe la multitude. On s'oppose à sa résolution, et on le reconduit par force au palais. Sabinus est attaqué.

Il se dépouille de toute marque de commandement.

Le peuple s'y oppose

Ayant perdu quelques soldats, il se retire dans le capitole. Les cohortes germaniques l'y assiègent, et mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter est consumé par les flammes. Sabinus est pris; traîné aux pieds de Vitellius, et mis en pièces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une soldatesque furieuse. Terrible sédition.

Il ne restoit plus dès-lors aucune espérance de conciliation. Primus arrive. Son armée renverse tout, et s'empare de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence et de folies. Tacite assure que le carnage et l'horreur de cette journée ne suspendirent point les divertissemens populaires. Ce trait caractérise les Romains dans leur avilissement. Vitellius, surpris dans la loge d'un esclave où il se cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner un si vif attachement. La corde au cou, les mains liées derrière le dos, ses habits ignominieusement déchirés, il paroît dans la place publique comme un vil scélérat. On le couvre de boue, on l'accable d'insultes, on le fait Primus, général de Vespasien prend Rome.

Fin tragique de Vitellius.

expirer par mille tourmens, on traîne son corps avec un croc dans le Tibre, on porte sa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un empereur ! C'est ainsi que dans les états les mieux policés, quand la licence a brisé le frein des mœurs et des lois, elle donne des spectacles que nous croirions à peine possibles sous le règne de la barbarie.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée, et prise de Jérusalem.

69. Vespasien reconnu.

VESPASIEN étoit reconnu, mais absent. Mucien qui se flattoit de lui avoir donné l'empire, en exerçoit à Rome la puissance. Cette malheureuse ville éprouva quelque tems toutes les cruautés de la victoire. Primus à qui l'on étoit redevable du succès, en butte à la jalousie du fier Mucien, ne joua plus aucun rôle : car dans les cours le mérite sans faveur disparoît en un moment.

Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie.

L'empereur attendoit à Alexandrie des vents favorables. Son économie mêlée d'avarice choqua les Alexandrins, qui s'étant déclarés pour lui au commencement, espéroient de grandes largesses. Mais deux prétendus miracles que Tacite rapporte sur la foi de témoins

encore vivans, fermèrent la bouche aux murmurateurs. Un aveugle et un manchot le supplièrent, par l'inspiration du dieu Sérapis, l'un de lui appliquer de sa salive sur les yeux, l'autre de lui presser la main avec le pied. Il le fit après quelque répugnance, et les malades guérirent.

Explication de ce fait.

On emploie communément le ministère du diable pour expliquer ces prodiges que de fausses religions s'attribuent ; comme si le mensonge, la fourberie ou la crédulité, n'en fournissoient pas des explications plus vraisemblables. Ou Vespasien se laissa tromper ; ou il fut bien aise de tromper les autres. Les témoins dont parle Tacite, pouvoient être de ces hommes qui voient partout le merveilleux, et qui l'attestent comme s'ils l'avoient vu. Les exemples en sont-ils si rares dans l'histoire ? et la vraie religion, dont les miracles portent le sceau de témoignages divins, ne doit-elle pas rejetter toutes les fables de la superstition et de l'imposture ?

70. Il gouverne en bon prince.

Un vrai prodige d'un autre genre, c'est que Rome, après avoir obéi à sept monstres souillés de

crimes, vit enfin un empereur digne de régner ; c'est que Vespasien, autrefois vil adulateur des tyrans, se rendit cher et respectable par des qualités vraiment royales. Modeste, laborieux, appliqué sans cesse aux soins du gouvernement, il s'efforça de rétablir l'ordre que la tyrannie et la discorde avoient renversé. Il contint les troupes dans le devoir, sans flatter leurs passions ; il rendit au sénat son ancien lustre, en le réformant, et y portant les affaires ; il dissipa de grands maux par l'administration de la justice ; il réprima le luxe des tables, surtout par son exemple plus efficace que les lois ; il opposa des réglemens sages à la licence des mœurs. Sans faste, sans orgueil, il ne se montroit souverain, qu'en travaillant au bien public ; et c'est par-là qu'un souverain mérite de l'être.

Mais on lui reproche de l'avarice et des concussions.

On lui reproche néanmoins une passion, qui avilit même les particuliers, l'amour de l'argent. On l'accuse d'avoir vendu les charges, les absolutions ; d'avoir augmenté les impôts ; d'avoir employé dans la finance des hommes durs et

avides, afin de les presser ensuite comme des éponges, et de les condamner quand ils se seroient enrichis. Titus, son fils, n'approuvant pas je ne sais quel impôt sur les urines, l'empereur lui présenta la première somme qu'on en avoit retirée, et lui demanda, *cet argent sent-il mauvais* ? Ses apologistes le justifient par la nécessité des conjonctures, car les finances étoient entièrement épuisées ; et par le noble usage qu'il fit toujours de ses revenus. Il les employoit à orner la ville, à réparer les grands chemins, à soulager des peuples dans le besoin, à rétablir la fortune des sénateurs obérés, à récompenser magnifiquement les gens de lettres et les artistes. Mais rien ne peut justifier des exactions odieuses, qui ressemblent plutôt à des rapines de publicain, qu'à des actes de souveraineté. Il n'est pas nécessaire d'assigner aux professeurs d'éloquence une pension de cent mille sesterces, ni de donner cinq cent mille sesterces de gratification à un poëte, comme le fit Vespasien. Il est nécessaire de ne lever sur le peuple que les impositions qu'exige le bien de l'état.

Emploi qui faisoit del'argent

Ce prince, si liberal pour les poëtes et les rhéteurs, bannit les philosophes comme des ennemis du gouvernement monarchique. Plusieurs, à la vérité, sous un masque de stoïcisme, se portoient à des excès condamnables. Un cynique, nommé Démétrius, eut l'insolence de rester à Rome, de se montrer même devant l'empereur sans aucun signe de respect. Vespasien lui envoya dire : *Tu fais ton possible pour que je t'ôte la vie, mais je ne tue point un chien qui aboie.*

Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie.

Il exila cependant Helvidius Priscus, gendre de Thraséa et imitateur de ses vertus, dont le seul crime étoit un amour de la liberté, trop vif et trop suspect sous l'empire d'un monarque. Il avoit traité plus généreusement Métius Pompotianus, qu'on lui peignoit comme un rival dangereux ; il l'avoit élevé au consulat, en disant : *s'il devient empereur, il se souviendra de mes bienfaits.*

Exild'Helvidius Priscus.

Deux guerres importantes furent avantageusement terminées. Les Bataves, sous la conduite de Civilis, un de leurs plus illustres com-

Révoltes des Bataves et des Gaulois, réprimés.

patriotes, avoient secoué le joug des Romains. Les Gaulois, excités par leurs Druides et par leur haine de la servitude, se révoltèrent de même; et Classicus, leur chef, ayant pris les marques du commandement, précédé de licteurs, obligea les légions de prêter serment à l'*empire des Gaules*. On envoya sur le Rhin sept légions pour étouffer la révolte. Des peuples, divisés par une jalousie mutuelle, ne pouvoient résister à tant de forces : la plupart se soumirent promptement. Civilis tint ferme. Il remporta divers avantages, essuya des pertes; et voyant les Bataves las d'une guerre si hasardeuse, se soumit enfin au général Cérialis, homme de tête, quelquefois négligent, mais heureux dans presque toutes ses opérations.

Classicus.

Civilis.

Cérialis.

Etat de la Judée.

La même année finit la guerre contre les Juifs. Ce peuple haï et méprisé de tous les autres, autant qu'il les haïssoit et les méprisoit, respectable seulement par le dépôt de la révélation, qui ne l'empêchoit point de tomber dans les superstitions les plus grossières; ce peuple, dis-je, étoit trop foible et

trop avili : pour jouer un grand rôle dans les affaires politiques. Au sortir d'une longue captivité, il avoit eu ses pontifes pour princes. Pompée l'avoit soumis à la domination de Rome, après avoir terminé par la prise de Jérusalem la querelle des deux frères Hyrcan et Aristobule, qui se disputoient la principauté. Le cruel Hérode, partisan de Marc-Antoine, ensuite protégé d'Auguste, porta long-tems le titre de roi. La tyrannie d'Archélaüs, un des fils d'Hérode, attira la colère d'Auguste. Cet empereur l'exila, et réduisit la Judée en province romaine.

Révolution dans ce pays.

De fréquentes révoltes, causées sur-tout par le fanatisme, entraînèrent les Juifs au dernier malheur. Ils se croyoient destinés à soumettre les nations. Méconnoissant le Messie, que leurs prophètes avoient annoncé et dont les mystères étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à sa place un libérateur, digne de leurs préjugés stupides. Quiconque se présentoit comme tel, pouvoit produire un soulevement. Les pharisiens entretenoient le feu de l'en-

Préjugés et enthousiasmedes Juifs.

thousiasme. Ils taxoient d'idolâtrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées et leurs pratiques religieuses. Les drapeaux des légions, les images des Césars leur faisoient horreur. Une étincelle allumoit subitement des incendies en Judée, parce que les préjugés et le caractère national y concouroient également.

Siège de Jérusalem

Vespasien fut chargé par Néron de dompter ce peuple rebelle. Il ne lui restoit plus qu'à prendre la capitale, lorsque, proclamé empereur, il suivit le cours de sa fortune. Titus, son fils aîné, continua et termina la guerre par le siège de Jérusalem. La ruine de cette ville fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Divisés entre eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Les plus sages vouloient se soumettre.

Excès des Zélateurs.

Une faction de furieux, qui prenoient le nom de *Zélateurs*, s'obstina aux partis violens; et tyrannisa le peuple, en même tems qu'elle provoquoit la vengeance de l'ennemi. Une multitude innombrable remplissoit la ville. La discorde y

renouveloit sans cesse le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différens partis, se déchiroient avec autant de rage, qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout servit d'aliment; une mère tua son fils pour le dévorer. Ces fanatiques, sur la foi de leurs faux prophètes, bravoient les souffrances, les périls, la mort. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'assaut. Le temple est livré aux flammes, Jérusalem, est ensevelie sous ses ruines.

Observation sur Josèphe.

L'historien Josèphe, qui avoit abandonné ses compatriotes, qui servoit chez les Romains, compte onze cent mille Juifs morts dans le siège. Suétone et Cornélius Népos en diminuent le nombre presque de moitié. L'ouvrage de Josèphe porte des caractères si marqués de flatterie, de crédulité et d'exagération, qu'il inspire une juste défiance sur plusieurs points. Celui qui prétend avoir prophétisé l'empire à Vespasien, en le supposant l'objet des anciens oracles, doit-il

trouver place au nombre des bons historiens ?

79. Mort de Vespasien

Vespasien malade, prêt de mourir, voulut se lever sur son lit, en disant : *Il faut qu'un empereur meure debout* ; tant les devoirs de la souveraineté occupoient son ame. Il expira aussi-tôt, âgé de cinquante-neuf ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaisanté des présages dont les autres étoient effrayés. Au sujet d'une comète à chevelure : « Si cet » astre, dit-il, menace quelqu'un ; » c'est le roi des Parthes qui a de » longs cheveux, et non pas moi » qui suis chauve. » Cependant il croyoit à l'astrologie et à la divination.

Plaisanterie sur l'apparition d'une comète.

Dénombrement. Vieillard.

On met sous son règne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Apennin et le Pô, il se trouva quatre-vingt et une personnes au-dessus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent trente, et trois en avoient cent quarante. Ces sortes de faits paroissent douteux : ils étoient alors plus difficiles à vérifier, qu'ils ne seroient aujourd'hui.

TITUS.

Au nom de Titus, on se sent pénétré de joie, parce que l'idée d'un bon prince offre l'image du bonheur public. Il ne regna que pour faire des heureux ; et loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême si favorable aux passions, il sacrifia ses penchans lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice fille du roi Juif Agrippa, dont il étoit éperdûment amoureux ; et la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux des Romains, en épousant une étrangère. Les plaisirs de la jeunesse disparurent devant les devoirs de la souveraineté. Le désir de faire du bien fut la passion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*, dit-il, à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu signaler par aucun bienfait.

79. Titus sacrifie les plaisirs au devoir.

Sa bienfaisance.

Les graces répandues sur les courtisans peuvent être un fardeau sur le peuple. On devoit moins

Economie généreuse

admirer la générosité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, et si, donnant aux uns, il ne s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Sa maxime, *qu'aucun citoyen ne doit sortir mécontent de l'audience du prince*, n'est excellente que dans la bouche d'un prince éclairé, qui accorde ou qui refuse à propos, et qui sait paroître bon quand même il refuse. On le loue d'avoir confirmé sans examen tous les dons de ses prédécesseurs : peut-être auroit-on sujet de l'en blâmer.

Il donna des fêtes, mais il soulagea le peuple.

Il falloit au peuple des spectacles. Le superbe amphithéâtre de Titus, les fêtes qu'il y donna, convenoient au goût des Romains et à la grandeur de l'empire. Mais ce fut en prodiguant les secours dans les calamités publiques, après une fameuse éruption du Vésuve, et après un incendie de Rome, qu'il mérita principalement la tendresse des citoyens.

Il ne fit mourir aucun Romain.

Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il se croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais se souiller du sang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence.

Le farouche Domitien, son frère et son ennemi, eut part à ses bienfaits. Il fit manger à sa table deux patriciens, convaincus de conspiration, que le sénat venoit de condamner au dernier supplice. Sévère pour les délateurs seulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

81. Sa mort.

Un si grand prince, appelé *les délices du genre humain*, dont on oublie les exploits pour célébrer ses vertus, Titus meurt à quarante ans, après deux années de règne; et laisse l'empire à un monstre qui devoit long-tems l'opprimer. Tel est le sort déplorable des peuples.

Terrible éruption du Vésuve

Le principal événement de ce règne fut l'embrâsement du mont Vésuve. Deux villes entières Herculanum et Pompéïes, disparurent sous des montagnes de cendre, mastiquées ensuite par les matières fondues que vomissoit le volcan. Pline le Naturaliste, qui commandoit la flotte de Misène, voulut observer de près ce terrible phénomène. Sa curiosité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de passion pour l'étude. A

Pline le Naturaliste.

table, au bain, en voyage, et jusques dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Sans parler de ses ouvrages, il laissa cent soixante porte-feuilles remplis d'extraits de ses lectures. Persuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque chose d'utile, il lisoit ou se faisoit lire presque tout. Aussi dans l'immensité des matières que renferme son Histoire naturelle, les critiques ont-ils de quoi s'exercer. La vie d'un homme ne pourroit suffire à examiner tant de choses.

DOMITIEN.

DOMITIEN, frère de Titus, est un Caligula et un Néron. La cruauté et la folie forment son caractère. Il s'amuse à tuer des mouches dans sa chambre ; il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il prend le titre de *Dieu*, en se livrant aux vices les plus infâmes. Il ne montre qu'une honteuse lâcheté, et il affecte tous les titres militaires. Il publie quelques bonnes lois, une entre autre qui défend de faire des eunuques : il agit quelquefois en prince juste et généreux ; mais quelques traits de fausse vertu ne servent qu'à augmenter l'horreur de ses vices.

81. Domitien insensé et méchant.

Qu'on juge de son ame par le plaisir barbare qu'il prit un jour, d'assembler les principaux sénateurs et chevaliers dans une salle tendue de noir, de les faire dîner au milieu de l'appareil de la mort, et de les renvoyer chez eux avec la la persuasion qu'ils alloient être ses victimes. Mais après avoir bien

Trait de sa méchanceté.

joui de leurs alarmes, il les consola par des présens.

Il excite et récompense les délateurs.

Un soulevement, qui fut bientôt étouffé en Germanie, fournit au tyran l'occasion de déployer toute sa fureur. Alors, selon Tacite, la naissance, les richesses, les honneurs, les vertus sur-tout devinrent des crimes. Les récompenses des délateurs parurent aussi odieuses que leur méchanceté même; le consulat, le sacerdoce, les intendances plus lucratives étoient prodigués à ces hommes abominables. On corrompoit les esclaves, pour avoir des accusateurs contre les maîtres; et les amis, en cas de besoin, tenoient lieu d'ennemis. Les plus respectables citoyens périrent, comme criminels de lèse-majesté; le sénat fut leur juge, c'est-à-dire, l'instrument forcé de la tyrannie.

Il bannit les philosophes, etc.

Tous les philosophes furent bannis, de peur qu'il ne restât quelque vestige de vertu. Dion Chrysostôme et Epictète, les deux plus célèbres, se retirèrent sans avoir du pain. L'empereur n'épargna ni les beaux-arts ni l'éloquence, moins propres à lui faire ombrage. Enfin, dit

Tout tremblait.

dit encore Tacite, une affreuse inquisition empechoit d'entendre et de parler ; l'on auroit perdu la mémoire, ainsi que la voix, si l'on étoit maître d'oublier comme de se taire. Les chrétiens essuyèrent une persécution dont le motif paroît incertain, puisque les auteurs profanes les confondent avec les Juifs.

96. Domitien assassiné.

La crainte, compagne ordinaire de la tyrannie, ne cessa d'agiter Domitien, jusqu'à ce qu'il subît le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, et sa femme se mit à la tête des conjurés. Ils l'assassinèrent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largesses.

Agricola illustre sous ce règne.

Agricola, beau-père de l'historien Tacite, et l'un des premiers hommes de son siècle, illustra ce règne par sa conduite et ses exploits dans la Grande-Bretagne, où Vespasien l'avoit envoyé commander. Une politique vertueuse, un courage intrépide, une prudence admirable, assurèrent le succès de toutes ses entreprises. Il affermit

la soumission des peuples déjà subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, et en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts et des commodités de la vie. Il poussa les conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, le peuple du nord de l'Ecosse, il devoit assujettir l'île entière, lorsque Domitien jaloux de sa gloire le rappela. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors le mérite et la vertu. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince étoit institué son héritier, avec la femme et la fille du testateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'estime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avoit tellement aveuglé et corrompu, qu'il ignoroit qu'un bon père ne peut faire son héritier qu'un méchant prince.*

Son testament.

En finissant ces articles, disons un mot du célèbre pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle sous les derniers empereurs, et que les ennemis du chris-

Histoire d'Apollonius de Tyane.

tianisme ont osé comparer à Jesus-Christ, prenant pour vraies les fables racontées en son honneur par Philostrate, sur les mémoires d'un certain Damis, disciple imbécille d'Apollonius. Ce philosophe ne fût qu'un enthousiaste hardi, zélé, austère, vain, capable d'en imposer aux simples par des apparences de prophéties et de miracles. Après ses voyages dans l'Inde et dans l'Arabie, il vint à Rome du tems de Néron, curieux, disoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran*.

Ses conseils à Vespasien.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Vespasien, et lui donna d'excellens conseils ; en particulier celui-ci : « Ne vous enrichissez pas » en chargeant le peuple d'impôts. » L'or, acheté par les larmes de » vos sujets, seroit un or faux et » funeste. Soulager les misérables, » conserver aux riches leurs pos- » sessions légitimes, c'est le meil- » leur usage que vous puissiez » faire des richesses. Que la loi » vous commande : vous établirez » de bonnes lois, si vous vous y » soumettez le premier. »

NERVA.

LES conjurés avoient jeté les yeux sur Nerva, pour remplacer Domitien. C'étoit un vénérable vieillard plein de vertu; mais timide et foible, soit par son caractère, soit par son âge. En gouvernant avec bonté et avec justice; en punissant même les délateurs du règne précédent, il se livra trop aisément aux impressions qu'on lui donnoit. Il montra toujours moins de fermeté que de mollesse; ce qui donna lieu à ce mot d'un consulaire: *C'est un malheur d'obéir à un prince sous qui rien ne soit permis à personne: c'en est un aussi, que tout soit permis à tous.* Tacite loue cependant Nerva d'avoir su allier deux choses autrefois incompatibles, la souveraineté et la liberté. Un bon prince a toujours droit aux hommages des bons citoyens, malgré ses fautes.

95. Nerva vertueux, mais foible.

Les prétoriens, qu'une sévère discipline pouvoit à peine contenir, abusèrent bientôt de la foi-

Les prétoriens abusent de sa foiblesse, et il adopte Trajan.

blesse du gouvernement. Ils se soulèverent, demandant qu'on leur livrât les meurtriers de Domitien. Ni les prières de l'empereur, ni ses remontrances ne purent les appaiser. Ils le virent sans émotion leur tendre la gorge, et ils arrachèrent de lui ce qu'ils vouloient. Alors Nerva, pour se ménager un appui, qui soutint en même tems l'empire, adopta Trajan, l'homme le plus digne de commander aux nations. Celui-ci fait la guerre en Pannonie, sans penser à la fortune. Il gouverna quelques mois sous le nom de l'empereur. La mort de Nerva auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui succéder.

TRAJAN.

TRAJAN, né en Espagne, fils d'un personnage consulaire, possédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la science, auquel il suppléoit par son estime pour les savans. Un seul trait fera juger de ses principes. En mettant un nouveau préfet du prétoire en possession de sa charge, il lui dit : *Servez-vous de cette épée pour moi, si je gouverne bien ; contre moi, si je fais mal.* Se regardant comme le chef et non comme le maître de l'état, il jura d'observer les lois ; il ne se distingua des sénateurs que par une plus grande assiduité au travail, et vécut au milieu de ses sujets en père qui ne respire que le bonheur de ses enfans. « Tels que j'ai souhaité que » les empereurs fussent à mon » égard, quand j'étois simple par- » ticulier, tel je veux être à l'é- » gard des particuliers, maintenant » que je suis empereur. » Ce fut sa maxime, et la règle de sa con-

98. Trajan gouverne en chef de la république.

Belle maxime.

duite. La justice et la bonté regnoient donc sa dans personne.

Délateurs réprimés.

Il acheva de purger Rome de ces infâmes délateurs, qui faisoient des crimes de tout aux innocens. Comme les accusations étoient autorisées par les lois, n'y ayant point de partie publique chargée de poursuivre les criminels, il augmenta les peines établies contre les injustes accusateurs. Une de ses principales attentions fut d'empêcher que, sous prétexte de zèle pour ses intérêts, on ne vexât les citoyens par des injustices de finance. *Le fisc*, dit Pline, *dont la cause n'est jamais mauvaise que sous un bon prince, perdit souvent son procès.* Une sage économie, trésor inépuisable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts, sans éprouver des besoins.

Economie et diminution d'impôts.

Pantomimes chassés et rappelés.

Son exemple étoit si propre à réformer les désordres, que le peuple demanda lui-même l'expulsion des pantomimes. On avoit contraint Nerva de les rappeler. Tel est l'empire d'un prince sage et adoré, sur les mœurs publiques, si souvent rebelles aux lois. Cependant il rap-

pela dans la suite les pantomimes, parce que le peuple n'en pouvoit supporter long-tems la privation.

Titre de *Très bon*, donné à Trajan.

Domitien avoit pris le titre de Dieu : les Romains donnèrent à Trajan celui de *Très-bon*. Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui se faisoient tous les ans pour sa prospérité, il mit cette condition expresse : *S'il gouverne bien la république, pour l'avantage de tous.*

Les Daces, qui avoient soumis les Romains au tribut, sont subjugués.

Sensible à la gloire des armes, aussi grand capitaine que grand prince, il eut l'occasion de se signaler dans la carrière des héros. Les Daces, sous leur roi Décébale, s'étoient rendus formidables à Domitien, qui ayant marché contre eux par ostentation, avoit fini par leur payer un tribut. Trajan vouloit effacer cette flétrissure du nom romain, et des mouvemens du roi barbare lui fournissoient de nouveaux motifs de guerre. Il refusa le tribut, se mit à la tête d'une armée, défit les Daces, et les soumit à des conditions de paix humiliantes. Les perfidies de Décébale l'engagèrent à une nou-

velle expédition. Résolu de conquérir la Dace, voisine de la Thrace et de la Mésie, il construisit sur le Danube un pont célèbre ; (bien inférieur, comme l'a prouvé le comte Marsigli, à l'idée qu'en donne Dion Cassius.) Décébale vaincu se tua lui-même ; la Dace devint une province de Rome, comprenant une partie de la Hongrie, la Transilvanie, la Valachie et la Moldavie. La colonne Trajane, qui subsiste encore, est un monument du triomphe de Trajan sur ces ennemis de l'empire.

Pont du Danube.

Colonne Trajane.

Nous l'admirerions davantage, s'il ne s'étoit pas livré au goût dangereux des conquêtes. On le voit passer en Asie, pour quelque sujet de plaintes contre Chosroès, roi des Parthes ; y consacrer plusieurs années à une guerre, dont il ne nous reste aucun détail intéressant ; conquérir l'Arménie, la Mésopotamie et l'Assyrie ; traverser le golfe persique ; s'avancer jusqu'à l'Océan, et s'écrier avec l'ardeur d'un Alexandre : *Si j'étois plus jeune, je porterois la guerre dans l'Inde.* Mais forcé par une

Conquêtes inutiles de Trajan en Asie

maladie de reprendre le chemin de Rome, il laissa le commandement à Adrien, qui ne put conserver aucune de ces conquêtes. Des conquêtes solides sont quelquefois un mal, parce qu'elles coûtent trop cher, ou attirent trop d'ennemis ; que doit-ce être de conquêtes que l'on ne peut conserver ?

117. Il meurt en Cilicie.

Trajan mourut en Cilicie après un règne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas. On l'accuse aussi de penchans voluptueux contre nature. C'est un prodige étonnant, que les foiblesses de l'homme n'aient point nui aux devoirs du souverain.

Trajan fut-il persécuteur des chrétiens.

Un tel prince, dont la clémence a mérité tant d'éloges, peut-il être regardé comme un persécuteur des chrétiens ? On compte, à la vérité, plusieurs martyrs sous son règne. Mais les émeutes populaires, les préventions des magistrats, la haine contre les Juifs toujours disposés à la révolte, l'idée de judaïsme attachée à la nouvelle religion, la sévérité des lois qui interdisoient

tout culte étranger, les assemblées des fidelles taxées de révolte sacrilège ; c'est ce qui occasionna les supplices dans plusieurs provinces, sans qu'il y eût d'édit général contre eux.

Lettre de Pline en leur faveur.

Rien n'est plus connu que la lettre de Pline, gouverneur de Bithynie, et la réponse de Trajan, sur la manière dont il falloit les traiter. Pline ne leur imputant que de folles superstitions, et rendant témoignage de leurs bonnes mœurs, consulte le prince, lui propose les voies de douceur qu'il a suivies ; et assure d'après son expérience, qu'on peut ramener un grand nombre de chrétiens, si on leur ouvre la porte du repentir.

Réponse de Trajan.

Trajan approuve sa conduite ; ajoutant qu'il ne faut point faire des recherches contre les chrétiens, mais qu'il faut les punir, s'ils sont amenés au tribunal, et convaincus. On s'est beaucoup récrié contre cette décision. Trajan et Pline, ignorant la sainteté du christianisme, qui s'étendoit tous les jours, vouloient en arrêter les progrès, mais épargner, autant qu'il étoit possible, le sang de ses sectateurs.

Pline le Jeune, fils adoptif et neveu du Naturaliste, fut un des ornemens de ce beau règne, ainsi que Tacite son ami ; tous deux moins distingués par les honneurs du cousulat, que par leur probité, leurs talens et leurs ouvrages. *Siècles heureux*, dit Tacite, *où il est permis de penser ce qu'on veut, et de dire ce qu'on pense !* Cette liberté si favorable au génie, si utile aux nations quand elle se renferme dans de justes bornes, fit naître les chefs-d'œuvre de l'historien, et les sentimens de vertu qui animent les ouvrages de l'orateur. Juvénal écrivit alors ses satires, où les vices sont attaqués avec véhémence ; mais ou l'on ne trouve point les graces touchantes de la sagesse. Trajan aima le sage Plutarque, et le fit consul. Ce Béotien a fait de l'histoire une école de morale : il mérite par-là les plus grands éloges.

Les Plines, Tacite, Juvenal, Plutarque

ADRIEN.

117. Adrien se fait proclamer par les soldats

UNE adoption vraisemblablement supposée, puisqu'elle n'étoit signée que de Plotine, femme de Trajan, fut le titre sur lequel Adrien, proche parent de ce prince qui ne l'aimoit point, fonda ses droits à l'empire. S'étant fait proclamer d'abord à Antioche par les soldats, il écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir prévenu ses suffrages, et cédé à l'empressement des légions. Cette ruse politique annonce un ambitieux, plus jaloux de la puissance que de la réputation de droiture. Les belles paroles qu'il répéta souvent dans la suite : *Je gouvernerai la république, non comme mon bien propre, mais comme celui du peuple*, prouvent seulement qu'il savoit emprunter le langage de la vertu. Avec beaucoup d'esprit et de reconnoissances, Adrien tint quelquefois une conduite équivoque, où le mal mêlé au bien rend ses motifs suspects. On peut se trom-

Sa conduite équivoque.

per sur ses motifs : son gouvernement n'en mérite pas moins d'éloges à plusieurs égards.

Il abandonne les conquêtes de Trajan, et préfère la tranquillité de l'état.

Comme Trajan, Nerva et Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun sénateur. Cependant quatre consulaires furent mis à mort au sujet d'une conspiration. Il assura que c'étoit malgré lui ; on ne le crut point. Les conquêtes de Trajan abandonnées ; le pont du Danube détruit, sous prétexte d'arrêter les courses des barbares ; la paix avec les Sarmates et les Roxolans (habitans de la Pologne,) achetée par des pensions, pouvoient paroître des preuves de lâcheté au commencement de ce règne. Mais la tranquillité publique fut un bonheur pour l'état. Adrien déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fisc (sommes immenses qu'on fait monter à neuf cents millions de sesterces.) Il distribua des largesses à chaque citoyen. En traitant le sénat avec la plus grande considération ; en se montrant affable, modeste, populaire, il effaça les impressions désavantageuses qu'on avoit con-

Ses vertus apparentes.

ques. Il pardonna même les injures, et dès qu'il fut le maître : *Vous voilà sauvé*, dit-il, à l'un de ceux qui devoient craindre davantage son ressentiment.

Il devient injuste.

La politique ou la vanité étoit apparemment le motif de cette clémence, puisqu'elle se dément en plusieurs occasions. Jaloux du mérite, ombrageux, défiant, l'empereur devint injuste envers ses meilleurs amis. Similis, préfet du prétoire, averti par la chute des autres ; prévint sa disgrace, en obtenant son congé, lorsqu'il étoit en faveur. Après sept années de retraite paisible à la campagne, il mourut en faisant cette épitaphe très-philosophique : *Cit-gît Similis, qui a passé soixante et seize ans sur la terre, et qui n'en a vécu que sept.* Pour un courtisan ordinaire, c'auroient été sept ans de mort.

Retraite de Similis

Adrien mérita le titre de législateur, par des ordonnances pleines de sagesse. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie et de mort sur leurs esclaves ; il restreignit considérablement la loi barbare, qui ordonnoit le supplice de tous les

Adrien fait de bonnes lois.

esclaves d'un maître assassiné : il commença enfin à rétablir les droits précieux de la nature.

Son édit perpétuel.

De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les lois étoient interprétées d'une manière trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures décisions, et en composa un édit perpétuel pour servir de loi permanente.

Il veille à l'administration de la justice.

Il veilla principalement sur l'administration de la justice dans les provinces, sur la conduite des gouverneurs et des magistrats ; objet si essentiel dans un vaste état, où l'injustice se dérobe, dans l'éloignement aux yeux du souverain, quelquefois malgré sa vigilance.

Il maintient la discipline militaire.

La discipline militaire ne fut pas moins observée. Le prince donnoit l'exemple aux soldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une pesante armure. Exact sans petitesse, sévère avec douceur, libéral avec prudence, il se fit adorer des soldats en les assujettissant au devoir. Le calme et la sécurité furent le fruit de ses soins.

Il parcourt l'empire.

De longs voyages, entrepris par

curiosité et par zèle politique, loin de nuire à son autorité et à ses affaires, lui procurèrent l'avantage de voir tout par ses propres yeux, et de réformer les abus dans les provinces. Il parcourut ainsi l'immense étendue de l'empire. Il éleva dans la Grande-Bretagne un mur depuis l'embouchure de la Tine jusqu'au golfe de Solway, pour garantir des incursions la partie méridionale de l'île. Sa présence fut utile par-tout.

Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs et les Chrétiens.

Une lettre qu'il écrivit d'Alexandrie donne une très-mauvaise idée de l'Egypte. Il n'y trouva, dit-il, que légereté, caprice, ingratitude. Les Juifs et les Chrétiens de cette ville ne connoissoient, selon lui, d'autre dieu que leur intérêt. Le commerce et les richesses d'Alexandrie avoient, sans doute, altéré les mœurs de plusieurs chrétiens. Les vrais disciples de l'évangile étoient peu connus.

134. Révolte des Juifs.

Quant aux Juifs, toujours les mêmes, fanatiques, séditieux et rebelles, les malheurs qu'ils avoient éprouvés ne les rendoient que plus intraitables. Un temple, elevé à Jupiter dans Jérusalem, ranima

jusqu'à la fureur leur haine contre les Romains. Ils crurent trouver le messie dans Bercochébas, brigand, qui prit hardiment ce titre. Ils se rassemblèrent sous ses drapeaux; et la révolte fut si violente, qu'Adrien rappela de la Grande-Bretagne Julius Sévérus, excellent général; pour l'envoyer en Judée. La punition des rebelles répondit à leur féroce fanatisme. On compte cinq cent quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu et transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem, que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendans dispersés par-tout l'univers, n'ont cessé de haïr les autres peuples, et d'être en butte à leurs mépris et à leurs outrages.

Ils sont exterminés ou dispersés.

158. Adrien adopte Antonin et meurt.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit son caractère, le rendit cruel: il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfans, il adopta Vérus, méprisable par ses vices. Heureusement Vérus ne jouit pas long-tems de sa fortune. L'adoption d'Antonin ef-

faça la honte de ce premier choix. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire, et il balança s'il l'accepteroit. Adrien voulant se tuer, dans une nuit de mélancolie, demandoit des armes, du poison : Antonin empêcha de lui obéir. Après la mort de l'empereur, il obtint avec peine du sénat, que ses actes ne fussent point abolis, et qu'on le mît au rang des dieux selon la coutume.

Jalousie d'Adrien pour les gens de lettres.

Si Adrien n'eut que de fausses vertus, il mérita cependant d'être compté parmi les grands princes : il fit le bonheur de ses peuples. A la science du gouvernement, il joignoit le goût des lettres et des arts. Mais les hommes habiles, admis à sa familiarité, se trouvoient exposés à sa jalousie, dont les suites étoient dangereuses. Le philosophe Favorin, quoique libre dans ses sentimens, lui céda un jour sur quelque point de grammaire que l'empereur décidoit mal. Les amis de Favorin blâmèrent sa condescendance : *Vous avez tort*, leur dit-il : *celui qui a trente légions à ses ordres peut-il se tromper ?* On connoît les mœurs d'A-

Trait de Favorin.

drien par sa passion pour l'infâme Antinoüs, à qui il consacra des temples.

Florus et Suétone écrivirent sous ce règne, ainsi qu'Arrien, disciple d'Epictète, homme d'état, et historien fort supérieur aux deux autres. L'histoire romaine, depuis Tacite, n'est qu'un amas de faits mal digérés. La philosophie morale d'Epictète est plus estimable. Il réduisoit sa doctrine à ces deux points ; *souffrir avec patience*, *jouir avec modération*. Il pratiqua ce qu'il enseignoit, et sa vertu fut éprouvée par l'infortune.

Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

ANTONIN.

138. Vertus d'Antonin

QU'ON se représente sur le trône, un vrai philosophe, orné de toutes les vertus, n'ayant aucun vice; consacrant sa vie entière au bien public; citoyen avec les citoyens; père de la patrie, non par un simple titre qu'on prostituoit aux plus méchans empereurs, mais par les actions qui honorent plus que le titre : tel fut le sage Antonin, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de tems. S'il avoit eu pour historien un Tacite, son règne de vingt-deux ans fourniroit les meilleures leçons de vertu et d'humanité. Nous ne trouvons que des traits épars. Il suffit d'en rapporter quelques-uns.

Quelques traits qui peignent ses sentimens.

Dès le commencement, Antonin signale sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration. *Quel malheur pour moi*, dit-il, *si l'on trouvoit que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens* ? Non-seulement il

ménage avec soin les finances de l'état, mais il regarde son propre bien comme celui de la république. Sa femme Faustine lui reprochant de prodiguer son patrimoine, pour épargner le trésor, il lui répond : *Nous n'avons plus de propriété, depuis que nous sommes parvenus à l'empire.* Ces sentimens généreux ne l'empêchent pas de retrancher plusieurs pensions, accordées sans raison sur le trésor ; *car*, dit-il, *c'est une chose indigne et cruelle, que la république soit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun service.* Une économie si raisonnable vaut mieux sans doute que l'extrême libéralité de Titus.

Son bien est celui de l'état.

Pensions supprimés.

On cite deux sages ordonnances de l'empereur. Par la première, il défend de poursuivre pour le même crime un homme qui en a été absous. Par la seconde, il abolit la coutume qui faisoit passer au fisc ou à d'autres familles, la succession d'un père devenu citoyen romain, dont les enfans étoient demeurés citoyens de leur ancienne patrie. Saint Augustin loue une troisième ordonnance, en vertu

Lois remarquables.

de laquelle un mari, qui poursuivoit sa femme pour adultère, devoit être puni comme la femme, s'il se trouvoit coupable du même crime. Mais quoique le crime paroisse égal de part et d'autre, les suites ne le sont pas relativement à la société ; et cette différence mérite l'attention du législateur.

161. Mort de l'empereur.

Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurèle et Vérus. Mais, juste appréciateur du mérite, il avoit donné sa fille en mariage au premier, qui méritoit toute sa confiance ; et il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respiroit que les plaisirs. C'étoit désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siècle, se firent gloire de le porter, comme celui d'Auguste. Très-peu furent capables de le soutenir.

MARC-AURÈLE.

DEPUIS que Nerva et Trajan avoient rendu au sénat une partie de sa dignité, et banni les terreurs du despotisme, on ne voyoit plus les armées maîtresses de l'empire. Le sénat élisoit ou sembloit élire l'empereur, comme un premier magistrat. Nous avons vu Adrien reconnoître ce droit, foible monument de l'ancienne liberté. Marc-Aurèle fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frère adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collègue. Ensuite l'un et l'autre se transportèrent dans le camp des prétoriens, et leur promirent à chacun vingt mille sesterces; car il eût été dangereux de se dispenser de cette largesse, malheureusement établie.

161. Marc-Aurère élu avec Vérus par le sénat.

Ainsi deux princes partagèrent la puissance pour l'exercer en commun. On ne peut trop admirer Marc-Aurèle, si l'on ne considère que l'homme qui sacrifie un tel intérêt. Mais le bien public fut en

Le premier trop généreux à l'égard de l'autre.

quelque sorte sacrifié au désintéressement particulier. Vérus, esclave de la débauche, sans vertu, sans courage, pouvoit-il être élevé à l'empire par le plus vertueux des princes ? L'excessive bonté est un mal. C'est le seul qu'on puisse reprocher à Marc-Aurèle.

162. Excès de Vérus.

Espérant que la guerre feroit sortir son collègue des pièges de la volupté, il se déchargea sur lui du soin de dompter les Parthes, qui avoient envahi l'Arménie et défait une armée romaine. Vérus partit, s'arrêta par-tout où il trouvoit de l'amusement, fixa son séjour à Antioche ; et pendant quatre ans que dura la guerre, il y croupit dans les plus honteuses passions. Ses généraux remportèrent pour lui des victoires. Il revint décoré de titres pompeux, abruti par le vice, méprisant les conseils de son frère, prêt à dévorer l'état pour satisfaire ses penchans. Un seul festin lui coûta, dit-on, six millions de sesterces, quoiqu'il n'y eût que douze convives : les présens qu'il leur fit, en esclaves, en vaisselle et en voitures, entraînèrent cette horrible et folle dépense.

D'un autre côté, Marc-Aurele justifioit le mot de Platon : *Les peuples seront heureux, quand ils auront des philosophes pour rois, ou que leurs rois seront philosophes.* Il ne commandoit point au sénat, il prenoit et suivoit ses conseils. Nul sénateur n'étoit plus exact que lui aux assemblées. Econome du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenser les soldats, au préjudice du peuple. Après une victoire, il leur dit : *Ce que l'on vous donneroit au-delà de ce qui vous est dû, il faudroit le tirer du sang de vos pères et de vos proches.* Dans un besoin pressant, où l'augmentation des impôts sembloit nécessaire, il vendit ce qu'il y avoit de plus précieux au palais, plutôt que de vexer les provinces ; déclarant qu'il racheteroit ces meubles de ceux qui voudroient les revendre.

Conduite admirable de Marc-Aurèle.

Modèle de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien, parce qu'il connoissoit les foiblesses de la nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on souhaiteroit*, disoit-il sagement, *il faut les supporter tels qu'ils sont ;*

Il n'outroit point la sagesse.

et en tirer tout l'avantage possible. Maxime excellente, qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leurs systêmes de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurèle se prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les spectacles, même pour les pantomimes ; il en donna de magnifiques, il y assistoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Il marche avec Vérus contre les Germains.

Cependant plusieurs nations germaniques, du côté de la Pannonie et du Danube, Quades, Jazyges, Marcomans, sur-tout, menaçoient les frontières de l'empire. Marc-Aurèle marcha contre eux avec Vérus ; car l'expérience lui avoit appris que ce prince ne pouvoit gouverner seul, sans faire beaucoup de mal ; ni commander seul les armées, sans exposer l'état à de grands malheurs. La mort subite de Vérus dissipa les inquiétudes que ses vices lui inspiroient. Il le regretta peu, sans doute ; mais le soupçonner, comme firent quelques-uns d'avoir avancé ses jours, c'est la plus absurde méchanceté. On lui reprocheroit seulement avec raison l'apothéose d'un tel homme,

169. Mort de Vérus.

si l'usage n'avoit consacré cette ridicule cérémonie.

Guerre de Pannonie.

L'empereur resta cinq ans en Pannonie, supportant des fatigues prodigieuses, et les rendant à peine supportables aux troupes par son exemple. Il remporta sur les barbares une victoire célèbre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de soif. Tout-à-coup survint un orage qui leur procura de la pluie, et qui accabla de grêle et de foudres les ennemis. Selon des auteurs ecclésiastiques, les prières de la légion fulminante, qu'ils disent toute composée de chrétiens, furent cause de ce prodige; et Marc-Aurèle le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais comme la vérité du christianisme est indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, etc. l'incertitude d'un fait dénué de preuves solides. On voit sur la colonne Antonine, Jupiter *pluvius*, donner la pluie aux soldats: Marc-Aurèle auroit-il confondu le dieu des chrétiens avec Jupiter? Il est

Légion *fulminante*; miracle douteux.

certain d'ailleurs que la légion fulminante portoit ce nom sous Trajan : elle ne le reçut donc pas de la reconnoissance de Marc-Aurèle. Enfin sa lettre n'existe plus, et celle qu'on lui attribue est évidemment supposée. La persécution qu'essuyèrent bientôt les chrétiens, pourroit tenir lieu d'autre preuve (1).

Paix accordée aux Germains.

Quelques redoutables que fussent les Germains, ils devoient infailliblement céder aux efforts d'une armée nombreuse, bien disciplinée, et invincible sous un si grand empereur. Ils demandèrent la paix et l'obtinrent. On leur permit même d'établir des colonies dans les provinces, où ils vouloient entrer par force. Ce peuple indomptable et avide n'attendoit que l'occasion de tout envahir.

175. Révolte de Cassius

Un ennemi plus dangereux s'éleva contre Marc-Aurèle. Avidius Cassius, grand homme de guerre, affectant la sévérité des mœurs antiques, rigide zélateur de la discipline, avoit commandé avec beau-

(1) Mém. de l'acad. des Inscrip. tom. 18.

coup de succès dans la guerre des Parthes. Il étoit chargé de réformer les légions de Syrie. Extrêmement ambitieux sous les dehors d'un zèle républicain, il se révolta contre l'empereur en semant le faux bruit de sa mort, et se fit proclamer par ses soldats. Marc-Aurèle reçut cette nouvelle en Pannonie : il ne se plaignit que de l'ingratitude de Cassius, il ne témoigna que le désir de lui pardonner après la victoire. Mais il n'eût pas besoin de combattre : le rebelle fut assassiné, trois mois après sa révolte, par deux de ses officiers. Sa famille et ses complices éprouvèrent la clémence de l'empereur, comme il l'eût sans doute éprouvée lui-même.

Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine, et pour Commode son fils.

Ce bon prince, nous l'avons déjà observé, faisoit quelquefois des fautes par sa bonté trop molle et presque lâche. Faustine son épouse étoit une autre Messaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ses débauches. Il la décora d'un titre inconnu, et l'appela *mère des camps et des armées*. Il lui fit rendre après sa

mort les honneurs divins ; et éleva des monumens à sa mémoire. Père indulgent à l'excès, quoique son fils Commode fût un monstre pour lui assurer l'empire il lui conféra la puissance tribunitienne, et le fit déclarer Auguste ; exemple inoui jusqu'alors. Il chassa ensuite du palais les hommes sans mœurs, dont le jeune prince étoit assiégé ; mais il les rappela, pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle ; et Commode ne mit plus de frein à ses passions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner ; il pouvoit en faire son fils par l'adoption ; la forme du gouvernement établi ne déterminoit point son successeur, et la tendresse paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut guère l'excuser, qu'en supposant que cette tendresse l'aveugloit.

180. Mort de Marc-Aurèle.

Le stoïcisme en vigueur.

Mar-Aurèle mourut en Pannonie, où la guerre des Marcomans l'avoit rappelé. Son règne fit respecter la véritable philosophie, qui fait des sages et non des discoureurs. « La secte des stoïciens, » dit Montesquieu, s'étendoit » et s'accréditoit dans l'empire. Il

» sembloit que la nature humaine
» eût fait un effort pour produire
» d'elle-même cette secte admira-
» ble, qui étoit comme les plantes
» que la terre fait naître dans des
» lieux que le ciel n'a jamais vu...
» On sent en soi-même un plaisir
» secret lorsqu'on parle de cet em-
» pereur ; on ne peut lire sa vie
» sans une espèce d'attendrisse-
» ment : tel est l'effet qu'elle pro-
» duit, qu'on a meilleure opinion
» de soi-même, parce qu'on a
» meilleure opinion des hommes. »

Les maximes de Marc Aurèle.

La lecture des maximes de Marc-Aurèle, élève l'ame, aussi bien que le tableau de sa vie. On y voit un souverain philosophe tout pénétré de ses devoirs, ne respirant que justice et humanité ; comptant pour rien tout mérite de parade, auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu.

Imposteurs sous le manteau de philosophes.

Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvoit manquer d'être florissante. Mais comme on abuse de tout, plusieurs couvrirent leurs passions du manteau de philosophe, et furent hypocrites pour s'insinuer dans la confiance d'un sage. L'ingénieux Lucien

tourna en ridicule les faux sages, ainsi que les faux dieux. C'est par lui que nous connoissons deux célèbres imposteurs Pérégrin et Alexandre. Le premier, souillé de crimes, se fit chrétien, devint prêtre, fut mis en prison à Rome, où les chrétiens le reveroient comme un confesseur et un martyr. Remis en liberté, exclu ensuite de la société chrétienne pour quelque faute, il joua le rôle de cynique, insulta tout le monde, s'attira la haine et le mépris, et se brûla solennellement aux jeux olympiques, croyant acquérir par ce moyen la gloire d'Hercule. Alexandre se donna pour prophète. Il trompa vingt ans le peuple crédule, quelquefois même les grands. Il invectivoit contre les chrétiens et contre les épicuriens, les accusant tous d'Athéisme, parce qu'ils tâchoient de le décrier.

Pérégrin et Alexandre, dépeints par Lucien.

Les principaux philosophes de ce regne sont Celse, ennemi mortel du christianisme, dont Origène a refuté les écrits; Sextus Empiricus qui, en exagérant la foiblesse de la raison est tombé dans le pyrhonisme; Apulée, africain,

Celse, empiricus Apulée, Galien.

qu'on accusa de magie, et que les payens ont comparé à Jesus-Christ, comme Apollonius de Tyane. Galien, le restaurateur de la médecine, mérita l'estime et la confiance de Marc-Aurèle.

Les chrétiens persécutés dans la Gaule.

On ne peut guère attribuer à ce prince la violente persécution, que les chrétiens souffrirent dans la Gaule. Il ne publia contre eux aucun édit; on assure même qu'il défendit de les accuser comme chrétiens. Mais d'une part, le zèle fanatique du peuple et des magistrats, de l'autre, les atteintes portées ouvertement à la religion de l'empire, peut-être aussi l'aversion des chrétiens pour les philosophes et celle des philosophes pour eux, ne pouvoient manquer de faire naître des orages. Le christianisme sortoit de l'obscurité; parce qu'il avoit des écrivains zélés contre le paganisme, des missionnaires infatigables dans leurs travaux, et des martyrs dont la constance excitoit l'admiration.

COMMODE.

180. Commode révolte par ses vices et sa tyrannie.

APRÈS cinq règnes glorieux, on retombe dans les horreurs de la tyrannie. Telle est la pente trop naturelle des choses humaines. Une suite de deux ou trois princes dignes du trône est un prodige. Presque tous les autres semblent destinés à exercer la patience de leurs sujets. Commode, qui n'avoit au commencement que la foiblesse, prit les mêmes goûts que Néron, et marcha sur ses traces, bien loin d'imiter son père. Il finit la guerre de Germanie, en achetant la paix des barbares. Il entra en triomphe à Rome, ayant sur son char un de ses mignons. Gouverné par de vils flatteurs, livré aux débauches les plus monstrueuses, se faisant un jeu de verser le sang après s'être souillé d'infamies; il devint en peu de tems si détestable; que sa propre sœur, Lucilla, fut le chef d'une conspiration. Le jour qu'on devoit l'assassiner, Quintien, jeune sénateur, qui vouloit porter le pre-

Conspiration de sa sœur.

mier coup, tira son poignard en criant : *Voilà ce que le sénat t'envoie.* On eut le tems de saisir le téméraire. Le complot échoua : Lucilla fut mise à mort, avec plusieurs hommes de marque. Deux frères, inséparablement unis, distingués par le mérite littéraire comme par les services rendus à l'état, Maximus et Cordianus, périrent ensemble. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le sénat en aversion ; et ce corps illustre, que les bons princes avoient tiré de l'esclavage, fut opprimé plus que jamais.

Conjuration de Pérennis, découverte par un philosophe cynique.

Pérennis ; préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de bassesses, et en supplantant les ministres que Marc-Aurèle avoit donnés à son fils. Il gouvernoit l'état en tyran. Son ambition visoit plus haut. Le meurtre de son maître alloit le conduire au trône. Un philosophe cynique, montant sur le théâtre, en présence de l'empereur qui assistoit à des jeux, révéla courageusement les complots de Pérennis. Ce favori fit prendre aussi tôt le philosophe, mais le prince trem-

bla. Les ennemis du ministre fortifièrent aisément les soupçons. On fournit des preuves contre lui ; il fut déclaré ennemi de la patrie, et livré aux soldats qui le massacrèrent. Cléandre, vil affranchi, lui succéda pour commettre de nouveaux crimes. Une sédition violente en fut le fruit ; et Commode, aussi timide que cruel, lui fit trancher la tête pour calmer la multitude.

Affranchi, vil et odieux ministre.

Dès-lors, toujours agité de défiances et de terreurs, abhorrant les hommes de mérite, écoutant tous les calomniateurs, il ne cessa de multiplier les supplices, surtout contre ceux dont les richesses excitoient sa cupidité. Son beau-frère, son neveu, sa cousine-germaine, six consulaires à la fois, périrent par ses ordres. En même tems, il abusoit de ses sœurs, il se plongeoit dans tous les excès imaginables, il ne connoissoit rien de plus noble, que de bien conduire un char, et de se distinguer parmi les gladiateurs. La gloire d'en avoir vaincu mille pendant son règne l'enivroit d'orgueil, jus-

Cruautés, débauches et bassesse de l'empereur.

qu'à prendre le titre d'*Hercule romain.*

Ce monstre, également méprisé et détesté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largesses; il mettoit toute sa politique à corrompre les soldats par une pernicieuse licence. Il n'épargnoit du reste personne, et se faisoit de ses propres domestiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liste de gens de sa maison, qu'il dévouoit à une mort prochaine. On la découvrit par hasard, presque au moment de l'exécution. Marcia, celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée, proscrite avec les autres, se hâte de prévenir le moment fatal. Elle forme un complot, elle empoisonne le tyran, et le fait ensuite étrangler par un gladiateur. Le sénat, le peuple, signalèrent leur haine contre sa mémoire. A l'âge de trente ans, il avoit, en quelque sorte, épuisé les horreurs de la scélératesse.

192. Le tyran assassiné par sa concubine.

Il falloit que les Romains fussent étrangement corrompus, pour que les regnes de plusieurs princes vertueux ne les eussent pas mis à cou-

Avilissement des Romains.

vert d'une si abominable tyrannie. Sans l'avilissement extrême d'une nation servile, à laquelle il ne restoit ni principes, ni mœurs, ni sentimens, conçoit-on qu'un prince eût été capable de se livrer à des excès, dont l'histoire des barbares n'offre presque aucun exemple ? C'est toujours en partie la faute des peuples, lorsque l'ivresse du pouvoir va au point de franchir audacieusement toutes les bornes. L'opinion publique, si elle a quelque chose de mâle et de généreux, suffit souvent pour lui faire respecter des lois. Les mœurs publiques, si elles respirent la vertu et le courage, ont encore bien plus de force.

PERTINAX-DIDIUS JULIANUS.

PERTINAX étoit un vieillard de basse naissance, qui, sous Marc-Aurèle, s'étoit élevé par ses services militaires et par ses vertus. Juste, intègre, tempérant, modeste, zélé pour la discipline et pour le bon ordre, on ne lui reproche que d'avoir aimé l'argent, et d'avoir été trop prodigue de promesses. Echappé à la tyrannie de Commode, peut-être parce qu'on méprisoit son origine, dont il ne rougissoit point; il dut l'empire à Létus, préfet du prétoire, le chef de la conjuration. Létus le mena au camp des prétoriens; et les engagea, presque malgré eux, à le proclamer, moyennant une promesse de douze mille sesterces par tête. Le sénat et le peuple reconnurent avec transport un prince vraiment respectable. Il vendit, pour les largesses promises et malheureusement nécessaires, tout ce

193. Pertinax élevé à l'empire par les soldats.

que le luxe insensé de Commode avoit amassé de précieux.

Sagesse de son gouvernement.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les lois reprennent vigueur, les dettes sont acquittées, les finances sont rétablies ; il y a même des fonds pour les ouvrages publics ; tant l'économie procure de ressources, quand on renonce aux fastueuses dépenses. Pertinax trouve le moyen d'augmenter ses revenus sans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit persuadé avec raison que l'agriculture est une mine inépuisable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Les prétoriens l'assassinent.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence, pour se soumettre patiemment à la discipline. Un prince réformateur leur paroissoit un tyran. Létus lui-même, qui n'avoit fixé leur choix sur Pertinax qu'avec des vues ambitieuses, les excita contre lui à la révolte. Ils coururent au palais ; ils assassinèrent ce grand homme. L'empereur mourut sans se dé-

fendre, enveloppé de sa toge, en invoquant Jupiter vengeur. Il avoit obtenu du sénat la grace d'un sénateur coupable de conspiration. Son règne de trois mois méritoit l'immortalité. Sa mort est un de ces événemens dont le principe entraîne une longue suite de calamités inévitables.

Ils mettent l'empire à l'enchère.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats, sans frein et sans honte. Ils avoient donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchère. Deux acheteurs se présentent, Sulpicianus, beau-père de Pertinax, et Didius Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, au prix de vingt-cinq mille sesterces pour chaque prétorien ; et la crainte oblige le sénat de confirmer cet infâme marché.

Trois empereurs à la fois, Didius, Niger et Septime Sévère.

Au moment que Didius prenoit possession du trône avili, le peuple indigné fit éclater son ressentiment. On jette les yeux sur Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation. On l'invite à venger et à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur ; les provinces d'Orient le reconnois-

sent. S'il avoit usé de diligence, tout lui assuroit un succès facile. Mais tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions d'Illyrie étoient sous les ordres de Septime Sévère, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité et d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, et en affectant le désir de le venger, il se fait proclamer lui-même, sans paroître demander l'empire. A la vérité, il promit à chaque soldat une somme considérable; moyen infaillible de persuader. Voilà trois empereurs à la fois, dont le titre émane des soldats.

Sévère marche à Rome, et se délivre de Didius.

Sévère marche vers Rome. Il ne trouve aucune résistance; car l'Italie ne connoissoit plus la guerre; les troupes gardoient les frontières de l'empire, les prétoriens étoient moins des soldats que des satellites. Didius consterné offre de partager le pouvoir suprême. Le sénat lui donne en effet pour collègue son ennemi. Sévère ne vouloit point de partage. Les prétoriens qu'il avoit gagnés, abandonnent Didius; bientôt le sénat

le condamne : il est exécuté, en criant, *quel crime ai-je commis ?* Didius exécuté.

Cet imbécille vieillard, après avoir marchandé et acheté l'empire, se croyoit sans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de barbarie en soixante-six jours de règne. Du reste, il faut l'avouer, la coutume fait souvent une telle illusion, qu'elle efface jusqu'aux idées les plus lumineuses de la morale. En voyant les largesses que chaque nouvel empereur prodiguoit par intérêt aux soldats ; on ne s'habituoit que trop à regarder comme vénale la souveraineté même. Et de quoi peut-on rougir, dès que l'argent paroît conférer tous les droits ? Si de tels exemples ont de quoi pervertir les peuples entiers, la contagion est terrible pour les particuliers opulens.

SEPTIME SÉVÈRE.

193. Septime Sévère reçoit mal les sénateurs, et il casse les prétoriens

ON craignoit Sévère à Rome, et ce n'étoit pas sans raison. Le sénat lui envoya des députés. Il les fit fouiller, avant de leur donner audience. Il les reçut au milieu de ses gardes; mais en les congédiant, il leur distribua de largesses. Tous ceux des prétoriens, qui avoient eu part au meurtre de Pertinax, furent envoyés au supplice. Sévère cassa les autres, et les bannit de Rome pour toujours. Il choisit dans ses légions les meilleurs soldats, pour en former de nouvelles cohortes prétoriennes: cette garde étoit auparavant d'environ douze mille hommes: il la fit monter à plus de quarante mille. Nous verrons dans l'histoire moderne quelques princes affermir le trône par de semblables coups d'autorité.

Il jure de ne point faire mourir de sénateur, mais ne tient point parole.

L'empereur ayant fait son entrée, à la tête d'environ soixante mille hommes, se rendit au sénat, exposa les motifs de sa conduite, annonça un gouvernement équita-

table et modéré, jura même de respecter la vie des sénateurs. Il voulut que l'on décidât par un décret, qu'il ne lui étoit pas permis d'en mettre un à mort, sans le consentement du sénat, et qu'en cas d'infraction de ce décret, il seroit déclaré ennemi public. Mais si les principes du pouvoir arbitraire, ou du despotisme, n'avoient pas encore pris racine; le pouvoir de l'épée rendoit aisément le souverain maître des lois. Sévère se souilla pendant son règne du sang d'une foule de sénateur. Quelle différence entre les promesses d'un Titus, et celles d'un prince dont la première règle est l'intérêt.

194. Niger vaincu et tué en Asie.

Les affaires de Rome ainsi terminées promptement, il passa en Asie où Niger avoit un parti considérable. Trois batailles gagnées par ses généraux, l'une à Cizique, l'autre à Nicée en Bithynie, la troisième près de Nissus en Cilicie, lui assurèrent la possession de l'empire. Niger se trouva aux deux dernières; il perdit vingt mille hommes à celle de Nissus, et fut tué dans sa fuite. Sévère ne combattit point. On peut observer qu'il en étoit des

légions asiatiques, comme des peuples mêmes de cette contrée : amollies par le poison du luxe, elles n'opposoient en général qu'une foible résistance aux légions de l'Europe, mieux disciplinées et endurcies à la fatigue. Byzance, après un siège de trois ans, commencé par l'empereur et fini par ses généraux, se rendit à discrétion. Cette ville importante devint un amas de ruines. Sévère se montra par tout cruel, comme il n'arrivoit que trop souvent dans les guerres civiles.

Sévère se défait d'Albin qu'il avoit créé César

Son ambition demandoit une autre victime. Avant que de quitter Rome, il avoit donné le titre de César à Albin, commandant de la Grande-Bretagne, qui pouvoit lui disputer le trône ; et par cette association simulée, il avoit prévenu ses entreprises. Tranquille du côté de l'Asie, il ne pense qu'à se défaire d'Albin. Il lui ôte les prérogatives de César, il l'irrite pour avoir un prétexte de l'écraser. Ce général, voyant sa perte résolue, se fait proclamer empereur, et prend la route d'Italie. Sévère marche contre lui, remporte une victoi

victoire décisive entre Lyon et Trévoux. Albin se tue. L'empereur, après avoir insulté à son cadavre, envoie sa tête au sénat avec une lettre foudroyante, par laquelle il reproche aux sénateurs d'avoir eu de l'affection pour un rival, qu'il s'étoit associé lui-même. La terreur lui paroissoit donc préférable au respect qu'inspire l'équité!

Sévère se livre à la cruauté, en flattant le peuple et les soldats.

Cette victoire fut suivie de terribles exécutions. Loin de brûler les papiers d'Albin, à l'exemple d'autres généraux victorieux, il y chercha curieusement les noms de ses amis. Vingt-neuf, ou, selon Spartien, quarante et un sénateurs, furent immolés aux soupçons et à la vengeance. Les honneurs divins que Sévère fit rendre à Commode furent peut-être un plus grand outrage pour le sénat. Mais en même tems, les spectacles, les profusions, la licence, attachèrent le peuple et les soldats au gouvernement. Il fut permis aux soldats d'avoir leurs femmes dans les camps: la discipline militaire se relâcha tous les jours: Sévère s'en plaignit lui-même: un prince moins habile en auroit sans doute

éprouvé les pernicieux effets. L'empereur ne craignit point de retourner en Asie, où les Parthes remuoient. Il y passa quelques années ; il y eut quelques succès inutiles. Les Arabes lui firent lever deux fois le siège d'Atra, ville qui avoit résisté à Trajan. Toutes ces expéditions ne peuvent nous intéresser.

Plautien le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibère.

Avec un génie peu différent de celui de Tibère, défiant, rusé et cruel, Sévère tomba aussi dans le piège de la flatterie : il avoit auss un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, le gouvernoi avec empire, et abusoit insolemment de son pouvoir. Plus maîtr de l'état que le prince, il comman doit les supplices, il s'enrichissoi par les rapines ; il étaloit tout l faste, toute l'arrogance d'un favor sans mœurs et sans retenue. U officier de justice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affair sur le bureau, répondit : *Je n le puis, sans l'ordre de Plautien* Ce ministre, comblé d'honneurs préfet du prétoire, consul, mari sa fille à Bassien, surnommé Caracalla, fils aîné de Sévère, et q

avoit déjà le titre d'Auguste. Suivant Dion Cassius, témoin oculaire, mais historien crédule, et médiocrement judicieux quoique sénateur, les présens qu'il fit à sa fille auroient suffi pour cinquante reines.

Un si brillant mariage fut l'occasion de sa perte; tant les grandeurs de l'ambition penchent vers le précipice. Caracalla détestoit le ministre, il détestoit aussi une épouse qu'il n'avoit prise que par force. Il concerte une délation contre Plautien, et le fait paroître coupable. L'empereur mande ce favori, et lui reproche doucement son ingratitude. Tandis qu'il veut se justifier, le jeune prince en fureur se jete sur lui, le désarme, le fait tuer par un soldat en présence de Sévère.

Chute et mort de ce favori.

A ce trait, on peut juger du caractére violent et farouche de Caracalla. Une haine irréconciliable regnoit dès l'enfance entre lui et Géta son frère, l'un et l'autre livrés au vice et à tous les excès de la débauche. Les valets de cour, des gladiateurs, des histrions, qui étoient leur unique société,

208. Caracalla et Géta, méchans fils de l'empereur.

les corrompoient de plus en plus. Sévère, ne pouvant rien sur eux par les remontrances, n'ayant même rien gagné en punissant trop tard les corrupteurs, espéra qu'en menant ses fils à la guerre, il les retireroit du désordre. Les Bretons septentrionaux avoient pénétré dans la province romaine, et y faisoient de grands ravages. Il saisit cette occasion avec d'autant plus d'ardeur, que la vieillesse et la maladie n'affoiblissoient point en lui l'amour de la gloire. A travers des difficultés terribles, continuellement harcellé par les barbares, sans pouvoir les combattre en corps d'armée, il pénétra jusqu'au nord de l'île. Mais cette expédition, qui lui coûta cinquante mille hommes, ne lui valut qu'un morceau de terre. Il recula un peu les frontières de la province, il construisit un nouveau rempart entre les golfes de Forth et de Clyde. Les jeunes Augustes, car Géta avoit aussi obtenu ce titre, ne furent pas moins vicieux ni moins ennemis qu'auparavant.

Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de succès.

Il pardon- Tandis que l'empereur faisoit

un traité avec les Bretons, Caracalla : en présence de deux armées, s'avance pour commettre un parricide. On l'arrête par de grands cris. Sévère achève tranquillement son ouvrage. Il fait venir ensuite dans sa tente le prince dénaturé, et lui présentant une épée devant Papinien, préfet du prétoire. « Si » vous êtes résolu, lui dit-il, d'être » le meurtrier de votre père, exé- » cutez ici votre dessein ; où si » vous n'osez répandre vous-même » mon sang, ordonnez à Papinien » de le faire. Vous êtes son em- » pereur : il obéira. » Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monstre, insensible aux remords, forma une conspiration l'année suivante pour détrôner l'empereur, qui punit les séditieux et épargna encore son fils.

ne à Caracalla, qui a voulu l'assassiner.

211. Mort de Sévère.

Sévère, déjà malade, ne put résister à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, et tout est bien peu de chose.* Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres, et dit à cette vue ; *Tu renfermeras, celui que l'univers n'a pu contenir.* On ajoute qu'ayant fait lire à ses

enfans, dans Salluste, le discour de Micipsa mourant à ses fils et Jugurtha, il s'en appliqua ces pa roles : *Je laisse à mes fils un em pire puissant, s'ils ont de la vertu foible, s'ils sont méchans.* Cepen dant Dion Cassius lui fait débite aux deux princes la maxime la plu tyrannique : *Enrichissez les so dats ; ne vous embarrassez pa des autres.* Il mourut à Yorc. (Eboracum) dans la soixant sixième année de son âge. Ses vice étoient mêlés de vertus et de grand talens ; caractère équivoque, o le bien et le mal forment un con traste singulier. Il aimoit les lettres et avoit écrit en latin les mémoi res de sa vie.

Maxime qu'il donnoit à ses deux fils.

Tertullien et autres auteurs.

Tertullien écrivit sous ce règn sa fameuse Apologie des chrétiens alors persécutés en vertu des an ciennes lois. « Nous remplissons » dit-il, vos villes, vos bourgades » votre sénat, vos armées : nou » ne vous laissons que vos temple » et vos théâtres. » Ce mot n laisse aucun doute sur les progrès d christianisme. Diogène de Laërce Philostrate, Solon, et d'autre écrivains du même tems, ains

qu'Athenée, contemporain de Commode, prouvent en général par leurs écrits la décadence du goût. Le tems étoit venu, où les génies manquoient d'émulation et de culture, où les bons modèles étoient négligés, où l'on tomboit dans un engourdissement peu éloigné de la barbarie. Décadence du goût.

CARACALLA ET GETA. — MACRIN.

211. Caracalla et Géta regnent ensemble, et se détestent.

LORSQUE Sévère voulut s'associer son fils aîné, alors connu sous le nom de Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurèle-Antonin ; nom trop respectable, pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* lui est-il demeuré dans l'histoire. Géta régna d'abord conjointement avec son frère. Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour ; tous deux, malgré une apparence de réconciliation, se tendant des pièges ; ils formèrent un projet de partage, tel qu'on l'exécutera dans la suite. L'aîné devoit avoir l'occi-

dent, et le cadet l'orient. Leur mère Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les esprits ; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

212. Le premier assassine son frère.

Caracalla fait assassiner son frère entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens ; il leur déguise son crime ; il leur accorde d'immenses largesses : il est reconnu seul empereur. Environné de ses gardes, il passe au sénat, se justifie comme il peut ; et consent à l'apothéose de son frère, en disant selon le récit de Spartien : *Qu'il soit dieu, pourvu qu'il soit mort.* Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de se donner un air de clémence : comme s'il étoit possible d'effacer le souvenir de tant de fureurs atroces, et de paroître bon, après les plus grandes preuves de méchanceté.

Il commet d'horribles cruautés.

On ne tarda guere à juger par les faits, de cette clémence. Tous les amis de Géta furent massacrés. Vingt mille personnes, s'il faut en croire Dion, furent enveloppées dans le carnage. Les plus illustres sénateurs tombèrent sous la

hache du bourreau ; entre autres, Papinien, que Sévère avoit fait préfet du prétoire. Ce jurisconsulte fut toujours si révéré, qu'une loi de Valentinien III ordonne de suivre son sentiment, en cas de partage. L'empereur lui avoit demandé une apologie pour le meurtre de Géta. Voici la réponse de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuse : *On ne justifie pas un parricide aussi aisément qu'on le commet ; et c'est un second parricide que de diffamer un innocent après lui avoir ôté la vie.* Une fille de Marc-Aurèle, Pompéïen son petit-fils, le fils de Pertinax, un cousin germain de Caracalla, sont comptés parmi les victimes de la tyrannie.

Meurtre de Papinien.

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. Fausse monnoie, rapines, extorsions de toute espèce, c'est la moindre chose dans les atrocités de ce règne. La substance des peuples étoit destinée aux soldats : car le tyran n'avoit qu'eux pour le soutenir. Sa mère lui représentant un jour, qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de

Il ne ménage que les soldats

faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il, en portant la main à son épée, *l'argent ne me manquera point.* Il donna le droit de cité à tous les sujets de l'empire; parce que les citoyens payoient des droits que ne payoient pas les étrangers. Ainsi un intérêt sordide acheva de confondre les Romains, avec tout ce qu'il y avoit de vil et de barbare dans les provinces de l'empire. Un massacre affreux des habitans d'Alexandrie, qu'il ordonna pour punir une légère offense, et dont il fut tranquille spectateur, ne lui coûta pas même un regret. Il écrivit au sénat que ceux qui avoient échappé méritoient la mort, comme ceux qui avoient péri.

Droit de cité accordé à tous les sujets.

Massacre d'Alexandrie.

Les expéditions militaires de Caracalla ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre, au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonnienne; et qu'il persécuta les péripatéticiens en haine d'Aristote, ridiculement soupçonné d'avoir eu part à la mort de ce héros. S'imaginant marcher sur ses traces, il parcourt une grande partie des provinces,

Expéditions ridicules de Caracalla.

non en général, mais en soldat, ou plutôt affectant de vivre en soldat. Les Gaules, la Germanie, l'Asie, l'Afrique, furent témoins de sa lâcheté et de ses violences; le craignirent et le méprisèrent. Il acheta la paix avec les Germains; il prit des Gaulois un habillement nommé *caracalle*, d'où lui est venu son nom; il se décora du titre de Parthique, sans avoir vaincu, ni même vu les Parthes; il extermina par trahison les Alexandrins, pour se venger d'une raillerie. Le nouvel Alexandre fut par-tout Caracalla.

217. Macrin le tue, et prend sa place.

Il vouloit se défaire de Macrin, préfet du prétoire, homme de fortune, né en Mauritanie; qui, à force d'étude et de travail, s'étoit retiré de l'état obscur où sa naissance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, et le prévint. Il fit assassiner l'empereur. Dissimulant son crime, il se fit proclamer par les troupes, et bientôt reconnoître par le sénat. Autant Caracalla étoit abhorré des citoyens, autant étoit-il chéri des soldats auxquels il prodiguoit ses trésors. Macrin, pour adoucir leurs regrets, lui fit dé-

cerner l'apothéose. On avoit déjà déifié tant de monstres!

L'usurpateur méprisable et odieux.

Cet usurpateur ne jouit pas long-tems de sa fortune. D'un côté, il se rendit méprisable, en donnant de grosses sommes à Artaban, roi des Parthes, et en se livrant aux délices d'Antioche; de l'autre, il se rendit odieux, en affectant de couvrir par son faste et ses hauteurs la bassesse de son origine. Enfin, il ne put satisfaire les troupes, accoutumées à d'immenses largesses, et qui n'obéissoient plus qu'à ce prix. Le mal étoit sans remède. Une trop longue expérience avoit appris qu'on faisoit tout avec l'épée, et qu'on n'étoit rien sans elle.

218. Mæsa fait proclamer Héliogabale, son petit-fils.

Une femme ambitieuse, Mæsa, sœur de l'impératrice Julie, fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Bassien, surnommé Héliogabale, son petit-fils, prêtre du soleil, parent de Caracalla. Elle n'eut pas de honte de semer le bruit, que ce prêtre syrien étoit né d'un adultère de sa fille avec le dernier empereur; elle corrompit par ses libéralités une légion,

campée près d'Emèse en Phénicie, lieu de sa naissance. La légion reçoit Héliogabale et le proclame. Des troupes, envoyées par Macrin contre les rebelles, se joignent à eux. Il est lui-même vaincu, après avoir fait déclarer son rival ennemi public. Il se sauve d'Antioche, traverse en fuyant l'Asie-mineure; on le prend et on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.

HÉLIOGABALE.

218. Héliogabale est un monstre.

LES Caligula, les Néron, les Domitien, semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans; ou plutôt Héliogabale semble ne monter sur le trône que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend les titres de tribun et de proconsul, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste et de Marc-Aurèle, tandis qu'il n'a dans l'esprit que de l'ineptie, et dans le cœur que

de la bassesse et des vices infâmes.

Il assassine Gannys son gouverneur.

Avant son départ d'Asie, non content d'avoir fait mourir les plus illustres partisans de Macrin, il tue de sa propre main Gannys, son gouverneur, à qui il étoit surtout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutychien, vil bouffon, et il accumule sur sa tête les premières dignités. Il dédaigne l'habillement romain; il y substitue la soie et la broderie d'or, enfin tout ce qu'un luxe efféminé peut offrir de voluptueux et de superbe. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mæsa, son aïeule; exemple unique dans cette histoire. Il établit un sénat de femmes pour prononcer sur les modes, les voitures, et sur d'autres bagatelles semblables. Il change d'épouse chaque année: il se marie comme femme à un esclave, auquel il donne tout pouvoir; et se plonge publiquement dans de si horribles débauches, qu'on ne peut même en supporter le récit. Quand les historiens auroient beaucoup exagéré, de pareilles exagérations ne tombent jamais que sur un monstre.

Il crée un sénat de femmes.

Ses débauches.

Une superstition insensée est jointe à ces excès abominables. Héliogabale profane, dépouille tous les temples, en faveur du dieu Syrien dont il étoit le pontife, et dont il veut élever le culte sur les ruines de celui même de Jupiter. Il fait venir de Carthage la statue d'une déesse, pour la marier à son dieu, ce mariage lui coûte des sommes immenses. Il immole, dit-on, des enfans à sa divinité favorite, se soumet à la circoncision en son honneur, ne voit rien de plus grand que d'exercer son sacerdoce; en un mot, il devient ridicule aux yeux des uns, sacrilège aux yeux des autres, par cette bizarre superstition. Sessuperstitions.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-tems, on lui avoit fait adopter son cousin Alexien, connu sous le nom d'Alexandre Sévère. Le nouveau César fut bientôt l'objet de sa fureur: il tenta plusieurs fois de l'assassiner. Les prétoriens se révoltèrent pour Alexandre, et tuèrent Héliogabale avec sa mère Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'est le treizième 222. Il est assassiné.

empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ses successeurs finiront de même. L'ambition ne cessera pourtant jamais d'aspirer à cette place, ni la tyrannie d'y provoquer la vengeance des hommes. Nous voyons aujourd'hui le despotisme chez les Turcs ; mais nous n'y voyons point de règnes si affreux. Les Turcs ont des mœurs : les Romains en général n'en avoient plus. On ne peut trop insister sur cette cause, une des principales causes, sans doute, de l'état heureux ou malheureux des nations. Quiconque aime ses enfans et sa patrie, en sentira mieux que la vertu doit fixer ses premiers soins. Puissent les gouvernemens apprendre aussi par l'histoire, qu'il faut rendre les hommes vertueux, pour avoir des sujets dignes de servir le prince et la patrie !

ALEXANDRE-SEVÈRE.

ALEXANDRE, âgé seulement de seize ans, étoit exposé à la séduction, et par sa jeunesse, et par la puissance impériale. Mais un bon naturel, cultivé avec soin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Mæsa son aïeule, et Mamée sa mère, le garantirent des pièges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Elles lui formèrent un conseil, de seize sénateurs respectables; les célèbres jurisconsultes Ulpien et Paulus furent du nombre. Les lois devoient donc enfin reprendre leur autorité, ou plutôt paroître la reprendre; car elles ne regnent véritablement, que lorsqu'elles ont de l'empire sur les ames.

222. Alexandre commence bien, malgré sa jeunesse.

Toutes les vertus des bons princes, justice et clémence, modération et fermeté, bienfaisance et économie, zèle et sagesse; on les trouve dans le gouvernement d'Alexandre. Il suffit de dire que les affaires l'occupoient la plus grande

Ses vertus

partie du jour, que la lecture de Cicéron, de Virgile, d'Horace, de Platon, faisoit son plus grand plaisir, ainsi que les entretiens d'un petit nombre d'amis sages ; qu'à certaines heures il donnoit audience à ses sujets ; et qu'il avoit sans cesse devant les yeux cette maxime, consacrée par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent.*

Il donne trop de puissance au préfet du prétoire.

Il manqua, sans doute, à la saine politique, en voulant que les préfets du prétoire fussent sénateurs. Leur charge, déjà trop considérable, réunissoit par-là le pouvoir civil avec le militaire. Ils jugeoient au nom du prince, ou avec lui, les causes les plus importantes. L'empereur fit ce changement, afin que les sénateurs n'eussent pas pour juges des chevaliers. Le sage Ulpien étant alors préfet du prétoire, son mérite fit peut-être perdre de vue ce qu'on devoit craindre de ses successeurs.

Licence des prétoriens.

L'habitude d'une licence effrénée avoit rendu les prétoriens indisciplinables. Ils se mutinoient continuellement, parce qu'on essayoit

de les réformer. Ulpien, l'ami et le ministre d'Alexandre, fut immolé dans une de leurs séditions. L'historien Dion, qui venoit de commander en Pannonie, devint l'objet de leur haine; par le zèle qu'il avoit eu pour la discipline. Ils osèrent demander sa tête. Leur insolence ne servit d'abord qu'à lui procurer de nouveaux honneurs. Alexandre le fit son collègue de consulat; mais il lui conseilla cependant de s'absenter. Le consul se retira en Bithynie, son pays natal. Tant la licence militaire mettoit d'entraves au gouvernement.

Artaxerxès rétablit l'empire des Perses.

Une grande révolution changeoit la face de l'Orient, et intéressoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arsace l'an de Rome 502, s'étoit constamment soutenu, malgré les secousses que lui avoient données quelquefois les conquérans de l'univers. Les Parthes pouvoient se glorifier d'être invincibles. Tout-à-coup ils disparurent, comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros de Perse, ambitionnant de relever le trône de Cyrus, se révolta contre

Les Parthes disparoissent.

Artaban, dernier roi des Parthes remporta sur lui trois victoires et le tua. Enfin, il se rendit maître de l'empire des Arsacides, qui subsistoit depuis quatre cent soixante et quinze ans, et qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces. Le nom des Perses sortit de l'obscurité, où les vicissitudes humaines l'avoient plongé après tant de siècles de splendeur. Ne doit-on pas expliquer ce phénomène, en disant que les Perses ne faisoient plus qu'un même peuple avec les Parthes; que les guerres de Rome avoient aiguisé leur courage, et que tout se réduit presque à un changement de nom?

Il revendique les provinces conquises par les Romains.

Enflé de sa puissance et de ses succès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains. Il revendiquoit la Mésopotamie, la Syrie, toute l'Asie-mineure jusqu'à la mer Egée, comme conquises par Cyrus, et dépendantes de son empire. On est étonné de voir élever de pareilles prétentions, sur un titre que les siècles avoient anéanti; mais quel titre ne suffit pas aux conquérans ambitieux!

et s'ils allèguent des prétextes, n'est-ce pas toujours sur la force qu'ils fondent leur droit réel ? Les Romains n'avoient guère connu de droit plus légitime : on tournoit enfin contre eux le même fléau dont ils avoient écrasé tant de nations.

232. Alexandre va l'attaquer, et rétablit la discipline.

Alexandre marcha contre les Perses. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant. *Bourgeois*, s'écria-t-il, *retirez-vous, et quittez les armes.* Les mutins obéïrent. Peu de tems après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéramens de la bonté et de la douceur. Sa conduite auroit eu les plus grands succès, si tout n'avoit pas dégénéré.

Contradictions des historiens.

Selon Hérodien, et tous les auteurs orientaux, Alexandre fut entièrement vaincu par les Perses ; au-lieu que selon Lampride, il remporta sur eux une victoire complette. Ce dernier rapporte un discours de l'empereur au sénat, qui suppose que l'ennemi avoit sept cents éléphans, dix-huit cents chariots armés de faulx, cent vingt

mille hommes de cavalerie, sans compter le reste; et que cette armée avoit été taillée en pièces. Il assure avoir tiré ce discours des registres du sénat. La plupart l'en croient sur sa parole, malgré les témoignages contraires. Mais Lampride, et Hérodien, et Capitolin, et Eutrope, et en général les écrivains de l'histoire *Auguste*, sont si plein de bévues, de contradictions, de mensonges, qu'il est difficile de s'en rapporter à l'un ou à l'autre. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les mauvais historiens.

Guerre de Germanie. L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient la Gaule. Il triompha des Perses; il prit aussi-tôt la route de Germanie. Dès le commencement de cette malheureuse expédition, il éprouva combien la vertu a peu d'empire sur des soldats ennemis de la règle, et exercés aux cabales séditieuses.

235. Maximin, d'origine barbare, Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin, né en Thrace, Goth d'origine, simple pâtre dans sa jeunesse, devenu

soldat sous le règne de Sévère, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie. Sa taille gigantesque, sa force prodigieuse, son courage, sa vigilance, son exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à sa fortune. Ce barbare (il méritoit encore ce nom) osa porter ses vues jusques sur le trône. Il fomenta l'esprit de révolte dont les soldats étoient toujours animés ; il leur dépeignit Alexandre comme un prince lâche, gouverné par une femme, car sa mère conservoit effectivement trop d'autorité ; il les fit soupirer pour les largesses, qu'amenoient toujours les changemens d'empereur ; enfin il commit par leurs mains un parricide. Le vertueux Alexandre fut égorgé, n'ayant que vingt-six ans.

veut détrôner Alexandre, et le fait assassiner

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre, (preuve certaine du mérite,) étoit si profonde, qu'il leur rendoit une espèce de culte dans son palais. Il y honoroit Jesus-Christ parmi les sages ; mais il lui associoit Apollonius de Tyane. Il se fit toujours

Vénération d'Alexandre pour les grands hommes.

Il ne vou-

Loit pas qu'on vendit les charges.

un devoir de ne confier les dignité qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes les vendre lui paroissoit une chose détestable. *Quiconque achète*, disoit-il, *vend à son tour ; et l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point, malgré sa clémence, les voleurs publics, les concussionnaires, ni une espèce de brigands de cour, qu'on appeloit *vendeurs de fumée.* Ces derniers trafiquoient de leur crédit, réel ou supposé, auprès du prince; et extorquoient de l'argent, tantôt par l'espérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

Vendeurs de fumée.

On tombe dans l'ignorance.

Nous touchons au tems malheureux où l'esprit humain sans culture, sans jugement, privé du flambeau de la science, paroîtra privé de la raison même. Les lois vont tomber dans le chaos ; le fer décidéra de tout, la barbarie augmentera sans cesse par les succès des barbares. Les grands jurisconsultes disparoissent. Après Papinien, Ulpien, Paulus, Modestin, disciple d'Ulpien, la jurisprudence s'éclipse comme la philosophie, le goût

Derniers jurisconsultes.

le goût et la littérature. Dion Cassius est le dernier historien supportable de ces tems-là ; si l'on doit appeler historien un esprit crédule, superstitieux, qui mêle des contes absurdes aux faits qu'il altère. Une grande partie de son ouvrage est perdue. On y supplée par celui de Xiphilin, son abréviateur, écrivain du onxième siècle, encore moins éclairé que lui. Nous tracerons rapidement le tableau de ce que l'histoire peut fournir d'intéressant au milieu de la confusion et de l'ignorance.

SUCCESSEURS

D'ALEXANDRE-SÉVÈRE *jusqu'à* AURÉLIEN.

Etat affreux de l'empire pendant cinquante ans.

DEPUIS la mort d'Alexandre, dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime ou usurpé, paroissent sur la scène pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet

de la cruauté et de la fortune. Ce qu'on appeloit l'empire romain étoit donc alors, comme l'observe Montesquieu, « une » espèce de république irrégulière, » telle, à-peu-près, que l'aristo» cratie d'Alger, où la milice, qui » a la puissance souveraine, fait » et défait un magistrat, qu'on » appelle dey. Et peut-être est-ce » une régle assez générale, que » le gouvernement militaire est à » certains égards plutôt républi» cain que monarchique. » Le gouvernement établi par Auguste, n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres. Tâchons toujours de remonter aux principes des grandes révolutions.

255. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes.

MAXIMIN, proclamé par les troupes, reconnu par le sénat qui ne pouvoit rien, porta sur le trône sa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on se souvenoit de sa naissance. Ses cruautés, jointes à des rapines qu'il porta jusqu'à dépouiller les temples, furent aussi-tôt suivies

de conspirations. Quelques troupes nommèrent un autre empereur, qu'un traître assassina au bout de six jours. Après des victoires sur les Germains, les Daces et les Sarmates, la tyrannie devint plus violente. On massacroit les grands, on fouloit impitoyablement le peuple. Dion Cassius et Xiphilin.

Enfin, l'Afrique se soulève. GORDIEN, proconsul de cette province, homme illustre, riche, généralement aimé, y est déclaré empereur avec son fils. Rome confirme son élection; le sénat déclare Maximin ennemi de la patrie; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, les attaque et les fait périr. Les deux Gordiens.

Le sénat leur nomme deux successeurs, MAXIME et BALBIN, auxquels le peuple fait joindre GORDIEN III, en qualité de César: le jeune prince n'avoit que treize ans. Maximin, respirant la vengeance, approche de l'Italie. Tandis qu'il assiège Aquilée, les prétoriens le tuent, lui et son fils. On l'appeloit communément un Busiris, un Cyclope; et ces noms

238. Meurtre de Maximin.

odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inspiroit sa tyrannie.

Maximin et Balbin tués aussi.

Un gouvernement équitable commençoit à dissiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces espérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils se jetèrent dans le palais, lorsque le peuple étoit assemblé à des jeux ; ils saisirent Maxime et Balbin, les traînèrent par les rues, en les accablant de coups et d'outrages, les massacrèrent enfin avec la dernière fureur. On ne connoissoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

Mysithée gouverne sagement sous Gordien III.

Pour s'assurer l'impunité, ils emmenent dans leur camp le jeune Gordien, prince aimable que le sénat et le peuple reconnurent avec joie. Ceux qui gouvernèrent d'abord en son nom, eunuques, courtisans intéressés, lui auroient attiré la haine par leurs injustices; s'ils ne s'étoit donné un ministre habile et vertueux, dans la personne de Mysithée, préfet du pré-

toire, dont il épousa la fille. Cependant la guerre se rallume en orient. Sapor, successeur d'Artaxerxès, héritier de ses grands desseins ainsi que de sa puissance, envahit la Mésopotamie. Gordien va l'attaquer, le repousse, reprend Nisibe, qui étoit alors la principale ville du pays. Mais il perd l'auteur de ses succès, Mysithée, et il donne sa place à PHILIPPE, Arabe perfide et ambitieux, né dans la bassesse, capable de s'élever, comme Maximin, par un crime atroce.

Sapor est repoussé; Mysithée meurt.

Le nouveau préfet du prétoire n'a pas honte de cabaler contre son bienfaiteur. Il fait manquer les vivres aux troupes, afin de les soulever. Il insinue que c'est la faute du prince, que le prince est incapable du gouvernement; il remue si bien les esprits, qu'on oblige Gordien de le prendre pour collégue et pour tuteur. Il couronne sa trahison par le meurtre de Gordien, exécuté en secret; et il affecte d'honorer ensuite sa mémoire.

244. Philippe préfet de prétoire, envahit l'empire.

Un attentat en amenoit toujours un autre. A peine Philippe, de

Dèce, empereur; Philippe tué.

retour à Rome après avoir conclu la paix avec Sapor, se croit-il paisible possesseur de l'empire, que l'armée de Syrie et celle de Mésie nomment deux empereurs, Jotapien et Marinus. Tous deux périssent. Les légions de Pannonie et de Mésie proclament DÈCE, qui aussi-tôt se met en marche pour attaquer son rival. Philippe est tué avec son fils dans une bataille près de Vérone. Les auteurs ecclésiastiques le supposent chrétien. Il importeroit fort peu à la religion que ce fait douteux fût constaté. Il importe davantage aux mœurs d'observer ici que Philippe défendit les débauches contre nature. Elles étoient si publiques et si communes dans Rome, qu'Alexandre n'avoit osé les interdire. On payoit une taxe au fisc, pour avoir droit d'exercer cette horrible prostitution.

Prostitutions contre nature, défendues.

240. Les Goths passent le Danube.

Dèce est célèbre par la persécution que l'église essuya sous son règne. Les chrétiens l'ont représenté comme un tyran, les païens comme un prince digne de tous les éloges. Une irruption des Gohts, peuple dont nous aurons souvent

occasion de parler (1) ; l'obligea de prendre les armes. Priscus, qu'on croit frère de l'empereur, se joignit à ces barbares, et perdit la vie en voulant usurper l'empire. GALLUS, avec les mêmes vues d'ambition, engagea Dèce dans une embuscade, où l'empereur fut tué par les Goths, après un règne de deux ans. Révolte contre Dèce.

Gallus est tué à son tour par ses soldats en combattant EMILIEN, qui lui dispute le trône. Emilien périt de la même manière, en marchant contre VALÉRIEN, son compétiteur. Celui-ci, très-estimé jusqu'alors, honnête homme, bon magistrat, devient un foible empereur. Les barbares fondoient de tous côtés sur les provinces, que les guerres civiles, la marche des armées, l'embarras des nouveaux souverains, exposoient trop à leurs entreprises. Valérien, par ses généraux, remporta sur eux Guerres civiles. Irruptions des barbares.

(1) Je ferai connoître les Goths, et les autres barbares conquérans, lorsque leurs incursions auront des suites plus considérables, et qu'ils seront prêts à s'établir dans l'empire.

quelques victoires dans la Gaule et en Illyrie ; mais des essaims de Scythes ravagèrent l'Asie-mineure, prirent Trébizonde, Calcédoine, Nicée, Nicomédie. En même tems, Sapor fit des conquêtes, et pilla même Antioche. L'empereur, qui s'étoit transporté dans ce pays, ayant perdu une bataille, demanda la paix. Il alla en personne négocier avec Sapor, sans aucune précaution ; il fut arrêté prisonnier, et traité comme un vil esclave jusqu'à sa mort, pendant trois ans au moins de captivité.

260. Valérien prisonnier de Sapor.

Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien.

La noblesse de ses sentimens éclate dans un trait, d'autant plus digne d'être cité, que depuis long-tems nous ne voyons presque aucune trace de vertu. Il avoit nommé consul Aurélien, fameux général, mais pauvre, et hors d'état de donner les jeux et de faire les autres dépenses d'usage. Valérien ordonna que le trésor public fît tous les frais, et écrivit l'ordre en ces termes : *Nous avons nommé consul Aurélien. Sa pauvreté, par laquelle il est grand, plus grand qu'aucun autre, ne lui permettant pas de soutenir la dépense,*

vous lui donnerez, *etc.* Paroles admirables mais trop foibles contre des mœurs corrompues!

Sous le règne de Gallien son fils, tout est calamités et révoltes.

GALLIEN, fils de Valérien, déjà Auguste, loin d'ambitionner la gloire de venger son père et de le tirer de prison; se livra tout entier au gout des plaisirs et de la débauche, tandis que des maux affreux, la peste, la famine, la guerre, les révoltes, le mépris des lois, mettoient l'empire en combustion. Les événemens de ce règne forment un cahos ténébreux, où il seroit inutile de vouloir jeter quelque lumière. Ce ne sont que ravages de barbares, que soulevemens d'armées, etc.

Empereurs proclamés en grand nombre.

On voit une foule de rebelles prendre le titre d'empereurs: Trébellius en compte jusqu'à trente; Crévier en réduit le nombre à dix-huit. Parmi eux on doit distinguer Postume, qui regna sept ans dans la Gaule, avec toutes les qualités d'un grand prince. Il repoussa les Germains, et fut, selon la coutume, assassiné par ses soldats.

Postume.

Odénat et Zénobie.

Un personnage encore plus célèbre est Odénat, prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sar-

rasins. Ce héros attaché à l'empereur, méprisé de Sapor, ne cessa de combattre les Perses, porta même la terreur jusqu'à Ctésiphon en Assyrie, leur capitale. Gallien le créa Auguste, titre dont il partagea les honneurs avec la fameuse Zénobie, sa femme. Des embuches domestiques le firent malheureusement périr. Zénobie fut soupçonnée d'y avoir eu part. Elle gouverna au nom de ses enfans, comme *reine d'Orient*, prenant toutes les marques de la dignité impériale, en exerçant toute l'autorité, mais sans être reconnue par Gallien.

268. Gallien assassiné.

Celui-ci étoit en Illyrie, pour s'opposer aux invasions des barbares, lorsqu'un Dace, nommé Auréole, homme vil et audacieux, se fit proclamer empereur en Italie, et l'obligea de revenir sur ses pas. Marcien et Claude, deux braves capitaines à qui il avoit laissé le commandement, repoussèrent les Goths ou les Scythes; (car on leur donne indifféremment l'un et l'autre nom.) S'étant rejoints ensuite à Gallien, ils conspirèrent

contre lui et le firent assassiner. Ses cruautés et ses débauches le rendoient si execrable, que la voix publique le chargea d'imprécations, en même tems que ses meurtriers crurent devoir lui procurer l'apothéose. Insensible à tout dans l'ivresse de plaisirs infâmes, en apprenant que l'Egypte s'étoit révoltée, il avoit dit froidement : *Hé bien, ne pouvons-nous pas vivre sans le lin d'Egypte ?* et en apprenant la perte des Gaules : *La république est-elle donc perdue, parce que nous n'aurons plus d'étoffes d'Arras ?*

Il avoit réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats

Le sénat en particulier ne lui pardonna point d'avoir interdit aux sénateurs le commandement militaire ; innovation sans exemple. Ils s'accoutumerent cependant à préférer les paisibles fonctions de la magistrature aux dangers inséparables des armes. Ainsi commence une distinction inouie entre la robe et l'épée. Le motif de ce changement fut la crainte que les sénateurs n'eussent trop de pouvoir dans les armées ; mais des aventuriers, des brigands, des bar-

bares, se faisoient tous les jours empereurs.

Claude règne avec gloire.

CLAUDE se montra digne de l'être, par l'usage qu'il fit de la souveraineté. On pourroit le comparer à Trajan, si son règne n'avoit pas été trop court. Auréole, qui se soutenoit dans Milan, proposa des conditions de paix; et, n'ayant rien obtenu, hasarda une bataille où il périt. Tétricus possédoit la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne. Une irruption épouvantable des Goths empêcha l'empereur de tourner ses armes contre lui. *La guerre de Tétricus*, dit-il noblement, *est la mienne: celle des Goths est la guerre de l'état.* Ces barbares au nombre de plus de trois cent mille, après une vaine tentative sur l'Asie, avoient renversé l'Hellespont et assiégeoient Thessalonique. Selon Zonare, un corps de leurs troupes s'empara d'Athènes. Ils vouloient y brûler tous les livres. Un d'eux les en dissuada par une réflexion peut-être plus juste qu'on ne pense, quoique fausse à certains égards; c'est que les Grecs, occupés de la lecture, négligeoient la guerre et

Irruption des Goths en Europe

Ils laissent les livres aux Athéniens.

étoient faciles à vaincre. Claude arrive, les Goths s'éloignent de Thessalonique : il les poursuit vers le Danube, les atteint, les taille en pièces. On connoît peu de victoires plus mémorables. Une maladie contagieuse, dont le vainqueur mourut à Sirmium, dans la troisième année de son règne, priva l'empire d'un grand prince, qui peut-être auroit eu aussi le sort des tyrans.

Claude les défait, et meurt.

AURÉLIEN.

APRÈS Claude regna AURÉLIEN, déjà connu et capable de le remplacer, du moins par les talens militaires. Il fut bientôt délivré de Quintillus, frère de Claude, que des troupes avoient proclamé empereur. Les barbares, beaucoup plus à craindre, malgré leurs défaites inondèrent l'Italie et le battirent près de Plaisance. Il se vengea promptement par trois victoires, suivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ses murailles et de la fortifier.

270. Aurélien en guerre avec les barbares.

Il en agrandit l'enceinte jusqu'à cinquante milles : ouvrage que finit Probus. La guerre contre Zénobie l'appela en Orient.

272. Zénobie le brave ; elle est vaincue et prisonnière.

Cette héroïne ambitieuse, politique, chaste, savante, instruite par le célèbre Longin, avoit envahi l'Égypte, et soumis à sa domination la Cappadoce et même la Bythinie, d'où le passage en Europe étoit facile. Ses vues embrassoient l'empire romain : son courage égaloit son ambition. Mais la supériorité des Européens sur les Asiatiques, dans la guerre, devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chasse d'Antioche, défait son armée à Emèse, la poursuit, et l'assiège dans Palmyre, ville également forte et magnifique, fournie d'abondantes provisions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuse, et reçoit une réponse pleine de fierté. Après un long siège, la disette annonçant les derniers malheurs, Zénobie s'enfuit pour aller demander du secours aux Perses. On l'arrête au bord de l'Euphrate. On l'amène à Aurélien. Il lui reproche en colère son audace à insulter les empereurs

romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui savez vaincre ; Gallien et ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Le vainqueur lui accorda la vie ; mais il fit mourir Longin, comme l'auteur de la lettre qu'elle lui avoit adressée. C'est une tache pour sa gloire, que d'avoir répandu le sang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans son Traité *du Sublime*. Palmyre s'étant révoltée, lorsqu'il avoit déjà passé le Bosphore, il revint sur ses pas, et la livra au pillage. Mort de Longin.

Tétricus régnoit toujours dans la Gaule, mais au milieu de séditions continuelles, qui le faisoient soupirer pour l'état de particulier. Il se jeta, en quelque sorte, dans les bras d'Aurélien, et se mit en son pouvoir, dès le commencement d'une bataille de Châlons-sur-Marne. Alors l'empire cessa d'être démembré. Le triomphe d'Aurélien (décrit par Vopiscus) fut d'une magnificence extraordinaire. Zénobie et Tétricus y brillèrent parmi les captifs. L'un et l'autre furent traités ensuite avec Tout l'empire soumis à Aurélien. Son triomphe.

douceur. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de régner au delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, et l'opinion aussi.

Il perd sa modestie.

L'empereur, après tant de succès aussi brillans que rapides, parut oublier son ancienne modestie. Il avoit refusé à sa femme un habit de soie, disant qu'il auroit honte d'acheter une étoffe au poids de l'or; car la soie étoit encore extrêmement rare. Il commença lui-même à porter des étoffes d'or couvertes de pierreries; il se para du diadème, dont aucun empereur n'avoit osé faire usage. On voit dans ses médailles les titres de *seigneur* et de *dieu*.

Largesses pour gagner le peuple.

Naturellement très-sévère, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de blé, il en fit de pain et de vêtemens; Il y auroit ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit, qu'il ne resteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. L'intérêt et l'ambition avoient de-

puis long-tems établi ces dangereuses largesses, qui rendoient le peuple avide, paresseux et insolent. Un bon gouvernement fournira du travail aux pauvres, et non des moyens de croupir dans la fainéantise. Aurélien disoit : *Rien n'est plus gai, que le peuple, quand il a bien mangé.* Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contentoit pas ses caprices. Il vouloit vivre aux dépens de l'état, sans rien faire d'utile à l'état ; et ce fut une source intarissable de désordres.

Il en résultoit du mal.

En caressant ainsi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre et la justice ; il sévissoit contre le crime ; il n'épargnoit point ces hommes durs, qui vexent les citoyens, sous prétexte de zèle pour les droits du fisc ; il vouloit que ses propres esclaves fussent jugés par les tribunaux ordinaires ; il faisoit de sages réglemens contre les abus. On lui reproche des excès de sévérité ; mais en examinant sa conduite, et la modération dont il usa envers ses ennemis, ce reproche paroîtra moins l'effet d'une

Bon gouvernement d'ailleurs.

cruauté réelle, que de la licence de son siècle.

Orléans et Dijon, ouvrages d'Aurélien

Après un second voyage dans la Gaule, où il fonda Dijon, et rebâtit l'ancienne ville de Génabum, qu'il appela de son nom *Aurelianum* (Orléans;) la prudence lui fit abandonner la Dacie, conquête de Trajan, située au-delà du Danube. Il en transporta les habitans dans la Mésie, et le Danube devint la barrière de l'empire. Il se disposoit à venger sur les Perses les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Déjà il étoit arrivé en Thrace, prêt à passer le Bosphore. Mnesthée, l'un de ses secrétaires, lui étant devenu suspect et craignant d'être puni, forma une conspiration. L'empereur fut assassiné. On lui erigea un temple sur le lieu même.

275. Il est assassiné.

TACITE. — PROBUS, etc. jusqu'à DIOCLETIEN.

L'armée et le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur.

SOIT que la fermeté et les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eut appris sous son règne à se tenir dans les bornes du devoir, soit plutôt qu'aucun des prétendans à l'empire ne pût entraîner ses suffrages, et que les principaux officiers eussent trempé dans une odieuse conspiration ; les soldats, par une espèce de prodige, renvoyèrent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emportèrent plus de six mois, et personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin, le sénat élut TACITE, un de ses membres, vieillard plein de vertus, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse.

Tacite règne en prince vertueux.

Le premier soin de ce prince fut de rétablir l'ancienne majesté de ce corps illustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de

faire des lois, de nommer les proconsuls, de juger en dernier ressort ; il le regardoit comme l'arbitre de la paix et de la guerre. Le sénat espéroit que ce changement seroit durable ; tant le corps, ainsi que les particuliers, aiment à se repaître de trompeuses espérances. Tacite, ayant demandé le consulat pour son frère, essuya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction : *Ils connoissent le prince qu'ils ont choisi.*

Son respect pour l'historien Tacite, et pour les bons empereurs.

Il ordonna que toutes les bibliothèques fussent fournies des ouvrages du grand historien, dont il portoit le nom, et dont il se glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zele de bon prince ; puisque rien n'est plus propre que ces ouvrages, à inspirer l'horreur du vice et de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs divinisés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment respectables. Un plaisant dit avec assez raison, que tous leurs noms pouvoient se graver sur la pierre d'une bague.

Pendant l'interrègne, les Goths avoient inondé l'Asie. L'empereur alla en personne les attaquer, et les dissipa. Malheureusement il avoit mis en place un de ses parens, qui ne le méritoit point, et qui fut assassiné pour ses violences. Les assassins ne crurent pouvoir se dérober au supplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuèrent Tacite lui-même, malgré ses vertus.

276. Il est assassiné.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le sénat, après la mort d'Aurélien, étoit le fruit des circonstances, et non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs; FLORIEN, frère du dernier, et PROBUS, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obscurité, mais digne de succèder aux Trajan. *Pensez-y bien*, dit-il, aux soldats; *vous serez mécontens de votre choix*; *je ne sais pas vous flatter*. Les soldats n'eurent point d'égard à ses remontrances. Peu de tems après, ceux de Florien se repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, le tuèrent, et se soumirent avec ardeur.

Probus lui succède, et mérite l'empire.

Le sénat respecté.

Alors Probus écrit en termes respectueux au sénat, lui représente l'état des choses, et ajoute : « C'est » à vous de juger si je suis digne » de l'empire ; je vous prie d'en » ordonner tout ce que vous ju- » gerez convenable. » Reconnu sans peine par le sénat, il le traite comme avoit fait l'empereur Tacite, lui laissant pleine autorité pour le civil, et se réduisant presque au commandement militaire.

Les Germains chassés de la Gaule.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares sortis de la Germanie, Francs, Bourguignons, Vandales, remplissoit la Gaule de sang et de ravages. L'empereur les en chassa, et leur imposa des conditions fort dures. Il exigea des otages et un tribut : il enleva leurs bestiaux ; il se réserva seize mille hommes de leur jeunesse, qu'il eut soin de distribuer en divers corps et en diverses provinces. Tirer du secours des barbares, *pourvu qu'on le sente, et qu'on ne l'apperçoive pas*, c'étoit sa politique. Mais c'étoit le moyen d'apprendre l'art militaire aux barbares.

Remarquons en passant une absurdité de Zosime, historien grec contemporain de Théodose. Selon lui, les Romains manquant de vivres, il leur tomba une pluie de blé mêlé avec l'eau, dont ils firent une provision de pain suffisante. Plus on s'éloigne des siècles de la bonne littérature, plus l'histoire est défigurée par les fables. Absurdité de Zosime

282. Probus périt dans une sédition.

Tantôt en Europe, tantôt en Asie, Probus travailla sans cesse à réprimer les barbares ou à étouffer les révoltes. Trois ou quatre usurpateurs succombèrent dans leurs entreprises. Le calme fut rétabli par-tout. Les soldats furent employés en tems de paix à des ouvrages utiles; mais leur esprit séditieux ne fut pas dompté. Le prince leur faisant creuser un canal, et dessécher des marais, près de Sirmium, sa patrie, ils le tuerent dans une sédition. C'est à lui que la France, l'Espagne et la Hongrie, sont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter: Probus le permit à ces trois peuples. La nature semble quelquefois n'attendre qu'une Vignes plantées.

bonne loi, pour produire des trésors.

Audace des Francs

On remarque sous ce règne un fait singulier, qui prouve de quoi les Francs étoient capables, par leur audace et leur amour de la liberté. On en avoit transporté un petit nombre dans le Pont, pour les punir sans doute d'une révolte. Résolus de s'échapper de cet exil, s'étant saisis de quelques vaisseaux, ils passèrent du Bosphore à la mer Egée, ravagèrent les côtes de l'Asie et de la Grèce, pillèrent ensuite Syracuse, naviguèrent jusqu'au détroit de Cadix, pénétrèrent dans l'Océan, firent le tour de l'Espagne, côtoyèrent la Gaule, parvinrent à l'embouchure du Rhin, et regagnèrent leur pays. Ce ne pouvoient être que des hommes exercés à la navigation, et accoutumés à braver tous les périls.

Carus règne peu de tems.

Après la mort de Probus, l'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au sénat : « Vous devez vous réjouir » de ce qu'on a fait empereur un » membre de votre ville : nous » tâcherons de paroître plus digne » de votre estime que des étran- » gers. »

» gers. » En effet, Claude, Aurélien et Probus, sortis de l'Illyrie, n'étoient pas regardés comme Romains. Leur mérite n'en devoit paroître que plus grand, et c'eut été beaucoup pour Carus de l'égaler. Le tems lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, et poussé vivement les Perses, il mourut dans sa tente, ou brûlé par le tonnerre, comme le bruit en courut, ou assassiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraisemblance.

Ses deux fils CARIN et NUMÉRIEN, qu'il avoit créés augustes, lui succéderent sans élection. Le second périt d'abord; et Aper fut soupçonné d'un nouveau meurtre. DIOCLÉTIEN, élu empereur, le tua de sa propre main en présence de l'armée. Une druidesse avoit, dit-on, prophétisé que Dioclétien parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un sanglier: il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin avoient certainement mieux servi Dioclétien, que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Mésie su-

284. Dioclétien parvient à l'empire.

périeure, et auroit été pleinement victorieux, si les officiers dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient saisi l'occasion de se venger. Ils l'assassinèrent.

DIOCLÉTIEN et MAXIMIEN. — CONSTANCE-CHLORE et GALERIUS.

284. Quelle idée on doit avoir de Dioclétien.

DIOCLÉTIEN, Dalmate par sa naissance, avoit été, selon quelques historiens, esclave et affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Il commandoit sous Numérien, en qualité de *comte des domestiques*, les gardes qui composoient la maison de l'empereur; car les prétoriens, si redoutables par leurs continuelles révoltes, ne servoient plus qu'à l'armée, ou gardoient seulement l'extérieur du palais. Aux talens militaires, il joignoit le génie, la politique et des vertus. On jugera par ses actions si le reproche de tyrannie, que lui ont fait des auteurs ecclésiastiques, n'est point suspect de partialité; et s'il y a autant de

justice que de zèle dans les invectives contre ce prince. Dès le commencement de son règne, il donna la plus grande preuve de modération, puisque après une guerre civile, victorieux et tout-puissant, il n'ôta ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partisan de son rival. Sa modération.

286. Ils s'associe Maximien

Comme l'empire étoit attaqué et pressé de toutes parts, en orient et en occident, Dioclétien crut avoir besoin d'un appui pour le défendre. Il s'associa Maximien, né de parens obscurs dans la Pannonie, mais grand capitaine, malgré son caractère féroce. Un tel collegue ne lui fut point redoutable : il sut par sa prudence le diriger et le contenir. Maximien chassa de la Gaule ces terribles Germains, dont les incursions se renouveloient sans cesse. Dioclétien n'eut pas moins de succès contre les Perses et les barbares. Cependant, les périls renaissant toujours après les victoires, il pensa que deux césars, qui commanderoient chacun une armée, avec le droit de succession à l'empire, serviroient également et à repousser les ennemis, et à

réprimer les séditieux. Constance-Chlore et Galérius furent décorés de ce titre ; l'un, petit-neveu de Claude II, estimable par ses qualités personnelles ; l'autre, Dace, de vile origine, et ne connoissant d'autre vertu que la valeur. Le premier eut pour département la Gaule, l'Espagne et la Grande-Bretagne ; le second, l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine et la Grèce. Les empereurs, sans partager l'empire, qui semble avoir été un sous deux chefs, avoient partagé entre eux l'inspection des provinces : Maximien gouvernoit l'occident, et Dioclétien l'orient.

Il crée aussi deux Césars, Constance Chlore et Galérius.

Quoique ce nouveau système eût des avantages dans les circonstances actuelles, quels inconvéniens n'entraînoit-il pas ? Outre la jalousie et les discordes, presque inévitables entre plusieurs princes égaux, l'autorité s'affoiblissoit en se partageant. Une seule tête ne conduisoit pas le corps ; les provinces s'accoutumoient à ne plus se regarder comme parties du grand tout. D'ailleurs, autant de princes, autant de cours. Chacun avoit ses officiers, entretenus aux

Inconvéniens de ce système de gouvernement.

frais du public. Les impôts devoient donc se multiplier, et le trésor s'épuiser. Lactance dit en déclamateur, qu'il y avoit plus de personnes à payer que de contribuables. En rabattant beaucoup d'une assertion si exagérée, on trouve encore de quoi trembler pour les peuples. Ainsi, quand les maux publics sont extrêmes, un remède n'est souvent qu'un nouveau mal.

Impôts multipliés.

Le faste de Dioclétien, et sa passion de bâtir, furent une autre source de dépenses. Ses Thermes, dont les restes subsistent à Rome, comparées par Ammien à l'étendue d'une province, surpassoient réellement en grandeur les villes ordinaires. Nicomédie, son séjour habituel, devenoit une seconde Rome par la somptuosité des édifices. Les finances pouvoient être mieux employées dans les besoins de l'empire.

Thermes et autres constructions de Dioclétien.

Cependant tout réussit. Julien et Achillée, deux usurpateurs, furent abattus. A la vérité, Dioclétien abandonna un vaste pays en Egypte, au-dessus d'Éléphantine; mais les frais de garnisons

Succès, malgré les abus.

y surpassoient le produit qu'on en tiroit. Constance-Chlore soumit la Grande-Bretagne, où Cavalcarus et ensuite Allectus, avoient usurpé le titre d'auguste. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. Enfin, il releva plusieurs villes, et rétablit la fameuse école d'Autun, qu'il confia aux soins d'Euménius, habile orateur, attaché par une charge à sa personne. Il lui assigna six cent mille sesterces d'appointemens.

Euménius à Autun.

D'un autre côté, Narsès, roi des Perses, petit-fils de Sapor, fut entièrement défait par Galérien, après avoir remporté sur lui quelques victoires. Il demanda la paix en suppliant; il se soumit aux conditions qu'on lui imposa. La Mésopotamie resta aux Romains, et le Tigre leur servit de frontière. Cette paix dura quarante ans. Selon Aurélius-Victor, les états de Narsès auroient été pour Dioclétien une conquête facile. Mais qu'y auroit-on gagné ? l'empire n'avoit déjà que trop d'étendue. Vouloir s'agrandir, lorsqu'on pouvoit à peine se défendre, c'est à quoi un prince

Paix de quarante ans avec les Perses.

prudent ne devoit jamais penser. Dioclétien en conservant ses propres états, et en leur procurant une paix heureuse et durable, faisoit plus que des conquêtes.

Il regnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ses entreprises, respecté de son collègue et des deux Césars; obéi par-tout, et tempérant par la douceur la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. Une longue tranquillité avoit réfroidi leur ancienne ferveur, à mesure que leur sainte religion trouvoit moins d'obstacles pour s'étendre. Ils bâtissoient de vastes églises; ils y adoroient publiquement le vrai dieu. « Mais, dit » Eusèbe, l'envie, l'ambition, » l'hypocrisie, se glisserent parmi » nous: nous nous faisions la guer- » re, sinon par les armes, au moins » par les discours et les écrits; » les pasteurs eux-mêmes se li- » vroient à des querelles, à des » haines, les uns contre les au- » tres, et se disputoient les » premières places de l'église, » comme des principautés sécu- » lières. » Ce témoignage prouve

Les chrétiens commençoient à se corrompre.

que de mauvais chrétiens pouvoient attirer une tempête sur l'église ; et qu'on ne doit pas s'étonner de voir même dans l'histoire ecclésiastique, tant de choses qui affligent la religion.

303. Édit contre eux, déchiré par un zélateur.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés ; tout chrétien privé de ses charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de sa liberté, s'il étoit homme du peuple ; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit. On le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques et les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zèle de la multitude.

Rapport de Lactan.

S'il faut en croire Lactance, Galérius, pour attirer l'empereur, fit

mettre le feu au palais, et accusa les chrétiens de l'incendie. Mais Constantin qui étoit présent, attribue cet incendie au feu du ciel, dans un discours qu'Eusebe nous a transmis. Une pareille autorité doit paroître plus forte en histoire que celle de Lactance, dont l'ouvrage sur la persécution ne tend qu'à prouver que Dieu punit en cette vie les persécuteurs. Les historiens profanes nous manquent ici. Les témoignages, les rélations, ne peuvent se comparer. Il paroît seulement certain que la persécution de Dioclétien (la dixième générale) doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, et qu'au fanatisme des magistrats ou des peuples.

ce sur la persécution.

Il y eut beaucoup d'apostats, au rapport d'Eusebe : la gloire des martyrs n'en fut que plus éclatante. Les ennemis de la religion ne pouvoient triompher d'elle par les supplices ; car les supplices attachent à la vérité ceux qui aspirent aux récompenses éternelles. Tout véritable chrétien soupiroit pour le martyre.

Elle fit beaucoup d'apostats

Dioclétien étant venu à Rome,

Dioclé-

Il en dégoûte de Rome.

où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son règne, y triompha, avec son collègue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des jeux magnifiques et une profusion immense, auxquels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur*, disoit-il, *doivent être modestes*. Le peuple, incapable de goûter cette modestie, en fit l'objet de ses murmures et de ses sarcasmes. L'empereur partit brusquement, au mois de décembre, d'une capitale qu'il n'aimoit point. Les rigueurs de la saison, la fatigue du voyage lui causèrent une maladie de langueur dont il ne guérit jamais parfaitement. Elle contribua sans doute à le dégoûter de sa fortune.

305. Il abdique l'empire, avec son collègue Maximien.

Ennuyé de la grandeur et des affaires, pressé par les sollicitations de l'ambitieux Galérius, il se détermine ainsi que Maximien à une abdication. Les deux empereurs cedent le pouvoir suprême aux deux Césars, devenus dès-lors augustes; et pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux Cé-

sars, Maximien, neveu de Galérius, et Sévère; l'un et l'autre indignes de ce rang, soit par leur naissance, soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius. Maxence fils de Maximien, et Constantin fils de Constance-Chlore, auroient dû à tous égards être préférés; mais Galérius vouloit des Césars dont il fût le maître: l'ambition régla son choix et sacrifia le bien public.

Il vit heureux dans la solitude

C'est un spectacle bien intéressant que de voir Dioclétien, après un règne glorieux de vingt ans, retiré à Salone sa patrie, cultivant son jardin et se félicitant de son bonheur. Ses amis l'exhortèrent de loin à remonter sur le trône. *O si vous voyez*, leur répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Ses paroles sur les difficultés du gouvernement.

Les paroles que Vopiscus rapporte de lui, sur les écueils du gouvernement, citées par Crévier, prouvent combien il connoissoit les écueils du pouvoir suprême, et combien il étoit attentif à les éviter. « Rien n'est plus difficile, » dit-il, que de gouverner avec » sagesse. Quatre ou cinq hom-

» mes se réunissent et se con-
» certent pour tromper le prince ;
» ils règlent ses jugemens: le prince
» enfermé dans son palais, ne
» voit pas la vérité ; il est forcé de
» ne savoir que ce qu'ils lui disent ;
» il donne les charges à ceux qui
» en sont indignes ; il éloigne des
» affaires ceux à qui il devroit les
» confier : enfin, un bon prince,
» prudent, plein de vertus, est
» vendu par des perfides. » Le trône, considéré sous ce point de vue, peut se perdre sans regret. Heureusement pour le genre humain, les grands hommes savent éviter les pièges de l'adulation, et placer leur confiance avec discernement.

Partage inégal entre Constance-Chlore et Galérius.

Constance-Chlore, étant aussi juste, aussi affable et bienfaisant, que Galérius étoit ambitieux et cruel ; l'union entre les deux augustes devenant par-là impossible ; ils partagerent le domaine de l'empire, pour gouverner séparément leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Sévère qui, en qualité de César, devoit être comme le lieutenant de Constance, n'agit que comme la créature de Galérius. Celui-ci, maître de l'Asie, de

l'Illyrie et de la Thrace, le fut aussi de l'Italie et de l'Afrique, département de Sévère ; et de l'Orient, depuis le mont Amanus (en Cicilie), jusqu'aux extrêmités de l'Égypte, département de Maximin.

Le premier gouverne en père des peuples.

Tandis qu'il exerçoit sa tyrannie sur ces vastes régions, l'Espagne, la Gaule, la Grande-Bretagne, goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Constance n'y régnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ses sujets par son luxe, il empruntoit la vaisselle de ses amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de trésors que dans le cœur des citoyens. Aussi n'avoit-il besoin que d'un signe, pour qu'on s'empressât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce grand prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Son fils Constantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit tenu comme otâge ; et où Galérius avoit dessein de le garder comme captif. Le père, en mourant, le déclara

Il meurt à Yorck.

Constantin, son fils, lui succède.

son unique successeur ; l'armée le proclama sans délai. Nous l'allons voir briller sur le trône.

Auteurs de l'histoire *Augustale*

Du tems de Dioclétien, vécurent les auteurs de l'histoire *Augustale*, Capitolin, Lampride, Trébellius, Spartien, Vopiscus, dont les mauvais ouvrages, nécessaires faute de meilleurs, sont d'autant plus insuffisans pour un corps d'histoire suivie, qu'ils se contredisent les uns les autres, et qu'aucun n'est bien d'accord avec lui-même. Nous l'avons déjà observé, le bon goût disparoissoit, et la vérité à sa suite.

Plotin et Porphyre.

La philosophie Platonicienne avoit été remise en vogue par Plotin, qui du tems de Gallien, sollicita la permission de bâtir une ville en Campanie, pour y réaliser le système de la république de Platon. Il auroit dû demander plutôt un désert, loin de tout commerce avec le reste des hommes : encore n'y auroit-il pas réussi : car ses philosophes seroient devenus des hommes. Porphyre, son disciple, florissoit à Rome sous le règne de Dioclétien. Le christianisme n'eut point d'ennemi plus dangereux. Lorsque Constantin signala son zèle

pour la vraie religion, il fit disparoître l'ouvrage où Porphyre la combattoit. Nous n'en connoissons que des fragmens conservés par les saints Pères qui l'ont réfuté.

Nouveaux Platoniciens.

Les réveries des nouveaux Platoniciens, les êtres fantastiques dont ils remplissoient le monde, les mystères superstitieux par lesquels ils prétendoient s'unir à la divinité même, ne semblent propres qu'à dégoûter les esprits solides. Cependant le goût du platonisme se répandit jusques parmi les chrétiens; il fit naître une subtilité abstruse, contentieuse, d'où naquirent une foule d'opinions, également contraires au bien de l'église et à la tranquillité de l'état. Les Platoniciens se forgeoient une théologie mystique, pour déguiser ce que le paganisme avoit d'absurde et de révoltant. Il étoit à craindre que les chrétiens, étudiant leur philosophie pour les combattre, ne prissent quelques-unes de leurs idées, et n'altérassent l'auguste simplicité de la foi évangélique par un étalage de vaine science.

Fin du Tome troisième.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE TROISIÈME VOLUME.

SUITE
DE L'HISTOIRE ROMAINE.

SEPTIÈME ÉPOQUE.
ABAISSEMENT DE CARTHAGE.
ROME OPPRIME LES NATIONS ÉTRANGÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

Guerres contre Philippe, roi de Macédoine, et contre Antiochus, roi de Syrie. page 3

ABAISSEMENT de Carthage. Triomphe de Scipion l'Africain. L'ambition de Rome s'accroît. Guerre contre Philippe II, roi de Macédoine. Il est défait par Flaminius, et soumis à un tribut. Liberté rendue en apparence aux villes grecques. Les Etoliens, et Nabis, roi de Sparte, accusent les Romains de mauvaise foi. Antiochus, roi de Syrie, se déclare contre Rome; mais il ne suit pas les conseils d'Annibal. Sage politique de Rome pour se ménager des ressources. Etat du royaume de Syrie. Mauvaise conduite d'Antiochus. Les Romains forcent les Thermopyles, et accablent leurs ennemis. L. Scipion, avec son frère l'Africain, va finir la guerre. Antiochus est entièrement défait à Magnésie, en Ionie. Dures conditions que lui imposent les Romains. Annibal poursuivi par leur haine. Comment les Romains récompensent les Rhodiens, et Eumène leurs alliés. Ils n'agissoient que par ambition.

CHAPITRE II.

CATON le Censeur. — Guerre contre Persée. — Injustice de l'ambition Romaine, etc. 14

LES Romains commencent à se corrompre en Asie. Sévérité excessive de Caton le Censeur. Son zèle pour la loi Oppia contre la parure des dames. Raisons que son collégue lui oppose. Il fait accuser indignement

Scipion l'Africain. Il fait condamner injustement Scipion l'Asiatique. Il passe les bornes dans sa censure. Par-là il se rend agréable au peuple. Découverte d'une société de débauche. L'ambition de Rome couverte de belles apparences. Mouvemens de Persée, roi de Macédoine, contre les Romains. On lui déclare la guerre. Les Romains, quoique vaincus, veulent lui faire la loi. Paul-Émile le fait prisonnier. La Macédoine est soumise. Sagesse et vertu de Paul-Emile. Les Etoliens subissent la loi, et sont soumis au tribut. Après la mort de Philopémen, la ligue des Achéens n'est plus ménagée. Bassesse de Prusias à Rome. Conduite despotique des Romains à l'égard de la Syrie.

CHAPITRE III.

TROISIÈME guerre Punique. — Les Romains détruisent Carthage, Corinthe et Numance. 26

Les différends de Masinissa avec Carthage, préparent à la troisième guerre Punique. Rome déclare la guerre aux Carthaginois, vaincus par Masinissa. On les désarme sous prétexte de paix. On leur ordonne d'abandonner leur patrie. Le désespoir leur rend le courage. Scipion-Emilien sauve l'armée, et acquiert une grande réputation. Il est déchargé de la guerre en qualité de consul. Il prend et détruit Carthage.

Lélius et Polybe. Les Romains consacroient par la religion les fureurs de la guerre. Imprécations contre les ennemis de la république. Carthage devoit succomber tôt ou tard ; pourquoi ! Sa ruine funeste aux Romains. Rome veut asservir la Grèce. Les Achéens prennent les armes, et sont vaincus. Mummius détruit Corinthe. La Grèce est province romaine. Les chefs-d'œuvre transportés à Rome, y introduisent le goût des arts. Si les Romains avoient eu ce goût plu-tôt, ils auroient commis moins de barbaries. Perfidie des Romains en Espagne, à l'égard de Viriathe. Ils violent deux traités faits avec Numance. Scipion-Emilien est envoyé contre les Numantins. Il détruit leur ville.

CHAPITRE IV.

Observations sur la milice, les mœurs, les finances et la littérature des Romains. 58

Force et exercices des soldats romains. Leurs marches. On avoit toujours des soldats dans le besoin. Une sorte d'enthousiasme rendoit les Romains invincibles. Récompenses et punitions militaires. La loi Porcia éleva les sentimens du citoyen sans affoiblir la discipline. La pureté des mœurs augmentoit la population. Premier divorce dans le sixième siècle de Rome. Contrats de mariage. Plusieurs vestales manquoient

à leur vœu. Les citoyens ne payèrent plus de tribut après l'assujettissement de la Macédoine. Mines d'Espagne ; butin des généraux ; tribus des nations étrangères. Ignorance grossière des Romains jusqu'au sixième siècle. Premiers poëtes. Le goût des lettres s'introduit. Caton déclame contre les rhéteurs et les philosophes. La littérature étoit cependant très-utile. Ce n'est point à elle qu'on doit attribuer la corruption. Remarques sur Caton. Un romain se signaloit en tout genre.

HUITIÈME ÉPOQUE.

LES GRACQUES.

CORRUPTION DANS LA RÉPUBLIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

TRIBUNAT de Tibérius et de Caïus, Gracchus, etc. . . 50

ÉTAT malheureux du peuple ; source de disputes avec le sénat. Les deux frères Gracchus, et leur mère Cornélie. Projet de Tibérius Gracchus contre les nobles. Toutes les terres entre les mains des riches. Tibérius propose de rétablir la loi Licinia. Il réussit, malgré toutes les oppositions. Il révolte les patriciens par de nouvelles entreprises. Violence des sénateurs. Tibérius est tué avec ses amis. Scipion Emilien insulté pour avoir approuvé ce meurtre. Sa retraite. Il revient combattre le tribun Carbon. Sa mort. Caïus Gracchus est élu tribun. Son zéle pour le peuple. Ses lois pour affoiblir le sénat. Les tribunaux transférés aux chevaliers. Politique adroite des sénateurs, qui lui opposent Livius. Le consul Opimius fait prendre les armes. Mort de Caïus ; massacre cruel. Les lois des Gracques abrogées. Opimius justifié, et le sénat triomphant. Si les Gracques aspiroient

à la tyrannie. Fin de l'illustre Cornélie, leur mère. Révolte des esclaves. Etablissement dans la Gaule. La Dalmatie subjuguée. Marais desséchés par des canaux. Belle action de l'orateur Crassus.

CHAPITRE II.

Crimes de Jugurtha. — Il corrompt les sénateurs. — Guerre contre ce prince. 66

Corruption affreuse dans le sénat. Jugurtha dénoncé à Rome pour ses crimes. Il corrompt les sénateurs, et se fait absoudre. Il continue ses entreprises criminelles. Commencement de la guerre contre Jugurtha. Cité à Rome, après avoir acheté la paix, il achète l'impunité. Scaurus, qui avoit été corrompu, juge et punit les autres coupables. Métellus continue la guerre de Numidie. Jugurtha, vaincu, se défend encore. Marius, lieutenant du consul, homme dangereux. Il décrie son général et la noblesse, pour devenir consul. On lui donne le commandement. Ses invectives contre les nobles. Métellus rappelé, et cependant honoré à Rome. Jugurtha livré aux Romains par une infâme trahison. Rome s'enrichit encore par cette guerre.

CHAPITRE III.

INVASION des Cimbres et des Teutons. — Corruption dans la république. — Guerre sociale. 74

INVASION des Cimbres et des Teutons. Révolution qu'ils devoient faire un jour. Marius est consul plusieurs années de suite pour les combattre. Son habileté et sa prudence dans cette guerre. Il défait les Teutons, ensuite les Cimbres. Marius sacrifie tout à l'ambition de dominer. Il s'unit à Saturninus. Loi de ce tribun contre le sénat. Exil de Métellus. Saturninus puni de ses fureurs. Métellus rappelé. Tout dégéneroit dans la république. Vexations des publicains. Luxe énorme des grands. Fantaisie de l'orateur Crassus. Lois de Drusus, qui donnent lieu à la guerre sociale. Il ôte aux chevaliers une partie des tribunaux. Il ne peut procurer aux alliés le droit de citoyens. Drusus assassiné, malgré sa vertu. Guerre sociale. Révolte des alliés. La politique romaine désarme une partie des alliés en les faisant citoyens. On en forme huit tribus, au lieu de les distribuer dans les anciennes. Les chevaliers dépouillés des tribunaux. Crime atroce impuni. Victimes humaines défendues.

CHAPITRE II.

EXPÉDITIONS de Sylla dans la Grèce et en Asie. — Mithridate, redoutable ennemi de Rome. 94

MITHRIDATE, ennemi redoutable de Rome, Ses conquêtes en Asie et en Grèce. Massacre des Romains. Les Athéniens se livrent à lui. Sylla se rend maître d'Athènes, et l'épargne à cause des grands hommes qu'elle a produits. Il remporte deux grandes victoires. Il rejette avec fierté les offres du général de Mithridate. Belles paroles de Sylla. Flaccus envoyé contre Sylla, tué par Fimbria. Fimbria succombe, après que Sylla a donné la paix à Mithridate. Sylla enrichit son armée, qui se corrompt. Désordres dans Rome. Un magistrat de Plaisance résiste au consul Carbon.

CHAPITRE III.

RETOUR de Sylla. — Ses proscriptions. — Sa dictature et sa mort. 105

RETOUR de Sylla. On se jette dans son parti. Il remporte plusieurs grandes victoires. Télésinus défait. Cruauté perfide envers les vaincus. Il proscrit tous ses ennemis. La cruauté poussée aux derniers excès. Cat

lina se signale dans la proscription. Mort des deux consuls, Marius et Carbon. Sylla, dictateur perpétuel. Il fait des lois propres à rétablir le bon ordre. Il abdique courageusement la dictature. Ce qui pouvoit le rassurer dans le péril. Il meurt de ses débauches l'année suivante. Lepidus renouvelle la guerre civile par ambition. Il est vaincu, et meurt de chagrin.

CHAPITRE IV.

GUERRE de Sertorius. — Spartacus à la tête des esclaves. — Pompée défait les pirates. 113

SERTORIUS soutient encore en Espagne le parti de Marius. Ses talens et ses victoires. Il résiste à Pompée et à Métellus. Perpenna le fait assassiner. Beau trait de Sertorius à l'égard de Mithridate. Pompée finit la guerre. Sa vanité. Il eut les honneurs du triomphe. Révolte et guerre des esclaves gladiateurs. Spartacus, leur général, remporte des victoires. Crassus le défait. Pompée s'attribue l'honneur de la victoire. Il devient l'idole du peuple, malgré les profusions de Crassus. La loi Gabinia lui donne un pouvoir excessif. Il dissipe les pirates.

CHAPITRE V.

Fin de la guerre de Mithridate. — Lucullus supplanté par Pompée. 121

Mithridate avoit recommencé la guerre, et aguerri ses troupes. Lucullus envoyé contre ce prince. Conduite et succès de ce général. Il défait Tigrane, roi d'Arménie. La mutinerie de ses troupes occasionne des revers. La loi Manilia fait passer le commandement de cette guerre à Pompée. Pompée dissimule son ambition en hypocrite. Il déprime les exploits de Lucullus. Leurs reproches mutuels. Retraite de Lucullus. Sa magnificence. Mithridate, vaincu, veut porter la guerre en Italie. Perfidie de son fils, récompensée par les Romains. Expédition de Pompée en Asie. Syrie, province romaine. Il enrichit ses soldats et ses partisans. Pompée permet tout à ses amis.

CHAPITRE VI.

Conjuration de Catilina. — Triumvirat de Pompée, Crassus et César. 130

Conjuration de Catilina. Le complot découvert à Cicéron. Il parvient au consulat. Il prévient l'effet de la conjuration. Catilina vaincu et tué. Loi agraire de Rullus. Com-

mencement de César. Son ambition soutenue par de grands moyens. Traits qui dévoilent son caractère. Il réconcilie adroitement Pompée et Crassus pour s'appuyer de leur crédit. Triumvirat. Caton en prévoit les suites. César fait passer une loi agraire plus sage que les précédentes. Sa politique pour s'assurer de Pompée, et pour se défaire de Cicéron. Claudius opprime Cicéron. Il éloigne aussi Caton. Pompée fait rappeller Cicéron, qui lui procure un nouveau pouvoir. Commandemens accordés pour cinq ans aux triumvirs. Crassus défait, et tué par les Parthes. Meurtre de Claudius. Pompée, seul consul. Il viole ses lois.

CHAPITRE VII.

Conquête des Gaules par les Romains. — Pompée se brouille avec César. — Guerre civile. 142

Succès de César dans la Gaule. Sa conduite pour devenir le maître à Rome. Brouillerie ouverte entre César et Pompée. Ce dernier, par une confiance aveugle, rejette tout accommodement. César passe le Rubicon; Rome est consternée. Bataille de Pharsale. Modération du vainqueur. La cour d'Egypte fait assassiner Pompée. César donne l'Egypte à Cléopatre. Guerre d'Alexandrie. Sa victoire sur Pharnace. Il revient à Rome, où il est le maître. Guerre d'Afrique. Caton se tue. Ce vertueux romain manque de prudence. Sa vertu outrée.

CHAPITRE VIII.

CÉSAR devient maître de la république. — Sa mort. 152

HONNEURS excessifs prodigués à César. Ses profusions. Il rétablit l'ordre, et fait de bonnes lois. Il réforme le calendrier, où les pontifes avoient mis la confusion. Ce bel ouvrage fut censuré. César, dictateur perpétuel, après la bataille de Munda. Il irrite les républicains. Conspiration de Cassius et de Brutus. Courage de Porcia. César est assassiné. Réflexions sur ce meurtre. Suivant Cicéron, il falloit tuer tous les amis de César. Les conjurés ne réussissent pas auprès du peuple. Délibération imprudente du sénat. Fausse paix. Marc-Antoine souleve le peuple contre les meurtriers de César. Il trompe le sénat.

CHAPITRE IX.

POLITIQUE hardie d'Octavius. Triumvirat. — Bataille de Philippe, où le parti républicain est détruit. 162

OCTAVIUS, adopté par César, se déclare son héritier. Brouillerie ouverte entre Antoine et Octavius. Cicéron prend le parti du dernier. Quel étoit le caractère de cet orateur? Les petits motifs entraînent à des grandes

fautes. Il fait prodiguer les honneurs à Octavius. Antoine, vaincu, se joint à Lépidus. Octavius forme avec eux un triumvirat. Ils conviennent de poursuivre les meurtriers de César. Ils veulent exterminer leurs ennemis. Horrible proscription. Octavius et Antoine marchent contre Brutus et Cassius. Bataille de Philippes. Mort de Cassius et de Brutus. Fautes de ces deux romains. Réflexions sur le suicide, alors si commun.

CHAPITRE X.

Fautes d'Antoine, utiles à Octavius. — Bataille d'Actium, et fin de la république. 174

Nouvelles cruautés d'Octavius. Favonius exécuté. Profusions aux soldats. Antoine captivé par Cléopâtre. Chute de Lépidus. Son peu de mérite. Son orgueilleuse bassesse. Mort du jeune Pompée. Antoine se rend odieux et méprisable. Sa conduite à l'égard des Athéniens et de Cléopâtre. Octavius se déclare son ennemi. Bataille d'Actium, suivie de la mort d'Antoine et de Cléopatre. Octavius reste ainsi le maître de la république. Les vices produits par les richesses devoient entraîner la ruine de la liberté. Abus énormes.

DIXIÈME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

LA RÉPUBLIQUE CHANGÉE EN MONARCHIE MILITAIRE.

AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGNE d'Auguste, jusqu'à la mort d'Agrippa. 181

IDÉE du règne d'Auguste. Ce fut un bonheur que l'ordre s'établit après la perte de la liberté. Auguste affecte de vouloir abdiquer. Avis d'Agrippa et de Mécene. Par cette feinte modération, il affermit sa puissance. Tous les pouvoirs réunis dans sa personne, sous la forme de l'ancien gouvernement. Titre d'empereur. Le sénat et le peuple conservent leurs droits en apparence ; mais la liberté n'existe plus en effet. Dispense des lois. Vertus politiques d'Auguste, pour effacer le souvenir de ses crimes. Son règne paisible fournit peu d'événemens. Il donne sa fille en mariage à Agrippa. Il va en Asie ; le roi des Parthes lui rend les drapeaux enlevés aux Romains.

A son retour, le sénat porte la soumission jusqu'à la bassesse. Ses lois pour réprimer les vices sont mal observées, par sa faute. Il corrompt le peuple. Pilade et Bathille, histrions qui font oublier le gouvernement. Réforme du sénat, suivie de cabales. Précautions d'Auguste pour sa sûreté. Mot hardi de Lébéon. Mécontens punis de mort. Dangers du gouvernement militaire.

CHAPITRE II.

Guerre de Germanie. — Fin du règne d'Auguste. — Lois et Littérature. 193

Mort d'Agrippa. Tibère devient le gendre d'Auguste. Guerre de Germanie. Drusus y meurt. Tibère y a des succès. Auguste refuse le triomphe. Le temple de Janus fermé. Réglement odieux pour faire déposer les esclaves contre leurs maîtres. Concussionnaire approuvé par l'empereur. Mort de Mécène. Ses conseils modérés. Auguste malheureux dans sa famille. Retraite de Tibère. Son adoption. Conjuration de Cinna. Les soldats se pleignent pour faire augmenter leurs récompenses. Prodigieuses dépenses pour les troupes. Trésors et impôts pour cet objet. Observation sur l'ère vulgaire. Révolte des barbares opprimés. Varus défait par les Germains. Tibère se fait honneur en Germanie. Il est associé à l'empire. Despotisme d'Auguste. Loi contre les auteurs de libelles. Loi

contre les célibataires, mal observée. La corruption y mettoit trop d'obstacles. La noblesse s'avilissoit par les combats de gladiateurs. Mort d'Auguste. Son règne mérite des éloges. Sa maxime sur la guerre. Il sut gagner les éloges des gens de lettres. Le goût étoit formé avant lui. Les Grecs supérieurs aux Romains en philosophie.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'avénement de Tibère au trône, jusqu'à la mort de Germanicus et de Pison. 208

Tibère monte sur le trône. Son caractère. Il fait assassiner le jeune Agrippa. Il se fait prier d'accepter l'empire. Il vouloit sonder les sentimens des sénateurs. Sa modestie affectée. Il gouverne d'abord sagement, de peur d'être supplanté par Germanicus. Sédition militaire en Pannonie. Autre sédition en Germanie. Germanicus l'appaise, loin d'en vouloir profiter. Il défait Arminius. Tibère commence à faire connoître sa cruauté. Crime de lèse-majesté. Accusation de sacrilège. Germanicus envoyé en Asie, par la méchanceté de l'empereur. Pison, gouverneur de Syrie. Tremblement de terre. Succès de Germanicus. Il est contrarié en tout par Pison. Il meurt,

infiniment regretté. Pison est accusé à Rome. Son procès et sa mort. Soupçon sur Tibère à ce sujet.

CHAPITRE II.

GOUVERNEMENT de Tibère, jusqu'à la conspiration de Séjan. 219

LA conduite de l'empereur inspire la crainte. Abus énorme des délations. L'exécution des sentences du sénat renvoyée à dix jours. On se félicite d'une révolte des Gaulois. Tibère refuse de faire des lois contre le luxe, parce qu'il en prévoit l'inutilité. Il avoit raison en ce point. Moyen de bannir le luxe. L'abus des asyles de la Grèce maintenu, avec des modifications. Servitude et bassesse du sénat. Fait de ce genre. Un fils accuse son père. Procès de Cremutius Cordus, au sujet de ses ouvrages. Sa défense. Sa mort. Ses livres condamnés inutilement. L'empereur quitte Rome, et se retire à Caprée. Calamités accidentelles.

CHAPITRE III.

CONSPIRATION de Séjan. — Fin du règne de Tibère. 227

SÉJAN, ministre absolu, aspire à la puissance suprême. Il s'étoit fait une armée des gardes prétoriennes. Ses crimes pour anéantir la

famille impériale. Son succès. Séjan conspire contre la vie de l'empereur. Manière adroite dont Tibère se défait de Sejan. Perfidie des amis de Séjan. Tibère se livre sans ménagement à la cruauté. Délations affreuses. Choix de son successeur, et ne décide rien. Caïus Caligula. Tibère est assassiné par Macron. Loué par Velleïus Paterculus. L'ame des grands s'avilit, quand le peuple cesse d'élire les magistrats.

CAÏUS, surnommé CALIGULA, 236

Caligula est d'abord chéri, quoiqu'indigne. Il fait quelques actions de bon prince. Mais il prodigue tout pour flatter le peuple. Il devient un monstre de tyrannie. Sa démence. Ce qu'on doit penser des faits rapportés par Suétone. Trait de cruauté. Expéditions militaires ridicules. Meurtre de Caligula. Observations sur les historiens de Caligula.

CLAUDE. 241

Les soldats proclament Claude, qui trembloit d'être tué. Claude incapable de régner. Sa bonté produit du bien au commencement. Etrennes abolies. Défenses de faire héritier l'empereur. Il est bientôt l'esclave de Messaline et des affranchis. Comment Messaline fait tuer Silanus, qu'elle n'a pu séduire. Cons-

piration découverte et punie au gré des affranchis. Narcisse dans le sénat. Mort d'Arria et de Pétus. Expédition dans la Grande-Bretagne. Narcisse insulté par les troupes. La Bretagne réduite en province, de même que la Mauritanie. Claude fait des ordonnances ridicules, et quelques-unes de bonnes. Il règle le payement des avocats. Si cette profession pouvoit alors être gratuite. Les étrangers admis parmi les citoyens et dans le sénat. Si ce fut un bien ou un mal. Peu de Romains parmi une infinité de citoyens. Messaline épouse Silius, sans que son mari le sache. Elle est mise à mort. Claude épouse sa nièce Agrippine, et le sénat approuve ce mariage. Ambition d'Agrippine; comment elle procure l'empire à Néron. Sénèque et Burrhus à la cour. Domitia condamnée pour magie. L'empereur empoisonné par sa femme. Il avoit livré les provinces aux financiers. Honneurs rendus à Pallas, vil affranchi. Rhadamiste, roi d'Arménie par ses crimes. Rome avilie. Progrès de cet avilissement.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS, l'avénement de Néron au trône; jusqu'à la guerre de Bretagne. 256

APOTHÉOSE ridicule de Claude. Sénéque y avoit contribué, et s'en moque. Néron commence bien, parce que Sénéque et Burrhus gouvernent pour lui. Les commencemens de règne en imposoient. Néron corrompu veut se défaire de Britannicus. Il l'empoisonne, et maltraite Agrippine. Ses courses nocturnes. Le gouvernement se soutient; mais ne peut se soutenir long-tems. Poppée inspire à Néron le parricide. Néron fait assassiner sa mère Agrippine. Artifice pour ce meurtre. Burrhus et Sénéque consultés. Ils calment les remords de l'empereur. Signes suspects de la colère céleste. Néron se livre à des amusemens ridicules. Jeux néroniens. Pantomimes. Goût dépravé des Romains.

CHAPITRE II.

GUERRE de la Grande-Bretagne. — Affaires de Rome, jusqu'à la première conspiration. 266

RÉVOLTE dans la Grande-Bretagne. Conquête de l'isle de Mona. Suétonius défait la reine Boadicée. Rappel de ce général. Quatre cents esclaves punis de mort, parce qu'un d'eux a tué son maître. Combien la jurisprudence étoit barbare en ce point. Crime de lèse-majesté renouvellé. Mort de Burrhus, et retraite de Sénéque. Meurtre d'Octavie, et autres crimes de Néron. Débauches affreuses. Incendie de Rome. Nouveau palais de Néron. Projet de canal, ruineux et impossible. Les chrétiens accusés de l'incendie, et punis cruellement.

CHAPITRE III.

FIN du règne de Néron. 274

CONSPIRATION de Pison et d'Epicaris. Courage de quelques-uns des conjurés. Sénéque forcé de s'ouvrir les veines. Il est un mauvais modèle. Mort de Lucain. Mort de Pétrone, de Soranus et de Thraséa. Procès remarquable du dernier. Son stoïcisme. Tiridate à Rome courtise Néron et le méprise. Corbulon condamné, parce qu'il étoit un

grand homme. Vologése rejette une invitation de l'empereur. Voyage ridicule de Néron en Grèce. On le flatte bassement à son retour. Révolte de Vindex et de Galba. Mort de Vindex, et modération de Virginius. Néron se livre à la peur. On le condamne à mort. Il se tue avec peine ; en lui s'éteint la famille d'Auguste.

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

283

Galba, maître de l'empire, fait de grandes fautes. Il s'attire la haine des soldats. Il donne lieu aux plaintes du peuple. Injustices. Mauvaise économie. Galba adopte Pison, et lui donne de sages conseils. Othon forme le projet d'usurper l'empire. Les prétoriens le proclament. Fin de Galba et de Pison. Vitellius proclamé en Germanie. Ses vices. Ressources d'Othon. On ne connoissoit plus la guerre à Rome ; on s'y prépare mal. Bataille de Bédriac, décisive pour Vitellius. Carnage dans les guerres civiles. Othon se tue après un règne de trois mois. Vitellius se rend odieux et méprisable. Qui étoit Vespasien, et comme il avoit fait sa fortune. Oracles en sa faveur. Vespasien est fait empereur en Orient. Bataille et prise de Crémone. Stupidité de Vitellius dans le danger. Il fait un traité honteux pour vivre. Il se dépouille de toute marque de commandement. Le peuple s'y oppose. Terrible sédition. Primus, général

de Vespasien, prend Rome. Fin tragique de Vitellius.

VESPASIEN.

GOUVERNEMENT REMARQUABLE DE VESPASIEN.

Guerre de Judée, et prise de Jérusalem. 297

VESPASIEN, reconnu. Miracles qu'on lui attribue à Alexandrie. Explication de ce fait. Il gouverne en bon prince. Mais on lui reproche de l'avarice et des concussions. Emploi qu'il faisoit de l'argent. Il bannit les philosophes, comme ennemis de la monarchie. Exil d'Elvidius Priscus. Révoltes des Bataves et des Gaulois, réprimées. Classicus. Civilis. Cérialis. Etat de la Judée. Révolutions dans ce pays. Préjugés et enthousiasme des Juifs. Siège de Jérusalem. Excès des Zélateurs. Observations sur Josephe. Mort de Vespasien. Plaisanterie sur l'apparition d'une comète. Dénombrement. Vieillards.

TITUS.

307

TITUS sacrifie les plaisirs au devoirs. Sa bienfaisance. Economie généreuse. Il donna des fêtes, mais il soulagea le peuple. Il ne fit

mourir aucun romain. Sa mort. Terrible éruption du Vésuve. Pline le Naturaliste.

DOMITIEN.

311

Domitien, insensé et méchant. Trait de sa méchanceté. Il excite et récompense les délateurs. Il bannit les philosophes, etc. Tout trembloit. Domitien assassiné. Agricola illustre sous ce règne. Son testament. Histoire d'Appollonius de Tyane. Ses conseils à Vespasien. Accusé à Rome. Sa mort. Absurdités de son histoire.

NERVA.

317

Nerva, vertueux, mais foible. Les prétoriens abusent de sa foiblesse, et il adopte Trajan.

TRAJAN.

319

Trajan gouverne en chef la république. Belle maxime. Délateurs réprimés. Économie et diminution d'impôts. Pantomimes chassés et rappelés. Titre de *Très-bon*, donné à Trajan. Les Daces, qui avoient soumis les Romains au tribut, sont subjugués. Pont du Danube. Colonne Trajane. Conquêtes inu-

tiles de Trajan en Asie. Il meurt en Cilicie. Trajan fut-il persécuteur des chrétiens ? Lettre de Pline en leur faveur. Réponse de Trajan. Les Pline, Tacite, Juvenal, Plutarque.

ADRIEN.

326

Adrien se fait proclamer par les soldats. Sa conduite équivoque. Il abandonne les conquêtes de Trajan, et préfère la tranquillité de l'état. Ses vertus apparentes. Il devient injuste. Retraite de Similis. Adrien fait de bonnes lois. Son édit perpétuel. Il veille à l'administration de la justice. Il maintient la discipline militaire. Il parcourt l'empire. Sa lettre sur les Egyptiens, les Juifs et les chrétiens. Révolte des Juifs. Ils sont exterminés ou dispersés. Adrien adopte Antonin, et meurt. Jalousie d'Adrien pour les gens de lettres. Trait de Favorin. Florus, Suétone, Arrien, Epictète.

ANTONIN.

334

Vertus d'Antonin. Quelques traits qui peignent ses sentimens. Son bien est celui de l'état. Pensions supprimées. Loi remarquables. Mort de l'empereur.

MARC-AURÈLE.

337

MARC-AURÈLE élu avec Vérus par le sénat. Le premier trop généreux à l'égard de l'autre. Excès de Vérus. Conduite admirable de Marc-Aurèle. Il n'outroit point la sagesse. Il marche avec Vérus contre les Germains. Mort de Vérus. Guerre de Pannomie. Légion fulminante ; miracle douteux. Paix accordée aux Germains. Révolte de Cassius. Bonté excessive de l'empereur pour sa femme Faustine, et pour Commode son fils. Mort de Marc-Aurèle. Le stoïcisme en vigueur. Les maximes de Marc-Aurèle. Imposteurs sous le manteau de philosophes. Pérégrin et Alexandre, dépeints par Lucien. Celse, Empiricus, Apulée, Galien. Les chrétiens persécutés dans la Gaule.

COMMODE.

348

COMMODE révolte par ses vices et sa tyrannie. Conspiration de sa sœur. Conjuration de Pérennis, découverte par un philosophe cynique. Affranchi, vil et odieux ministre. Cruautés, débauches et bassesses de l'empereur. Le tyran assassiné par sa concubine. Avilissement des Romains.

PERTINAX-DIDIUS JULIANUS.

193

PERTINAX, élevé à l'empire par les soldats. Sagesse de son gouvernement. Les prétoriens l'assassinent. Ils mettent l'empire à l'enchère. Trois empereurs à la fois ; Didius, Niger et Septime Sévère. Sévère marche à Rome, et se délivre de Didius. Didius exécuté.

SEPTIME SÉVÈRE.

358

SEPTIME SÉVÈRE reçoit mal les sénateurs, et il casse les prétoriens. Il jure de ne point faire mourir de sénateur, mais ne tient point parole. Niger vaincu et tué en Asie. Sévère se défait d'Albin qu'il avoit créé César. Mort d'Albin. Sévère se livre à la cruauté, en flattant le peuple et les soldats. Plautien le gouverne, comme Séjan avoit gouverné Tibère. Chute et mort de ce favori. Caracalla et Géta, méchans fils de l'empereur. Il les conduit dans la Grande-Bretagne, où il a peu de succès. Il pardonne à Caracalla, qui a voulu l'assassiner. Mort de Sévère : maximo qu'il donnoit à ses deux fils. Tertullien, et autres auteurs. Décadence du goût.

CARACALLA ET GÉTA. — MACRIN.

368

CARACALLA et GÉTA règnent ensemble, et se détestent. Le premier assassine son frère. Il commet d'horribles cruautés. Meurtre de Papinien. Il ne ménage que les soldats. Droit de cité accordé à tous les sujets. Massacre d'Alexandrie. Expéditions ridicules de Caracalla. Macrin le tue, et prend sa place. L'usurpateur, méprisable et odieux. Mæsa fait proclamer Héliogabale, son petit-fils.

HÉLIOGABALE.

329

HÉLIOGABALE est un monstre. Il assassine Gannys, son gouverneur. Il crée un sénat de femmes. Ses débauches. Ses superstitions. Il est assassiné.

ALEXANDRE-SEVÈRE.

377

ALEXANDRE commence bien, malgré sa jeunesse. Ses vertus. Il donne trop de puissance au préfet du prétoire. Licence des prétoriens. Artaxerxès rétablit l'empire des Perses. Les Parthes disparoissent. Il révendique les provinces conquises par les Romains.

Alexandre va l'attaquer, et rétablit la discipline. Contradictions des historiens. Guerre de Germanie. Maximin, d'origine barbare, veut détrôner Alexandre; et le fait assassiner. Vénération d'Alexandre pour les grands hommes. Il ne vouloit pas qu'on vendit les charges. Vendeurs de fumée. On tombe dans l'ignorance. Derniers jurisconsultes. Dion Cassius et Xiphilin.

SUCCESSEURS.

D'ALEXANDRE-SÉVÈRE jusqu'à AURÉLIEN.

386

ÉTAT affreux de l'empire pendant cinquante ans. Tyrannie de Maximin, suivie de révoltes. Les deux Gordiens. Meurtre de Maximin. Maxime et Balbin tués aussi. Mysithée gouverne sagement sous Gordien III. Sapor est repousse; Mysithée meurt. Philippe, préfet du prétoire, envahit l'empire. Déce, empereur; Philippe tué. Prostitutions contre nature, défendues. Les Goths passent le Danube: Révolte contre Déce: Guerres civiles. Irruption des barbares. Valérien, prisonnier de Sapor. Beau trait de Valérien à l'égard d'Aurélien. Sous le règne de Gallien son fils, tout est calamités et révoltes. Empereurs proclamés en grand nombre. Postume, Odenat et Zénobie. Gallien assassiné. Il avoit réduit les sénateurs aux fonctions de magistrats. Claude règne avec gloire. Irruption des Goths en Europe. Ils laissent les livres aux Athéniens. Claude les défait, et meurt.

AURÉLIEN.

399

AURÉLIEN en guerre avec les barbares. Zénobie le brave, elle est vaincue et prisonnière. Mort de Longin. Tout l'empire soumis à Aurélien. Son triomphe. Il perd sa modestie. Largesses pour gagner le peuple. Il en résultoit du mal. Bon gouvernement d'ailleurs. Orléans et Dijon, ouvrages d'Aurélien. Il est assassiné.

TACITE. — PROBUS, etc. jusqu'à DIOCLÉTIEN.

403

L'ARMÉE et le sénat se renvoient mutuellement l'élection d'un empereur. Tacite règne en prince vertueux. Son respect pour l'historien Tacite, et pour les bons empereurs. Il est assassiné. Probus lui succède, et mérite l'empire. Le sénat respecté. Les Germains chassés de la Gaule. Absurdité de Zosime. Probus périt dans une sédition. Vignes plantées. Audace des Francs. Carus règne peu de tems Dioclétien parvient à l'empire.

DIOCLÉTIEN et MAXIMIEN. — CONSTANCE-CHLORE et GALERIUS.

410

QUELLE idée on doit avoir de Dioclétien. Sa modération. Il s'associe Maximien. Il crée aussi deux Césars. Constance-Chlore et Galérius. Inconvéniens de ce système de gouvernement. Impôts multipliés. Thermes et autres constructions de Dioclétien. Succès, malgré les abus. Euménius à Autun. Paix de quarante ans avec les Perses. Les chrétiens commençoient à se corrompre. Edit contre eux, déchiré par un zélateur. Rapport de Lactance sur la persécution. Elle fit beaucoup d'apostats. Dioclétien dégoûté de Rome. Il abdique l'empire, avec son collègue Maximien. Il vit heureux dans la solitude. Ses paroles sur les difficultés du gouvernement. Partage inégal entre Constance-Chlore et Galérius. Le premier gouverne en père des peuples. Il meurt à Yorck. Constantin, son fils, lui succède. Auteur de l'histoire Augustale. Plotin et Porphyre. Nouveaux Platoniciens.

Fin de la Table des Matières du troisième Volume.

607954